



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

THE
Burton Historical Collection.

Presented to the Library of the University of
Michigan by Clarence M. Burton, of Detroit.

Date *April, 1889.*

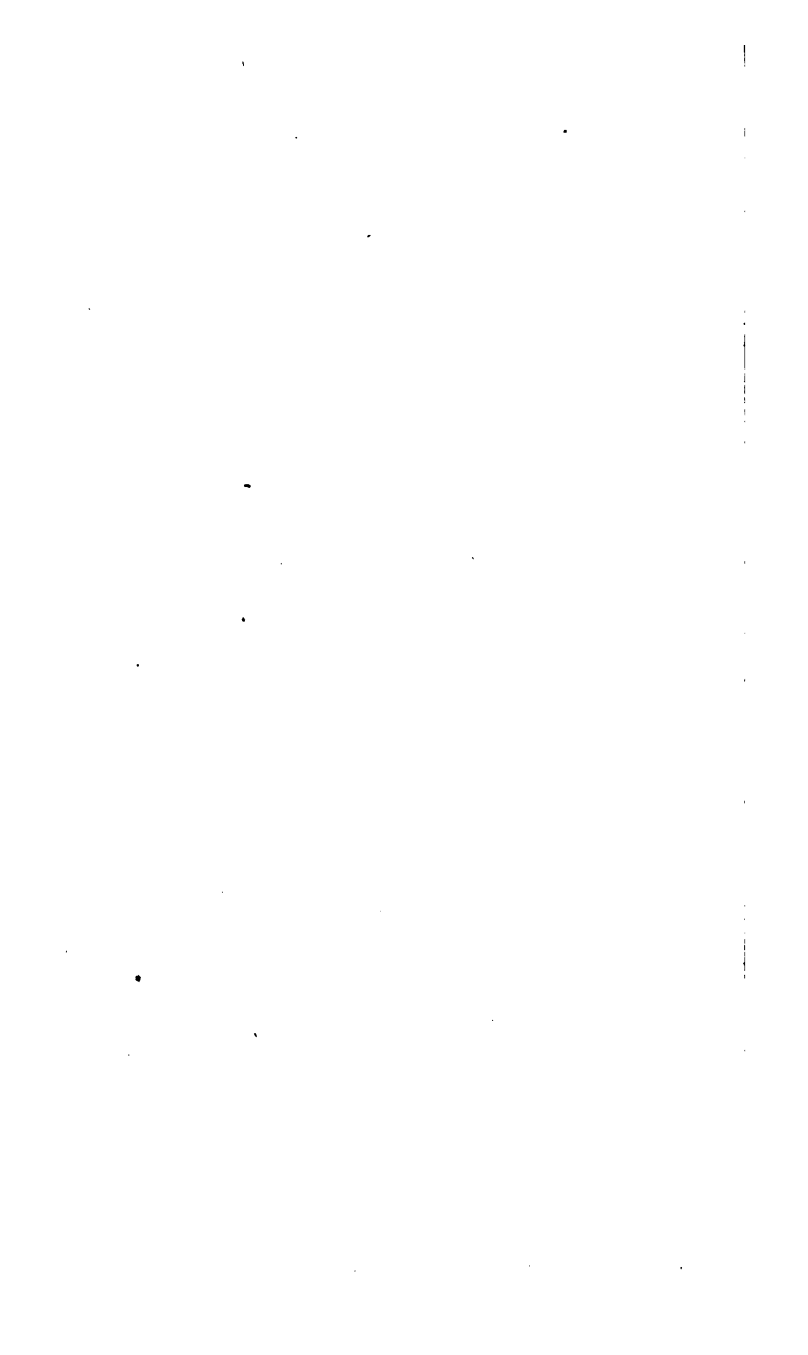
No. *30.*

~~1-14-68~~

DC

203

.G58

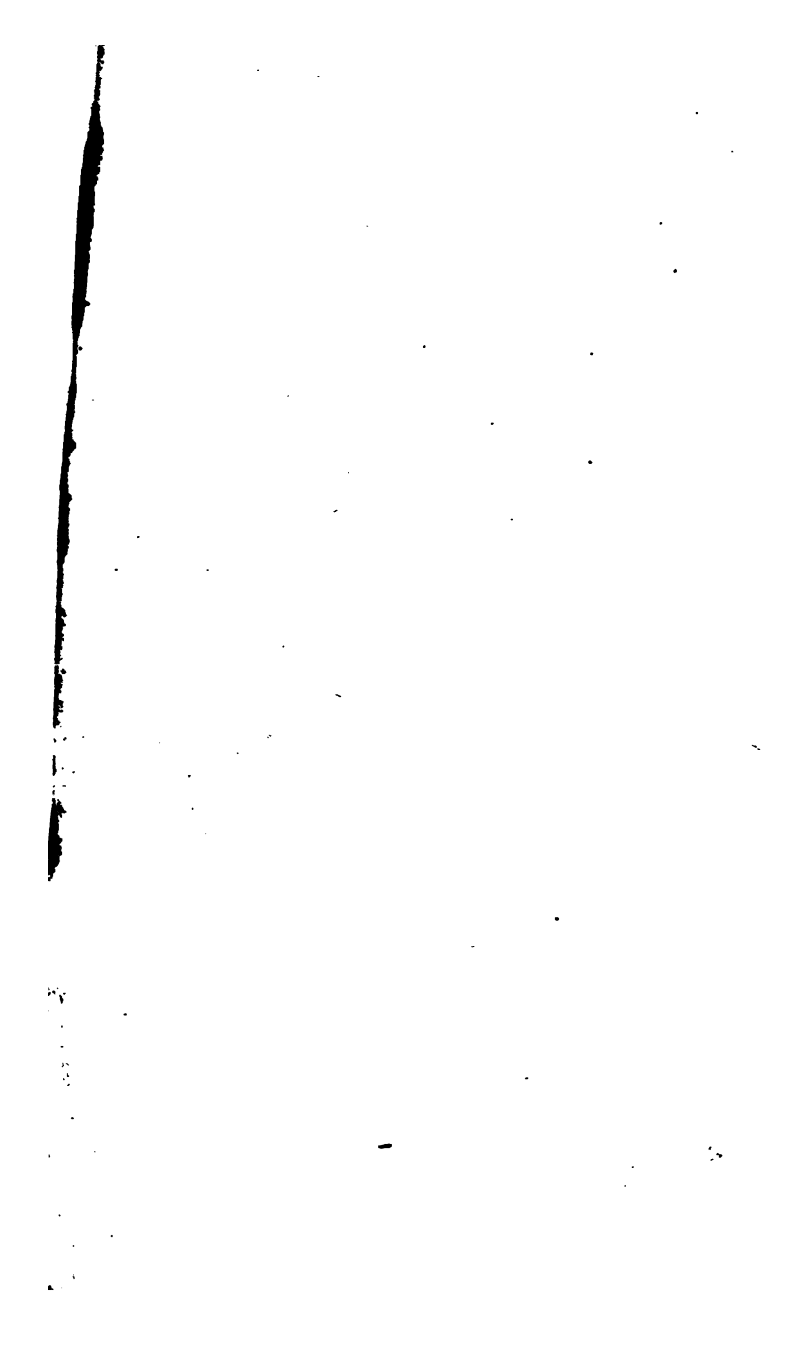




HISTOIRE
DE
BUONAPARTE.

1000

1000





*Il menaça de donner sa démission :
« signez-là, dit un des directeurs. »*

13.11.10
HISTOIRE

DE

34108

BUONAPARTE,

DEPUIS SA NAISSANCE JUSQU'A CE JOUR.

PAR M. A.-L.-J. GODIN.

TOME PREMIER.

PARIS,

**MÉNARD ET DESENNE, FILS,
LIBRAIRES, RUE GIT-LE-CŒUR, N° 8.**

~~~~~  
1816.





---

# PRÉFACE.

EN prenant la plume pour tracer l'histoire de Napoléon Buonaparte, une seule réflexion vint s'offrir à ma pensée, et cette réflexion fut que je devais être impartial. Cela ne me parut pas d'abord très-facile; puis songeant à ce qu'on devait entendre par ce mot d'impartialité, je me dis : J'étais comme perdu dans les rangs obscurs de la société; je n'ai jamais rien craint ni espéré de Buonaparte; je ne me suis point trouvé en butte à sa haine, je n'ai point recherché son amitié : il me suffira donc, pour le bien juger, de rappeler à ma mémoire l'impression que tels ou tels évènements ont fait sur mon esprit, surtout depuis que la fin m'a éclairé sur les moyens dont il s'est servi.

Ses campagnes d'Italie jetèrent un assez grand éclat ; de tout côté retentissait l'éloge ; on ne parlait que du général en chef, et pourtant on est forcé de reconnaître que, même d'après les relations officielles, ses généraux se trouvent toujours en première ligne : Augereau à Lodi, au pont d'Arcole, à Castiglione ; Masséna à Rivoli. Si on le suit en Égypte, on trouve que Desaix, par sa sagesse, Kléber, par sa fermeté, réussirent par-tout, et Buonaparte nulle part, sur-tout à Saint-Jean-d'Acre. En vain il fit le prophète ; en vain il affecta le plus pur mahométisme, il ne parvint pas même à tromper les plus stupides Égyptiens. Au 18 brumaire, on le vit s'annoncer comme le dieu de la foudre, et cependant, sans Murat, ce nouveau Jupiter prenait la fuite.

Il détrôna le directoire ; toute la France l'en remercia ; l'espérance revint , mais elle fut de courte durée : on s'aperçut bientôt qu'il n'avait travaillé à notre délivrance que pour s'emparer lui-même du souverain pouvoir ; que s'il avait frappé de mort le républicanisme , ce n'était pas pour ôter à la nation les entraves qu'elle s'était données , mais bien pour élever sur ses ruines le despotisme le plus absolu.

On lui sut d'abord gré du rétablissement de la religion , et du rappel d'une grande partie des émigrés. Ne vit-on pas bien clairement ensuite que sa sollicitude pour l'exaltation du culte catholique n'était qu'un leurre , et que c'était bien moins pour rendre à leurs foyers , à leurs parens , de malheureux proscrits qu'il avait fait ouvrir les portes de la France , que

pour attacher à son char les derniers rejets de ces maisons illustres, dont la gloire avait répandu tant d'éclat sur notre antique monarchie. Ces réflexions viennent d'elles-mêmes se présenter à l'écrivain de bonne foi, et celui qui s'efforcera de les écarter ne serait plus qu'un auteur vraiment partial.

Je suppose qu'il existe encore des partisans de Napoléon, et qu'après avoir lu mon ouvrage ils m'accusent de partialité, je leur dirai : Puis-je faire que Buonaparte n'ait pas été lui ? Puis-je faire qu'il n'ait pas tiré sur le peuple au 13 vendémiaire ; qu'il n'ait pas fait massacrer trois mille prisonniers à une demi-lieue de Jaffa ; qu'il n'ait pas fait assassiner le duc d'Enghien ; qu'il n'ait pas attiré dans un guet-à-pens les princes d'Espagne ; qu'il n'ait pas manqué de foi à la reine

d'Étrurie ; qu'il n'ait pas chargé de fers le souverain pontife ; qu'il n'ait pas été cause de l'incendie de Moscou ; qu'il n'ait pas fait sauter le Kremlin , le pont de Leipsick pour protéger sa quatrième désertion ; enfin qu'il n'ait pas voulu faire sauter la capitale aux derniers jours de son règne ? Ne me montrerais-je pas , au contraire, infiniment partial si , passant sous silence tout ce dont on l'accuse ; je ne parlais que de conquêtes , d'embellissemens , de vertus d'apparat qu'il est toujours si facile de feindre ?

Certes , Néron eut aussi de fort beaux commencemens ; avant le meurtre de Britannicus , qui lui fraya le chemin d'un crime plus horrible , il semblait le modèle de toutes les vertus. Un historien oserait-il mettre dans la balance ce peu de jours accordés à un reste de pudeur , contre

tes jours plus nombreux consacrés à la férocité ? Les Romains , sous Auguste , oublièrent les crimes d'Octave ; comme ils oublièrent la douceur de Néron à l'aspect des torches qui venaient d'allumer l'incendie de Rome. Oserions - nous accuser les historiens romains d'avoir été partiaux , parce qu'ils n'ont plus parlé que de la clémence d'Auguste et de la cruauté de Néron ?

Un auteur est impartial toutes les fois qu'il ne déguise rien de ce qu'a pu faire de généreux celui dont il écrit l'histoire , toutes les fois qu'il ne torture point les faits pour en faire un sujet de blâme ou d'éloges. Pénétré de cette idée , il n'est pas une seule action de Buonaparte que je n'aie , si je puis m'exprimer ainsi , passée au creuset.

Deux exemples suffiront. Il laisse

la vie à huit condamnés dans l'affaire de Georges, et douze furent exécutés ! peut-on alors me parler de sa clémence ? Pardonnait-il, parce que les huit étaient moins coupables à ses yeux, ou parce qu'ils étaient recommandés par de grands personnages de sa cour ? Dans le premier cas, il supposait que le jugement avait été mal rendu ; car où la peine est égale, le crime a dû l'être aussi : dans le second il commettait une injustice ; et d'ailleurs, la France entière ne s'attendait-elle pas à lui voir accorder la même faveur à tous ! Sa politique était-elle intéressée à la mort de ces douze victimes de la légitimité !

Il permit à madame d'Hatzfeldt, il la pressa même de brûler une lettre qui seule, disait-il, établissait la culpabilité de son mari. Le trait est beau et digne d'un grand souverain.



Le malheur fut que cette lettre avait été écrite par M. d'Hatzfeldt avant que Buonaparte ne s'emparât de Berlin, et que, par conséquent, M. d'Hatzfeldt, Prussien, avait pu sans crime, et même dû par intérêt, par zèle pour son souverain, donner des renseignemens sur la force des armées françaises, huit, dix jours avant que Buonaparte, en s'emparant de Berlin, ne le conservât gouverneur de cette ville.

Lorsqu'il fit fusiller M. de Frotté, pourquoi exigea-t-il qu'aucun acte n'attestât cette *mesure de sûreté générale* ? il y voyait donc un crime. Pourquoi le jugement du duc d'Enghien fut-il rendu et exécuté dans les ténèbres ? il y voyait donc un crime. Ce que Buonaparte a tacitement reconnu lui-même, ne dois-je pas, à moins d'être partial, le reconnaître aussi ? Comme

je le disais tout-à-l'heure, je ne puis pas faire que Buonaparte ne soit pas lui.

Dirai-je qu'il n'aimait point la guerre, qu'il s'y voyait forcé à regret par les attaques continuelles des puissances étrangères, et par la haine des Anglais ? Les faits ne sont-ils pas là pour me donner un démenti ? Toutes les guerres, il les a provoquées par sa jactance, sa fausseté, ses usurpations déloyales. La prise de possession de la couronne d'Italie et la réunion de Gènes à l'empire nous ont amené la guerre de 1805 ; l'usurpation de Naples pour son frère Joseph, l'établissement de la Hollande en royaume pour son frère Louis, la destruction de l'empire d'Allemagne par la confédération du Rhin, nous valurent celle de 1806 ; l'envahissement de l'Espagne, celle de 1810 ; sa folie, celle

de 1812, son entêtement, celle de 1814; sa perfidie, celle de 1815. Tout l'univers le sait; pourrais-je dire le contraire?

Je crois avoir prouvé que l'histoire que je vais tracer sera impartiale par cela seul que je m'efforcerai d'y peindre avec plus de vérité celui qui nous gouverna près de quinze ans, non par amour, non par confiance, non par droit de conquête, mais par ruse et par l'empire des baïonnettes. Je dis avec vérité, car une qualité essentiellement nécessaire dans un historien, c'est la véracité. Quand bien même un fait rapporté paraîtrait entièrement conforme au caractère, aux inclinations de celui dont on écrit l'histoire, quelque opinion qu'on ait, il faut se mettre en garde contre tout ce qu'on pourrait lui attribuer soit en bien soit en mal, si ses amis ou ses

ennemis seuls en ont parlé, sur-tout lorsqu'il est question de crimes horribles que repousse la nature, comme l'empoisonnement d'une jeune fille, victime de l'intempérance de Buonaparte, comme l'empoisonnement plus affreux encore des pestiférés de Jaffa.

Je déclare donc que j'ai plus volontiers consulté les journaux du temps, les ouvrages faits en faveur de Buonaparte, ceux faits contre lui, mais avec mesure, que les pamphlets qu'une indignation bien naturelle fit éclore dès les premiers momens de sa chute. On se passionne également pour le bien comme pour le mal, et lorsque c'est la passion qui parle, on est rarement bien conseillé.

Les journaux offrent une ample moisson à celui qui ne veut pas les copier servilement ; Buonaparte y est montré, pour ainsi dire, à nu ; ses

discours , ses proclamations sont là ; je m'en suis beaucoup servi ; quelque astuce qu'il ait mise dans sa conduite , l'évènement de la veille fait prévoir celui du lendemain , ou celui du jour donne la clef de tout ce qui l'a précédé. Ainsi , lors même qu'il n'y aurait point eu de révélations , les journaux suffiraient pour caractériser tout ce qu'il y avait d'odieux , d'injuste dans la conduite de celui qui s'était fait notre souverain , et de qui cependant semblait devoir émaner toute loyauté , toute justice , puisqu'il commandait à des Français.

Dans l'affaire d'Espagne , le *Moniteur* à la vérité ne présenta qu'une face des évènements ; mais était-il si difficile de deviner d'où partait le coup ? *Le prince des Asturies s'est révolté contre son souverain ; il l'a forcé d'abdiquer en sa faveur ; l'empereur a été choisi pour*

*arbitre entre le père et le fils. Voilà ce que disait le Moniteur. Et tout-à-coup cet arbitre devient possesseur de la couronne qui divisait les deux princes ! Il ne s'agit plus alors de supposer , mais de croire qu'en effet les plus basses intrigues, les plus viles manœuvres avaient été employées pour amener les deux contendans à s'en rapporter à Buonaparte , afin de les mieux faire tomber dans le piège qu'il leur avait tendu.*

Mais le temps des révélations est arrivé, le voile est entièrement déchiré ; une foule de notes , prises en secret , ont vu le jour , on s'est communiqué les confidences dont on avait été dépositaire ; d'excellens ouvrages ont paru , écrits par des témoins oculaires , par des témoins sans passions , qui n'ont agi que d'après leur conscience et pour éclairer leurs conci-

royens ; d'autres , publiés par des motifs plus intéressés , n'en renferment pas moins de précieux renseignements. J'ai consulté ces divers ouvrages avec soin ; l'ai-je fait avec fruit ? le lecteur en jugera.

---

# HISTOIRE

DE

## N. BUONAPARTE.

---

### CHAPITRE PREMIER.

*Introduction, jeunesse de Buonaparte,  
siège de Toulon, 3 vendémiaire.*

**L**OUIS XV venait de mourir; son petit-fils monte sur le trône, et, rempli du desir de soulager ses peuples, il commence son règne par renoncer au droit de joyeux avènement. Bientôt il affranchit les serfs de ses domaines et supprime les corvées. Juste, mais bon, il adoucit la rigueur des



ordonnances contre les déserteurs et proscrit à jamais la question. Philosophe , mais philosophe religieux , il rend un état aux protestans et aux juifs de son royaume en même-temps qu'il essaie de convertir, par ses vertus et ses lumières , les nombreux athées qui s'élèvent de toutes parts. Enfin , touché des embarras de nos finances, il renonce sans peine, mais non sans imprudence, à cette maison militaire qui accompagnait et défendait depuis si long-temps la majesté de nos rois.

Cependant l'esprit de philosophisme faisait de rapides progrès ; Louis XVI n'avait pu tout faire à-la-fois ; de toutes parts on criait contre les abus, sans néanmoins s'entendre trop sur ce que l'on appelait ainsi. Les philosophes, maîtrisant par leurs insidieux écrits l'opinion publique, dirent qu'il fallait

tout changer. La France de bonne foi desirait sans doute une réforme ; chose terrible ! elle obtint une révolution. Alors tout fut confondu , les deux premiers ordres de l'état disparurent , et le peuple voulut être roi.

Les états-généraux , en se constituant assemblée nationale , donnèrent les premiers le signal de la révolte. Ils finirent par établir une véritable démocratie sous le nom de monarchie constitutionnelle. L'assemblée législative acheva de détruire tout ce que la précédente avait respecté , et le trône , miné de toutes parts , s'écroula sous les pieds du monarque.

Il est vrai de dire que dans ces deux assemblées la minorité , une minorité pleine d'énergie , luttait constamment contre les désorganiseurs ; mais que pouvait-elle contre un plan dès longtemps arrêté et qu'on avait l'art d'ap-

prier chaque jour par les mensonges les plus odieux contre le monarque lui-même ?

Le chemin du crime était ouvert lorsque la convention se forma. Le roi était dans les fers, ses fidèles serviteurs avaient été massacrés, et les prêtres avaient vu terminer leur vie aux pieds des autels où naguères encore ils offraient les saints sacrifices. Le plus grand des crimes appartenait à cette assemblée : elle n'hésita point à le commettre. Plus de frein alors, l'enfer habite la France, le sacrifice de la famille royale est consommé ; une seule victime est réservée, comme par miracle, sans doute pour adoucir vingt-trois ans plus tard nos éternels regrets. Bientôt les échafauds se dressent, les villes combattent les villes, les provinces combattent les provinces, l'Europe effrayée se lève,

la guerre et la destruction deviennent générales.

Cependant on voit sortir de tout ce désordre un fantôme de gouvernement ; cinq directeurs s'emparent du timon des affaires. Cette autorité , faible par essence , louvoyant sans cesse sur une mer remplie d'écueils , caressant tour-à-tour un parti pour écraser l'autre , ne pouvant ni ne sachant ranimer le crédit public , cette autorité , dis-je , devait être la proie du premier ambitieux : elle le devint et fut renversée par le même homme qui avait servi à l'établir.

Nous le verrons , cet homme , s'élevant presque du sein de la médiocrité , paraître sur la scène du monde , arriver pas à pas et comme furtivement jusqu'au trône des Français , remplir pendant quelques années l'Europe d'épouvante , et tout-à-coup

tomber sans force et sans courage. Nous le verrons abandonnant son exil, tenter de recouvrer sa puissance; obligé pour ressaisir son sceptre de se soumettre à la loi que lui imposait une faction long-temps et même encore alors son ennemie; nous le verrons, après avoir de nouveau terni sa réputation militaire; méprisé de tous les siens, aller lâchement demander la vie, et n'obtenir pour dernier asyle qu'un rocher perdu au milieu des mers.

Napoléon Buonaparte naquit à Ajaccio, capitale de l'île de Corse, le 5 fevrier 1768 (1), de Charles Buonaparte; greffier à la cour royale de

---

(1) Nous rapporterons ici, pour prouver l'authenticité des noms de ce célèbre personnage, la copie exacte de son acte de mariage, tel qu'il existe au dépôt des archives

cette ville , et de Letzia Ramolini.  
 Père de huit enfans , cinq garçons et  
 trois filles , jamais M. Buonaparte  
 n'eût pu élever dignement une aussi

---

de l'état civil du département de la Seine , au  
 Palais de Justice , deuxième arrondissement ,  
 mariages de l'an 4 , fol. 73 , n° 290.

« Acte de mariage de Napolione Bonaparte ,  
 « général en chef de l'armée de l'intérieur ,  
 « âgé de vingt-huit ans , né à Ajaccio , dépar-  
 « tement de la Corse , domicilié à Paris , rue  
 « Dantin , fils de Charles Bonaparte , rentier ,  
 « et de Letzia Ramolini , son épouse ; et de  
 « Marie-Joseph-Rose de Tascher , âgée de  
 « vingt-huit ans , née à l'île Martinique , dans  
 « les îles du Vent , domiciliée à Paris , rue  
 « Chantrène , fille de Joseph-Gaspard de  
 « Tascher , capitaine de dragons , et de Rose-  
 « Claire Desvergers Desanois , son épouse ,  
 « moi , Charles-Théodore-François Leclercq ,  
 « officier public de l'état civil du second ar-  
 « rondissement municipal de Paris , après  
 « avoir fait lecture , en présence des parties  
 « et témoins , 1° de l'acte de naissance de

nombreuse famille , si M le comte de  
Marbeuf , gouverneur de l'île pour

---

« Napolione Bonaparte , général , qui cons-  
tate qu'il est né le 5 février 1768 , de légi-  
time mariage de Charles Bonaparte et de  
« Letzia Ramolini ; 2<sup>o</sup> l'acte de naissance de  
« Marie-Joseph-Rose de Tascher , qui cons-  
tate qu'elle est née le 23 juin 1767 , de légi-  
time mariage de Joseph - Gaspard de Tas-  
cher et de Rose - Claire Desvergers ; — un  
« extrait de décès d'Alexandre-François-Ma-  
rie Beauharnais , qui constate qu'il est dé-  
cédé le 5 thermidor an 2 , marié à Marie-  
« Joseph-Rose de Tascher : vu l'extrait des  
« publications dudit mariage , dûment affiché  
« le temps prescrit par la loi , sans opposition ,  
« et après aussi que Napolione Bonaparte et  
« Marie-Joseph-Rose de Tascher ont eu dé-  
claré à haute voix se prendre mutuellement  
« pour époux , j'ai prononcé au nom de la loi  
« que Napolione Bonaparte et Marie-Joseph-  
« Rose de Tascher sont unis en mariage , et  
« ce présence des témoins majeurs ci-après.

le roi de France, ne s'en fût déclaré le protecteur. C'était sur-tout le jeune Napoléon qu'il affectionnait ; il le fit

---

« nommés, savoir : Paul Barras, membre du  
 « directoire exécutif, domicilié palais du Lu-  
 « xembourg, Jean Lemarois, aide-de-camp,  
 « capitaine, domicilié rue des Capucines, Jean-  
 « Lambert Tallien, membre du corps législa-  
 « tif, domicilié à Chaillot, Étienne-Jacques-  
 « Jérôme Calmelet, homme de loi, domicilié  
 « rue de la Place Vendôme, n° 207, qui ont  
 « tous signé avec les parties et moi après lec-  
 « ture faite. *Signé au registre* M. J. R. TAS-  
 « CHER. — NAPOLIONE BUONAPARTE —  
 « TALLIEN — P. BARRAS — LEMAROIS —  
 « CALMELET et LECLERCQ, officier public ».

On voit que dans cet acte, tout en franci-  
 sant le mot *Bonaparte*, on avait conservé  
 l'orthographe italienne du prénom, ce qui  
 aurait pu faire croire que dès lors on devait  
 l'écrire ainsi, si Buonaparte lui-même, en-  
 traîné par la force de l'habitude, n'eût signé  
*Buonaparte*.



conduire de bonne heure en France, et obtint pour lui une place à l'école militaire de Brienne.

Déjà Buonaparte annonçait ce qu'il serait un jour. Fier avec ses camarades, peu communicatif, il aimait à passer seul ses heures de récréation. Malheur à ceux qui auraient tenté de le troubler ! Chaque élève avait son petit jardin ; Buonaparte avait entouré le sien et l'avait fortifié de son mieux : c'était là qu'il se réfugiait le plus ordinairement. Un jour de fête de saint Louis, ses camarades s'amusant à brûler des pétards, endommagèrent les petits remparts qu'il s'était construits ; furieux, il s'élança contre eux et chercha à les atteindre d'une bêche qu'il tenait à la main. Sa rudesse éloignait de lui tous les élèves, qui le redoutaient beaucoup plus qu'ils ne l'aimaient.

Jamais la religion ne fit d'impression sur son ame ; il en remplissait les devoirs avec cette insouciance qui semble dire : *Je le fais parce que c'est l'usage*. Le même jour qu'il fit sa première communion, il reçut la confirmation des mains de l'archevêque. Arrivé près de Buonaparte , le prélat lui demanda son nom de baptême : il le dit, mais d'un ton qui contrastait étrangement avec l'air contrit et humilié des autres élèves. Le nom singulier de *Napolione* ne fut pas bien entendu, on le lui fit répéter ; Buonaparte le reedit avec humeur. Le grand-vicaire avoua qu'il ne connaissait point ce saint-là : *Parbleu , je le crois bien ,* répartit Buonaparte , sans égard pour la sainteté du lieu , *c'est un saint corse*.

On dit que , devenu amoureux d'une jeune fille qui l'aima trop et aurait eu à rougir de sa faiblesse , il

ne fut point étranger à sa mort. Cette accusation est terrible , mais les preuves n'en furent jamais administrées ; et supposons , pour l'honneur même de l'espèce humaine , qu'à cet âge Buonaparte ne portait pas encore la cruauté à ce point de vouloir couvrir une faute par un crime dont les suites furent si funestes à cette malheureuse fille.

Toutefois Buonaparte n'était pas né sensible. Un jour on faisait devant lui l'éloge de Turenne ; une dame se mit à dire : *Oui , c'était un grand homme ; mais je l'aimerais beaucoup mieux s'il n'eût point brûlé le Palatinat. — Qu'importe , reprit vivement Buonaparte , si cet incendie était nécessaire à sa gloire ! Il n'avait que quatorze ans !*

Buonaparte avait fait des progrès dans les mathématiques , il obtint

même avant le terme prescrit de venir achever son cours à l'école militaire de Paris. Il s'y montra, comme à Brienne, studieux, mais farouche ; solitaire et pourtant plein d'orgueil.

La révolution qui se préparait souriait à son imagination. Il n'avait pas vingt ans lors de la première assemblée des notables, et déjà il se prononçait contre le parti de la cour, à laquelle cependant il devait tout. Un jour, n'étant encore que simple cadet, il s'entretenait avec quelques officiers de son grade sur les progrès futurs de la révolution. Il fut seul de son avis, et mit tant d'humeur, tant d'opiniâtreté dans la discussion, qu'ils furent près de le précipiter dans les fossés du Champ de Mars : ce ne fut qu'avec peine qu'il échappa à leur ressentiment.

Il avait perdu en 1786 son protecteur, M. de Marbeuf; pourtant il obtint, vers l'année 1788, une sous-lieutenance dans le régiment de la Fère, artillerie. La révolution commença, et quoiqu'il eût embrassé son parti avec fureur, cependant il ne trouva pas les moyens de se maintenir au service; il se vit forcé de se rendre en Corse, lorsque Paoli, auquel il s'était attaché, y retournait, après avoir été mandé à la barre de l'assemblée constituante.

De même qu'en France, la Corse se trouvait divisée en deux partis. D'un côté étaient les honnêtes gens, patriotes sincères, ennemis nés de la licence et de la destruction qu'elle entraîne avec elle; de l'autre cette tourbe insolente, qui saisit avec avidité toutes les occasions de sortir de l'état de bas-

sesse où la retiennent et ses mœurs et sa misère. C'est à ce dernier parti que s'attacha Buonaparte.

Paoli ne fut pas long-temps à s'apercevoir qu'il s'était trompé sur son compte. Des clubs , des assemblées secrettes se tenaient , et Buonaparte , ne cherchant qu'à entretenir l'effervescence de la multitude , en était un des membres les plus ardens. Paoli voulut s'opposer à ces réunions : un combat s'engagea ; mais le peuple ouvrit les yeux , et Buonaparte fut chassé de l'île.

Ce fut en 1793 qu'il arriva à Marseille , avec sa mère et ses sœurs. A force de sollicitations , il fut nommé par les proconsuls , Fréron et Barras , officier d'artillerie. Son régiment ayant eu ordre de se rendre à l'armée qui assiégeait Toulon , il se fit remarquer à l'attaque de la redoute du fort Pha-

ron. Ce fut à cette attaque que Barras, condamnant, dit-on, le placement d'une batterie, Buonaparte lui répondit aigrement : *Mélez-vous de votre métier de représentant, et laissez-moi faire le mien d'artilleur : cette batterie restera là, et je réponds du succès.* Barras, beaucoup plus modéré, ne l'en fit pas moins nommer adjudant-général.

Après la prise de Toulon, il eut ordre de se rendre à Nice. Là il fit connaissance avec Murat, qui devint ensuite son beau-frère. Une révolution avait eu lieu dans l'assemblée conventionnelle; Robespierre et plusieurs de ses complices avaient été mis hors la loi et exécutés; de tous côtés on poursuivait ses adhérens désignés alors sous le nom de *terroristes*. Buonaparte et Murat étaient entachés de cette lèpre; le conventionnel Bessières

froy les cassa , fit emprisonner Buonaparte , examina ses papiers , et enfin lui intima l'ordre de quitter la ville , lui proposant néanmoins , comme par grace , de le changer d'arme et de le faire entrer dans l'infanterie.

Buonaparte vint à Paris ; son premier soin fut de réclamer contre ce qu'il appelait une injustice ; mais il ne trouva personne qui voulût appuyer sa demande. Il résolut de s'adresser directement au représentant Aubry , chargé alors du département militaire. Aubry , qui avait eu d'amples renseignemens sur la conduite du jeune Corse , méprisa ses plaintes : Buonaparte ne put rien obtenir.

Irrité des refus qu'il avait éprouvés , las de solliciter les Tallien , les Fréron , les Barras ; impatient de sortir de l'état ignoré dans lequel il vivait , et plus encore , la misère commen-



cant à l'assiéger de toute part , Bu-  
 naparte songea à s'expatrier. Un jeune  
 Anglais lui parla de Constantinople ;  
 il saisit avidement cette idée : « Vous  
 « avez raison , parfaitement raison ,  
 « dit-il à son ami , c'est bien à Cons-  
 « tantinople , c'est bien en Turquie  
 « que je dois aller ». Puis il ajouta :  
 « Les Turcs sont le dernier des peu-  
 « ples sous les rapports militaires.  
 « Le peu de connaissance qu'ils ont  
 « dans cette partie , ils le doivent à  
 « des Français persécutés , malheu-  
 « reux comme moi. Eh bien ! un  
 « Français - Corse les dégrossira ,  
 « les mariera avec la tactique eu-  
 « ropéenne ; je les ferai marcher  
 « sur trois siècles pour les mettre à  
 « la hauteur des autres nations. Leur  
 « esprit de sédition et leur indisci-  
 « pline ne m'effraient pas. *J'empalerais*  
 « dix régimens , s'il le faut , pour en

« *faire obéir un*. Leur ignorance ser-  
 « vira à mes desseins ; s'ils étaient plus  
 « éclairés , j'éprouverais plus d'obs-  
 « tacles. Si je me fais des envieux , si  
 « je vois que je porte ombrage , je ne  
 « laisserai point grossir la tempête ,  
 « j'aurai toujours en réserve les  
 « moyens de me faire exiler dans  
 « quelque gouvernement éloigné de  
 « ce vaste empire ; et cet exil sera le  
 « premier pas vers un bonheur dont  
 « je me suis toujours fait une sédui-  
 « sante image ». Ce discours , rap-  
 porté par un homme qui paraît avoir  
 bien connu Buonaparte , est tellement  
 dans la tournure de son esprit et dans  
 son caractère , qu'on peut sans crainte  
 le croire vrai , et quand il n'y au-  
 rait que cette phrase : *J'empalerai dix*  
*régimens pour en faire obéir un* , elle  
 explique si bien le secret de ses suc-  
 cès militaires , qui n'était autre que

de faire massacrer dix régimens pour en faire triompher un , que le plus incrédule , après un moment de réflexion , ne concevra aucun doute.

Il courut donc encore assiéger la porte du comité , il fit ses propositions ; mais l'inflexible Aubry le refusa de nouveau , et ne lui permit pas plus d'aller soulever Constantinople , qu'il ne voulut le réintégrer dans l'armée. Il resta ainsi sans emploi jusqu'en octobre 1795.

Nous voici arrivés à ce fameux 13 vendémiaire an 4 ( 7 octobre 1795 ), où Buonaparte , pour soutenir la convention contre le vœu du peuple , ne craignit pas de teindre du sang des Parisiens les premiers degrés du trône où quatre ans après il viendrait s'asseoir.

On avait souvent dit que l'assemblée constituante avait eu tort d'aban-

donner entièrement son ouvrage , et de confier à des mains nouvelles le soin de faire marcher cette constitution , qu'elle avait eu tant de peine à finir. La convention , au contraire , jalouse de se conserver le pouvoir , décréta , de sa propre autorité , qu'il ne serait admis qu'un tiers de nouveaux députés pour former les deux conseils. Par toute la France on se récria contre cette disposition ; les électeurs de Paris , las du joug des conventionnels , qu'ils ne pouvaient que craindre , résolurent d'obliger l'assemblée entière à quitter la place : tous les honnêtes gens avaient pris parti contre les *éternels* , et bientôt on en vint au point que la force seule parut devoir terminer l'affaire. Buonaparte , sous le commandement de Barras , se chargea de diriger celle dont l'as-

semblée s'était entourée. Nous avons vu les armées en présence ; nous avons été témoin des paroles de paix qu'on s'efforçait de faire passer dans les rangs de ceux qui s'étaient faits les appuis de la tyrannie démocratique ; encore quelques instans , et peut-être on allait s'entendre , lorsque tout-à-coup Buonaparte donna le signal et fit voler la mort dans les rangs des citoyens. La convention triompha , et donna pour récompense au général qui l'avait si bien servi le commandement de l'armée de l'intérieur.

-Voilà donc enfin Buonaparte sur le chemin de la fortune ; le voilà prêt à exécuter tout ce que son ambition a médité depuis long-temps. Le général Dugommier l'avait bien deviné, lorsque , l'accompagnant au comité de gouvernement, il dit : *Je vous pré-*

*sente un jeune officier que je vous prie d'avancer ; car si vous l'oubliez, il saura bien s'avancer de lui-même.*

Beaucoup de gens ont pensé que Buonaparte n'avait aucun dessein prémédité , et que c'étaient plutôt les occasions qu'il avait su saisir , que la suite d'un projet dès long-temps arrêté , qui l'avaient porté à l'empire ; une anecdote rapportée par son oncle , le cardinal Fesch , prouvera que du moins , dès sa jeunesse , il pensait qu'un homme , une fois qu'il a pris part au gouvernement , doit , s'il n'est un sot , tâcher de s'en rendre maître.

Son oncle l'avait plus d'une fois surpris un *Cromwel* à la main ; il lui demanda un jour ce qu'il pensait de cet usurpateur : *Cromwel* , répondit Buonaparte , *est un bon ouvrage , mais il est incomplet.* L'oncle , pensant que son neveu parlait du livre , demanda

quelle faute l'auteur avait faite ? *Morbleu !* répliqua-t-il, *ce n'est pas du livre que je vous parle ; c'est du personnage.*

Que dire ausside cette réponse qu'il fit à Vandamme , lorsque celui-ci , quelques jours après le 13 vendémiaire , lui dit : *Qu'avez-vous fait là ? Bon pour le moment ; mais je ne sais si vous n'aurez point à vous en repentir. — Laissez donc ,* répondit Buonaparte , *vous ne voyez pas que c'est mon cachet que je mets sur la France.*

Enfin , dans son enfance comme dans sa jeunesse , aux écoles comme dans les armées , le desir de s'élever , la soif de commander ne le quittèrent jamais. Le despotisme était inné dans son cœur. C'est ce qui lui fit dire un jour à un maître de pension de Marseille : « Les rois ne sont à  
« plaindre que quand ils ne savent  
« pas se faire obéir. Votre pension-

« nat est plus difficile à gouverner  
« qu'un royaume. La raison est que  
« vos élèves ne vous appartiennent  
« point, et qu'un roi qui veut forte-  
« ment l'être doit toujours être, et  
« et est en effet, le maître de ses peu-  
« ples. Criez tant que vous voudrez,  
« ajouta-t-il, si j'étais roi, je vous  
« prouverais ce que j'avance ». Certes,  
pendant quinze ans, il ne nous l'a  
que trop prouvé.

---



## CHAPITRE II.

*Campagnes d'Italie.*

LE commandement de l'armée de l'intérieur ne pouvait servir en rien les vues ambitieuses de Buonaparte. Il avait défendu la convention ; il n'aurait pu tout-à-coup s'élever au-dessus du directoire , sorte de gouvernement régulier , enfanté par elle. Il fallait louvoyer , et amener de loin la catastrophe qui devait le porter au pouvoir suprême. L'occasion vint bientôt s'en présenter.

De tous côtés les armes de la république avaient essuyé des revers ; de nombreux bataillons couvraient toute l'Italie et menaçaient d'envahir la France. Buonaparte convoitait en se-

cret le commandement de l'armée qu'on devait opposer au général Beaulieu , et Barras , qui avait été porté au directoire , ne crut pas mieux pouvoir s'acquitter qu'en le lui faisant obtenir.

Mais Buonaparte n'avait que la cape et l'épée. Barras se chargea encore de commencer sa fortune en lui faisant épouser la vicomtesse de Beauharnais , dont le mari avait péri sur l'échafaud. Elle avait assez de biens pour l'aider à en acquérir d'avantage , et elle donnait du moins un certain rang dans la société à un homme qui jusque là n'en avait point eu. Le mariage fait , Buonaparte fut nommé commandant en chef de l'armée d'Italie. .

Arrivé à son quartier-général , il débuta par une proclamation dans laquelle , au mépris du fameux décret de l'assemblée constituante , il dit à ses soldats : « Ce n'est plus une guerre

« défensive, ce sont des conquêtes  
 « que vous allez faire. Vous n'avez  
 « point d'équipages, de magasins;  
 « vous êtes sans artillerie, sans habits,  
 « sans souliers, sans argent; eh bien!  
 « (montrant les plaines fertiles du  
 « Piémont et de la Lombardie), voilà  
 « vos magasins, votre artillerie et  
 « des richesses. Marchons, et tout est  
 « à vous ».

Fier de commander à des Français et sûr de leur courage, dès ce moment il agit en maître, regardant ses soldats comme des sujets, et les autres généraux comme ses premiers satellites.

Les champs de Montélésimo et ceux de Montenotte furent les témoins de ses premiers succès. La bataille de Millésimo qu'il gagna en fut la suite. Le 3 floréal, après plusieurs actions où il reçut quelques échecs, il livra la

bataille de Mondovi aux Piémontais , et par la victoire qu'il y remporta il prépara la paix avec le roi de Sardaigne , qui remit entre les mains des Français les forteresses de Tortone et de Coni.

Beaulieu venait de passer le Pô ; il espérait s'y fortifier et disputer le passage. Buonaparte lui donna le change et exécuta ce passage près de la ville de Plaisance. Le duc de Parme ayant été témoin de cette opération hardie , signa les conditions de l'armistice dictées par le général.

Cependant les Autrichiens s'étaient retirés dans Lodi ; un combat livré sous ses murs les en délogea. Beaulieu prit position sur la rive gauche de l'Adda pour défendre le passage du pont qu'il n'avait pas eu le temps de couper , et de là commandait la

ville. Les Français se présentèrent sur le pont : Les Autrichiens firent un feu terrible ; trente pièces de position faisaient hésiter la tête de la colonne , lorsque les généraux Berthier , Massena , et plusieurs autres chefs , se précipitèrent et décidèrent du succès.

Depuis , les adulateurs de Buonaparte ont prétendu qu'il avait marché à la tête de la colonne , et , par cet acte de courage , décidé de l'affaire. Cela n'est pas ; et les ouvrages le plus en sa faveur n'osent le répéter.

Cette bataille , dans laquelle les Autrichiens perdirent vingt pièces de canon et trois mille hommes tués , blessés et prisonniers , ouvrit aux Français les portes de Milan. L'armée , poursuivant ses avantages , soumit Pavie , s'empara de Pizzighitone , de

Crémone, enfin de toute la Lombardie , excepté le château de Milan qui tenait toujours pour l'empereur.

Buonaparte qui connaissait bien les Français , qui savait ce que peuvent sur eux les idées d'honneur et la soif de la gloire , leur montrait avec orgueil les drapeaux pris à l'ennemi , sans parler du sang qu'ils coûtaient. Il leur disait dans son style emphatique et haché : « Soldats ! vous vous  
« êtes précipités comme un torrent du  
« haut de l'Apennin ; vous avez cul-  
« buté tout ce qui s'opposait à votre  
« marche. Le Piémont est délivré de  
« la tyrannie autrichienne ; Milan est  
« à vous ; le pavillon républicain  
« flotte dans toute la Lombardie ; les  
« ducs de Parme et de Modène ne  
« doivent leur existence politique qu'à  
« votre générosité.

« Vos représentans ont ordonné

« une fête pour célébrer vos victoires ;  
« là , vos pères , vos mères , vos sœurs ,  
« vos épouses , vos amantes se vantent  
« avec orgueil de vous appartenir.

« Soldats ! vous avez beaucoup fait ;  
« mais ne vous reste-t-il plus rien à  
« faire ?.... Je vous vois déjà courir  
« aux armes ; un lâche repos vous fa-  
« tigue ; les journées perdues pour la  
« gloire le sont pour votre bonheur.  
« Parlons ; nous avons encore des en-  
« nemis à soumettre et des injures à  
« venger. Que ceux qui ont aiguisé  
« les poignards de la guerre en France ,  
« qui ont assassiné nos ministres , qui  
« ont incendié nos vaisseaux à Tou-  
« lon , tremblent ! L'heure de la ven-  
« geance a sonné. Mais que les peuples  
« se rassurent ; nous sommes leurs  
« amis et plus particulièrement des  
« descendans des Brutus , des Sci-  
« pion , et de tous les grands hommes

« que nous avons pris pour mo-  
« dèles ».

Buonaparte partit de Milan ne laissant dans la ville que les troupes nécessaires au blocus du château. A peine arrivé à Lodi, il fut instruit que trois heures après son départ Milan et Pavie s'étaient révoltés, et qu'on avait sonné le tocsin dans toute la Lombardie. Cette révolution pouvait avoir des suites funestes et compromettait singulièrement ses projets futurs ; car déjà il regardait l'Italie comme sa conquête. Il rebroussa aussitôt chemin, fit enfoncer les portes de la ville, qui avait juré de ne pas se rendre tant qu'elle aurait des murailles ; fit fusiller sur-le-champ toute la municipalité, et prit encore deux cents otages.

Après la bataille de Lodi, les Autrichiens se portèrent jusqu'au - delà



du Mincio où ils prirent une forte position pour pouvoir empêcher le passage de la rivière. Ils avaient aussi pour se défendre la forteresse de Peschiera que les Vénitiens leur avaient permis d'occuper. Après plusieurs marches , Buonaparte se dirigea sur Borghetto où il avait résolu de passer le Mincio. Les approches en étaient défendues par quatre mille hommes d'infanterie et dix-huit cents chevaux. L'armée française y eût été arrêtée, le pont étant coupé et protégé par une artillerie formidable , sans l'intrépidité de cinquante grenadiers qui se jetèrent à l'eau , tenant leurs fusils sur leur tête. Cette action étonnante effraya les Autrichiens , qui lâchèrent pied. On prit Peschiera et Vérone , pendant que le reste de l'armée investissait Mantoue.

Qui pourrait raconter sans une

sorte de complaisance les succès de l'armée d'Italie ? n'étaient-ce point des Français ? et de quelque parti qu'ils fussent , ne devons-nous pas reconnaître avec orgueil que toujours nos soldats ont été avides de triomphes ? Royalistes ou républicains , dans le nord comme dans le midi , par-tout où il y a eu des armées régulièrement organisées , l'honneur n'en a point déserté les rangs. Ce n'est que lorsque la lie du peuple , sous le nom burlesque de *héros de cinq cents francs* , parut sous les drapeaux , ou lorsque les chefs , comme sous Schérer , eurent organisé le pillage , qu'il eût été honteux d'avouer qu'on faisait partie de l'armée française.

Ne dissimulons pas non plus le mérite de quelques-unes des conceptions militaires de Buonaparte dans ses campagnes d'Italie. Ne serait-ce pas dégrader la nation française que

de supposer qu'elle a pu se laisser décevoir à ce point, d'accorder une certaine confiance à un homme absolument inepte, et d'en préparer elle-même la renommée? Assez et depuis, soit en Égypte, soit en Allemagne, soit à Moscou, nous le verrons faire des fautes que le dernier caporal n'eût point commises, sans lui ravir encore le peu de gloire que ses premiers succès lui avaient acquise.

Tandis qu'on s'occupait à consolider les nouvelles conquêtes qu'on venait de faire, il fallait apaiser les troubles qui s'élevaient de toute part, car les Français n'étaient point aimés en Italie. Les Anglais occupaient Livourne ; cette occupation pouvait nuire aux projets ultérieurs de Buonaparte, une division de l'armée s'en empara. On s'avança aussi sur Rome, on prit Bologne, le château d'Urbain

et celui de Ferrare. Le pape ne pouvait voir la marche des Français sans concevoir de grandes inquiétudes; il pressentait déjà la politique basse et ténébreuse de Buonaparte qui, tout en affichant un certain air de franchise et de loyauté, convoitait la conquête des états de l'église et avait l'art d'y fomentier des troubles. Pour éviter son entière ruine, le saint-père se hâta de signer un armistice par lequel il renonçait aux légations de Bologne et de Ferrare, remettait entre les mains des Français la ville et la citadelle d'Ancône, convenait de payer vingt-un millions et de donner cent objets d'art choisis dans les musées de Rome et cinq cents manuscrits de la bibliothèque du Vatican.

Tous les princes d'Italie firent aussi leur paix particulière, et le roi de Naples signa un armistice en même-

temps qu'il envoyait un ambassadeur à Paris. Après onze jours de tranchée, le château de Milan capitula, et un train de grosse artillerie, enlevé aux Autrichiens, fut employé au siège de Mantoue. On préluda ensuite à l'organisation des nouvelles républiques lombarde et cisalpine ; car, à cette époque, Buonaparte avait la manie de créer des républiques, comme depuis il a fait des rois.

Cependant, à force de conquêtes, notre armée s'était épuisée. Le général Beaulieu avait été rappelé, et le maréchal Wurmser était venu le remplacer avec de nouvelles troupes. L'armée autrichienne, augmentée de vingt-cinq mille hommes, se trouvait de beaucoup supérieure à l'armée française : celle-ci, attaquée sur tous les points, battue par-tout, abandonna Salo, Breschia, la Corona, Rivoli,

Véronne , et leva précipitamment le siège de Mantoue , laissant dans ses retranchemens cent quarante bouches à feu.

Buonaparte , au lieu de fuir comme il le fit depuis tant de fois , ne perdit point courage ; il rallia ses troupes et les reconduisit au combat. Wurmser venait de passer le Mincio ; l'armée française marcha au-devant de lui , l'attaqua dans Castiglione , fit deux mille prisonniers , tua cinq cents hommes , et s'empara de dix-huit pièces de canon.

Les Français avaient pris position sur la ligne de Lonado , et Wurmser se disposait à livrer bataille. Le chef d'une colonne de quatre mille Autrichiens , apprenant que Buonaparte avait fait une mauvaise manœuvre , et qu'il se trouvait seul avec douze

cents hommes , lui envoya un parlementaire , qui déclara que la gauche de l'armée française était cernée et que son général faisait demander si les Français voulaient se rendre. Buonaparte se trouvait pris ; mais , payant d'audace , il répondit : « Dites à votre  
 « général que c'est lui et son corps  
 « qui sont mes prisonniers. Il a une  
 « de ses colonnes coupée à Salo , et si  
 « dans huit minutes il ne met pas bas  
 « les armes , si l'on tire un seul coup  
 « de fusil , je fais tout fusiller. » Le général autrichien demanda à être entendu , et voulait capituler. « Non ,  
 « répondit Buonaparte , vous êtes pri-  
 « sonniers de guerre ; mon armée est  
 « là » ; et sur-le-champ il donna l'ordre de faire avancer l'artillerie légère : les Autrichiens se rendirent. C'est ainsi qu'il répara une faute grossière par

une fanfaronade à laquelle il est inconcevable que le général autrichien se soit laissé prendre.

Buonaparte avait ordonné un mouvement général sur Castiglione et Stevère ; on avait marché toute la nuit , et , à la pointe du jour , l'armée se trouvait en présence de celle du maréchal Wurmser. On l'attaqua avec impétuosité , on la culbuta et on la poursuivit jusqu'au Mincio. Enfin , par suite de plusieurs autres combats , les Autrichiens se trouvèrent forcés de lever le siège de Peschiera et de quitter la ligne du Mincio. Ils furent obligés d'aller se réfugier dans les montagnes du Tyrol.

Une partie des Français ayant passé l'Adige , l'autre s'étant portée sur les hauteurs qui séparent les états de Venise du Tyrol , après quelques escar-



mouches , les deux armées se trouvèrent en présence. Un combat très-vif s'engagea , les Autrichiens plièrent de toute part et se retirèrent à Roveredo , où Buonaparte força Wurmser , qui avait voulu profiter des difficultés du pays pour exécuter sa retraite sur Trente , d'abandonner l'entrée de la gorge , laissant sept mille prisonniers , vingt-cinq pièces de canon , cinquante caissons et sept drapeaux. Peu de jours après , la ville de Trente tomba au pouvoir des Français.

Wurmser , obligé d'évacuer Bassano , où il avait encore essuyé un fort échec , n'avait d'autre ressource que de se jeter dans Mantoue ; il fila en conséquence le long de l'Adige , qu'il passa à Porto Legnano , défit à Cesia l'avant-garde de l'armée française , qui voulait arrêter sa marche ,

passa le pont de la Villa-Imprenta ; qu'on avait oublié de couper , et parvint à Mantoue.

Les Français s'y portèrent , pour obliger les Autrichiens à rentrer dans la place , et tâcher de s'emparer du faubourg Saint-Georges. Après une perte assez considérable , Buonaparte finit par se rendre maître de ce poste important.

Cependant l'empereur réunissait de nouvelles troupes ; cinquante mille hommes , sous les ordres des généraux Alvinzy et Davidovich marchaient sur Vérone , pour opérer leur jonction avec l'armée du Tyrol. Instruit des mouvemens que Buonaparte faisait pour l'empêcher , ils jetèrent dans le village d'Arcole un régiment de Croates et quelques régimens hongrois. Ce village , extrêmement fort par sa position , au milieu

des canaux, arrêta l'avant-garde des Français pendant toute la journée, malgré les efforts des généraux, qui tous furent blessés. C'est alors qu'Augereau, saisissant un drapeau, alla le porter jusqu'à l'extrémité du pont, espérant, par cet acte de courage, déterminer la colonne à affronter le péril. Buonaparte ne pouvait mieux faire que de suivre cet exemple ; il saisit de même un drapeau, et s'élança à la tête des grenadiers, en disant : *Suivez votre général.* La colonne s'ébranla ; mais à peine à trente pas au-delà du pont, elle fut forcée de reculer par la violence du feu. Il fallut renoncer à forcer le village de front, et attendre qu'une colonne qui devait le tourner, pût arriver. Le détachement autrichien eut le temps de se replier sur le corps d'armée pour

recevoir les Français. A la pointe du jour le combat s'engagea par-tout avec la plus grande vivacité , et après une vigoureuse résistance les Autrichiens furent obligés de plier sur tous les points. Cette sanglante journée coûta cher aux deux partis, et sur-tout aux Français, qui eurent beaucoup d'officiers de tués et blessés.

L'empereur, loin de se décourager, redoubla d'efforts; il fit de nouvelles levées, enrôla volontairement les jeunes gens de Vienne, dégarnit en partie les frontières, et forma une nouvelle armée de quarante-cinq mille hommes, qu'il fit précéder et suivre d'une nombreuse artillerie. Buona-  
parte était incertain si ces troupes se porteraient sur Rivoli ou sur le bas de l'Adige; il se tint à Vérone pour observer les mouvemens : enfin, ap-

prenant leur dessein , il partit pour Rivoli.

Les Autrichiens avaient fait marcher un corps de quatre mille hommes pour tourner Buonaparte et couper ses communications avec Peschiera et Vérone. Celui-ci avait disposé deux bataillons pour faire face à cette colonne. On s'observait de part et d'autre ; enfin la valeur française décida encore une fois la fortune à se ranger de son côté ; trois fois les Autrichiens, sortant par le bas de l'Adige, attaquèrent les retranchemens ; trois fois ils y trouvèrent la mort, et cette colonne, qui aurait pu inquiéter les Français, fut à son tour entièrement défaite.

Cependant Buonaparte apprit qu'un corps de dix mille hommes, sous le commandement du général Provera,

avait passé l'Adige à force ouverte ; sous le feu d'une artillerie nombreuse à Anghiari ; il se porta aussitôt à Villa-Frenca, avec quelques troupes, où il reconnut que les Autrichiens marchaient sur Saint-Georges à Mantoue. Il se rendit ensuite à Royerbella, où il apprit que le général Augereau avait réuni ses forces pour tomber sur la colonne de Provera entre Anghiari et Revergherra.

C'est dans un des combats livrés à Anghiari qu'un escadron du neuvième de dragons et un escadron de hulans se trouvant en présence, les deux chefs se disputèrent l'honneur d'un combat singulier. Le commandant autrichien dit au chef Duvivier : *Rendez-vous.* Celui-ci répondit : *Si vous êtes brave, venez me prendre.* Aussitôt ces deux officiers s'approchèrent et se battirent en présence

de leurs corps. Le commandant des hulans fut blessé de plusieurs coups de sabre. Ce fut le signal de la charge : la victoire favorisa les dragons et les hulans furent faits prisonniers.

Buonaparte sut que le général Provera , qui n'avait été attaqué que par la gauche de sa colonne , était arrivé sous Saint-Georges ; et avait sommé le général Miollis de se rendre ; il sut aussi que tout ce qu'il y avait d'Autrichiens sur le bas de l'Adige s'était retiré en désordre vers le Tyrol. Le dessein de Provera était de se réunir à une forte sortie de la garnison de Mantoue ; le but de Buonaparte devait être d'empêcher cette jonction. Il se porta à Saint-Antoine , et le lendemain les Autrichiens furent vivement attaqués. La garnison fit une vigoureuse sortie ; mais elle ne put jamais se joindre à Provera ; car , tandis

qu'Augereau tournait la colonne, Miollis faisait une sortie qui força le général autrichien, cerné de tous côtés, à se rendre sous la réserve que les officiers conserveraient leurs chevaux et leurs effets. Dans le nombre des prisonniers, se trouva le corps des volontaires auquel l'impératrice avait fait présent d'un drapeau brodé par elle-même.

Mantoue était bloquée depuis six mois ; cette place importante avait été investie pour la première fois en 1796. Ce fut le général Kilmaine qui établit le second blocus et fit fortifier Saint-Georges, qui servit si bien depuis à s'en rendre maître. La garnison avait en vain cherché à rétablir ses communications avec les différens débris des armées que les Français avaient battues. Les sorties vigoureuses qu'elle faisait journellement



l'avaient de beaucoup affaiblie , et la famine se fit bientôt sentir. Sans espoir d'être secourue , après s'être défendue jusqu'à la dernière extrémité , et avoir mangé plus de cinq mille chevaux , la garnison de Mantoue capitula le 14 pluviose an 5 ( 2 février 1797 ) : le 15 ( 3 ) , elle fut occupée. Buonaparte lui-même ne put s'empêcher de faire l'éloge du général Würmser. En effet , ce militaire distingué , quoique septuagénaire , s'était trouvé à toutes les sorties de la garnison.

---

---

### CHAPITRE III.

*Affaire du pape , fin des campagnes  
d'Italie , traité de Campo-Formio.*

Nous avons vu que le pape , pour sauver une partie de ses états , avait été forcé de signer un armistice dont les conditions étaient non-seulement onéreuses , mais humiliantes. Il cherchait à temporiser , dans l'espoir que l'empereur pourrait venir à son secours ; c'est ce que le cardinal Busca écrivait le 7 janvier 1797 , au cardinal Albani à Vienne. Cette lettre fut interceptée , et Buonaparte fut enchanté d'avoir trouvé un prétexte pour se jeter de nouveau sur les états de l'église. Il écrivit au ministre de France

à Rome : « On vous a abreuvé d'humiliations , et on a mis tout en usage pour vous en faire sortir ; aujourd'hui , résistez à toutes les instances ; je serai charmé de vous voir , et de vous assurer des sentimens d'estime et de considération , etc. » Le ministre devait bien savoir de quelle part venaient ces humiliations , et par qui avait été excité le meurtre de Bassville : c'était la coutume alors de fomenter des troubles dans les pays dont ensuite on voulait s'emparer. Avant d'avoir déclaré la rupture de l'armistice , Buonaparte fit donc marcher contre les troupes du pape , et enfoncer les portes de Fuensa à coups de canon.

Cependant le général autrichien Colli avait été envoyé par l'empereur pour commander les troupes du saint-père , et les soldats avaient juré d'être

fidèles à Dieu, au saint-siège et au souverain-pontife ; mais que pouvait une faible armée contre cette masse de Français qui venait la combattre !

Buonaparte savait quelle influence la religion avait encore sur l'esprit des Romains ; les principes de la révolution française n'avaient pénétré que difficilement en Italie, et, d'un moment à l'autre, la sûreté des Français eût pu être compromise, s'il n'eût pas affiché le catholicisme, comme depuis il se fit musulman en Égypte. Il fit donc une proclamation dans laquelle il s'exprimait ainsi :

« L'armée française, fidèle aux  
 « maximes qu'elle professe, proté-  
 « gera la religion et le peuple. Le  
 « soldat français porte d'une main la  
 « baïonnette, et de l'autre il offre paix,  
 « protection et sûreté ». Puis, venant  
 aux menaces : « Malheur à ceux qui

« la dédaigneraient, et qui, séduits  
 « par des hommes profondément hy-  
 « pocrites, attireraient dans leurs  
 « maisons la guerre et ses hor-  
 « reurs. Tout village ou toute ville où  
 « l'on sonnera le tocsin à l'approche  
 « des Français sera sur-le-champ  
 « brûlé, et les municipaux fusillés.  
 « Tous prêtres, religieux et ministres  
 « de la religion, qui ne se condui-  
 « ront pas selon les principes de l'É-  
 « vangile, seront traités militaire-  
 « ment, et punis plus sévèrement que  
 « les autres citoyens ». Mais où l'on  
 voit mieux l'hypocrisie de son caractè-  
 re, c'est dans la lettre qu'il écri-  
 vait au cardinal Mattei :

« Vous êtes témoin, lui disait-il, du  
 « prix que j'attachais à la paix, et du  
 « desir que j'avais de vous épargner  
 « les horreurs de la guerre, mais des  
 « gens vendus aux cours qui les em-

« ploient , veulent perdre le beau pays  
 « d'Italie. Nous touchons au terme  
 « de cette odieuse comédie. Assurez  
 « le pape que , premier ministre de  
 « la religion , il trouvera , à ce titre ,  
 « protection pour lui et l'église. Sa  
 « sainteté peut rester à Rome ; mon  
 « soin particulier sera de ne pas souf-  
 « frir qu'on apporte aucun change-  
 « ment à la religion de nos pères. Je  
 « vous prie , monsieur le cardinal ,  
 « d'être assuré que , dans mon par-  
 « ticulier , je me ferai un devoir de  
 « vous donner , dans toutes les cir-  
 « constances , les marques d'estime  
 » et d'attachement avec lesquels je  
 « suis , etc.

S'il restait quelque doute sur la pro-  
 fonde hypocrisie de Buonaparte , il  
 suffira de comparer la lettre que nous  
 venons de rapporter à celle qu'il  
 écrivait au directoire , le 27 plu-

viose an 5 ( 15 février 1797 ), après que son armée se fut emparée du duché d'Urbino et de la marche d'Ancone, et qu'elle fut entrée dans Loreto :

« Le général autrichien, en se sauvant de Loreto, n'a pu emporter  
 « tout le trésor, qu'on estimait être  
 « de trois millions, il en est resté aux  
 « Français environ un million. Je  
 « vous envoie par des commissaires  
 « la *Madona*, qui est de bois, quelques reliques, un haillon de vieux  
 « camelot, qui est de laine moirée,  
 « qu'on dit avoir été la robe de la  
 « Vierge Marie, et trois écuelles cassées de mauvaise faïence, qui ne  
 « paraissent pas fort anciennes, et  
 « qu'on dit pourtant avoir fait partie  
 « de son ménage ».

Ainsi, c'était dans le même temps, peut-être le même jour, qu'il feignait

d'un côté un ardent amour pour la religion , et de l'autre s'amusait à dépeindre en termes ignobles des objets que la vénération des peuples avait depuis long-temps consacrés.

Cependant Buonaparte , soit que le cardinal Mattei , assez avant dans sa confiance , lui eût inspiré quelques craintes sur les dispositions des Italiens à son égard , soit que de lui-même il ne voulût pas , pour le moment , se charger du rôle odieux d'usurpateur des états de l'église , soit enfin qu'un reste de honte le retint et qu'il n'osât pas faire descendre de son siège sacré un vénérable vieillard qui par-tout avait inspiré plutôt que commandé le respect , Buonaparte , dis-je , laissa entrevoir qu'il serait disposé à traiter de la paix.

Le saint-père profita de cette occasion , et la demanda par la médiation



du cardinal Mattei. Buonaparte répondit d'un ton de maître : « Je sais que  
 « sa sainteté a été trompée ; je veux  
 « bien prouver à l'Europe la modéra-  
 « tion du directoire exécutif, en lui  
 « accordant cinq jours pour envoyer  
 « un négociateur muni de pleins pou-  
 « voirs, qui se rendra à Foligno, où je  
 « me trouverai, et où je desire de  
 « pouvoir contribuer, en mon par-  
 « ticulier, à donner une preuve écla-  
 « tante de la considération que j'ai  
 » pour le saint-siège. »

Mais combien son orgueil dut être flatté lorsqu'il reçut la lettre suivante écrite de la main du pape :

## PIE VI.

**CHER FILS,** *salut et bénédiction apos-  
 tolique.*

« Desirant terminer à l'amiable nos  
 « différens actuels avec la république

« française , par la retraite des troupes  
 « que vous commandez , nous en-  
 « voyons et députons vers vous ,  
 « comme nos plénipotentiaires, deux  
 « ecclésiastiques, M. le cardinal Mat-  
 « tei , parfaitement connu de vous , et  
 « M<sup>r</sup> Caleppi ; deux séculiers, le duc  
 « don Louis Braschi , notre neveu ,  
 « et le marquis Camille Massimo , les-  
 « quels sont revêtus de nos pleins  
 « pouvoirs pour concerter avec vous ,  
 « promettre et souscrire telles condi-  
 « tions que nous espérons justes et  
 « raisonnables , nous obligeant sous  
 « notre foi et parole de les approu-  
 « ver et ratifier en forme spéciale ,  
 « afin qu'elles soient valides et invio-  
 « lables en tout temps. Assuré des  
 « sentimens de bienveillance que vous  
 « avez manifestés , nous nous sommes  
 « abstenu de tout déplacement de  
 « Rome , et par-là vous serez per-

« suadé combien grande est notre  
 « confiance en vous. Nous finissons en  
 « vous assurant de notre plus grande  
 « estime, et en vous donnant la pa-  
 « ternelle bénédiction apostolique.

« Donné à Saint-Pierre de Rome,  
 « le 18 février 1797, l'an vingt-deu-  
 « xième de notre pontificat.

« *Signé* PIZ P. P. VI ».

Aussi se hâta-t-il de signer la paix  
 et de répondre en termes assez décens.  
 On peut lui reprocher, il est vrai, d'a-  
 voir conservé dans sa lettre un cer-  
 tain ton d'autorité, et de revenir tou-  
 jours à son accusation banale de  
*personnes vendues aux cours ennemies*  
*de la France*; mais il finissait par an-  
 noncer qu'il envoyait son aide-de-  
 camp Marmont, chef de brigade, pour  
 exprimer à S. S. l'estime et la véné-  
 ration parfaite qu'il avait pour sa per-

sonne, et il la priait de croire au desir qu'il avait de lui donner, dans toutes les occasions, des preuves de respect et de vénération.

Par le traité signé à Tolentino, le 1<sup>er</sup> ventose an V ( 19 février 1797 ), le pape s'engageait à payer quinze millions, outre les vingt-un millions stipulés dans l'armistice, dans le délai de deux mois; renonçait à perpétuité à tous ses droits sur Avignon et le comtat Venaissin; abandonnait les légations de Bologne, de Ferrare et de la Romagne, etc. Il devait aussi envoyer à Paris un plénipotentiaire désavouer authentiquement l'assassinat commis à Rome sur l'ambassadeur Basseville, et payer trois cent mille francs pour indemniser ceux qui avaient souffert de cet attentat.

Cependant le prince Charles, après avoir obtenu de grands avantages sur

les bords du Rhin, accourait au secours de l'Italie. Son armée occupait la rive gauche de la Piave; les Français se trouvaient placés de l'autre côté de la rivière. Le 20 ventose ( 10 mars 1797 ), une division de l'armée française passa la Piave, culbutant tout ce qui voulait s'opposer à son passage; une autre enveloppa l'arrière-garde de l'armée autrichienne et lui fit sept cents prisonniers, parmi lesquels se trouva le général Lusignan.

Toutes les divisions de l'armée française s'avancèrent jusqu'à Valvaso, et le général Guyeux, à la tête de la sienne, passa le Tagliamento et emporta le village de Gradisca. Une autre division s'empara du fort de la Chiusa, et battit le corps qui voulait disputer le passage du pont de Cerasola. La forteresse de Gradisca fut bloquée, les hauteurs qui dominent

la place furent occupées, et toute retraite fut coupée à la garnison qui ne tarda pas à capituler.

Malgré tous ces avantages, Buonaparte n'était point tranquille ; un orage paraissait se former dans toute l'Italie et particulièrement dans l'état de Venise : la moindre défaite pouvait lui être funeste. Il eut encore recours à son moyen ordinaire , et sous le prétexte de faire cesser l'effusion du sang humain, dont en effet nous l'avons vu depuis si avare, il écrivit au prince Charles et l'engagea à approcher du trône impérial pour faire connaître à S. M. le véritable état des choses. Le prince répondit que malgré le desir qu'il avait de faire cesser les calamités de la guerre , il était obligé d'attendre des ordres supérieurs pour traiter un objet d'une telle importance ; que néanmoins il

demandait une suspension d'armes de quatre heures , pour y réfléchir encore. Buonaparte comprit le piège ; le prince aurait eu le temps de faire sa jonction avec une division de ses troupes , il refusa la suspension et préféra risquer le combat : les Français furent vainqueurs.

Les craintes de Buonaparte ne tardèrent point à se réaliser ; quelques succès des Autrichiens sur une division éloignée du corps de l'armée française firent croire aux habitans de Véronne et des communes environnantes que la victoire avait abandonné Buonaparte ; de toute part on cria : *Mort aux Français !* On ne les appelait plus que *jacobins , régicides , athées*, et trois cents malades furent massacrés dans les hôpitaux de Véronne.

Cette révolte générale était le fruit des basses intrigues des révolution-

naires français ; ils avaient cherché à soulever le peuple contre le gouvernement Vénitien ; et les citadins paisibles , qui avaient vu d'où partait le coup , n'en avaient conçu que plus de haine contre tout ce qui portait le nom français. C'est ce que le doge ne manqua pas de répondre à Buonaparte. « Les Vénitiens, dit-il , n'ont  
 « pris les armes que par fidélité et attachement à leur gouvernement légitime contre des mutins et des révoltés ». Il invita ensuite le général en chef à interposer sa médiation auprès du gouvernement français pour faire rentrer dans l'ordre les habitans des villes au-delà du Mincio , qui s'étaient soulevés contre leur gouvernement ; il assura au surplus que le sénat était disposé à livrer les auteurs de l'assassinat commis sur les Français.

Malgré cette réponse les hostilités



commencèrent , la ville de Véronne fut prise , et , à la suite d'un manifeste dans lequel Buonaparte requérait le ministre de France de sortir de Venise , ordonnait aux généraux français de traiter en ennemies les troupes de la république et de faire abattre dans toutes les villes de la terre ferme le lion de saint Marc , le général Baraguay d'Hilliers entra dans Venise avec six mille hommes. Aussitôt les arrestations commencèrent , et le ministre de France , s'adressant au gouvernement , dit : *Le sang français répandu demande vengeance et l'obtiendra.*

La présence des Français devait encourager la révolte ; aussi le 26 floreal an 5 ( 15 mai 1797 ) , le doge abandonna-t-il les rênes du gouvernement , confiant le soin de l'administration à une municipalité provisoire.

Bientôt les images de saint Marc furent abattues, afin qu'elles ne troublassent point la tranquillité des hommes libres, et des feux de joie en furent faits aux cris de *Vive la démocratie ! Abas l'oligarchie !*

Cependant l'armée autrichienne effectuait sa retraite. On la poursuivit dans les gorges de Caporetto ; la Chiurza autrichienne fut enlevée de vive force, et les colonnes françaises traversèrent le Tyrol. En vain les Autrichiens tentaient les plus habiles manœuvres, prenaient des positions superbes, les hérissaient de canons ; l'armée française, comme un torrent, sans calculer ses pertes sans cesse renouvelées, prenait Clagenfurt, capitale des deux Carinthies, se rendait maîtresse des gorges d'Innsbruck, culbutait l'arrière-garde entre Freisack et Neumarck, portait son quartier-

général à Schieffing, et la battait encore à Hundsmarch.

Cette marche rapide jeta l'inquiétude et l'alarme au sein de la cour impériale. La tactique devenait inutile ; il fallait sur-le-champ créer des masses pour s'opposer à cette masse. Le danger croissait de moment en moment ; l'armée française n'était plus qu'à vingt-neuf lieues de Vienne ; l'empereur prit le parti de demander une suspension d'armes qui amena les préliminaires de paix signés à Léoben, le 29 germinal an 5 ( 18 avril 1797 ).

Par ces préliminaires, l'empereur renonçait à la Belgique, reconnaissait les limites de la France telles qu'elles avaient été fixées par les lois de la république et l'établissement et l'indépendance d'une république dans la Lombardie. On avait proposé un premier article dans lequel l'empereur

déclarait reconnaître la république française ; mais Buonaparte , qui n'osait pas encore porter ses vues jusqu'au trône de France , interrompit sur-le-champ : *La république française*, dit-il , *est comme le soleil ; bien aveugles sont ceux que son éclat n'a point encore frappés !*

Enfin l'Italie devint tranquille pendant quelques mois , les cris de guerre ne s'y firent plus entendre , et l'armée française put du moins compter à loisir ses triomphes achetés aux prix de tant de sang ; mais son chef ne s'endormait pas. Il jeta un regard sur la France , il y vit le directoire se débattre contre les attaques multipliées des deux conseils ; il s'indigna de ce qu'on allait jusqu'à prétendre que son ami , que Barras était trop jeune pour avoir le droit de revêtir la pourpre directoriale ; il sut que Pichegru sé-

geait aux cinq cents, Piochegru dont la renommée l'importunait, et qui pouvait d'un moment à l'autre faire ouvrir les yeux sur les causes secrètes de ses victoires ; il vit un mouvement se préparer en faveur des Bourbons et menacer la république, ce soleil que couvraient déjà d'épais nuages. Au mépris des lois, au-dessus desquelles il crut avoir le droit de se placer, il fit délibérer sa troupe, rédigea une adresse toute remplie d'injures contre les deux conseils, et menaça de venir sur Paris mettre à la raison ceux qu'il appelait des conspirateurs.

Le 18 fructidor arriva ; la lutte entre le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif finit par le triomphe du directoire : ce triomphe en fut un pour Buonaparte ; le chemin de l'ambition lui restait ouvert. Général d'une armée à laquelle toutes les autres avaient

été sacrifiées, objet des plus chères complaisances de Barras, il pouvait être porté au directoire, où bientôt il aurait agi en maître comme il l'avait fait à la tête de ses troupes. Au contraire, si la maison de Bourbon eût été replacée sur le trône, que pouvait-il espérer? Les Fichetru, les Moreau, les Jourdan, les Kléber, ne s'étaient-ils pas distingués depuis longtemps dans la seule carrière où il se fut montré jusqu'alors? Et si ses campagnes d'Italie avaient jeté un certain éclat, pouvait-on oublier la conquête de la Hollande, la bataille de Fleurus, le passage du Rhin, où la tactique, le courage et le petit nombre triomphèrent de tous les obstacles? Il n'eût été placé qu'en troisième ligne, et c'était bien peu pour un futur empereur.

Cependant le traité de paix entre

la France et l'empereur ne se signait point. Buonaparte, qui n'entendait rien en diplomatie, pensait que parce qu'il était le vainqueur il pouvait tout exiger ; il ne songeait pas que plus le traité était humiliant pour l'une des parties, plus il présentait des chances de guerre ; il croyait, parce que de son autorité privée il abandonnait Venise à l'Autriche, qu'elle devait se trouver amplement dédommée ; mais les ministres de l'empereur apportaient dans la discussion cette sage lenteur, cette politique fine, déliée, qui pèse avec soin les divers intérêts. Cela ne s'accordait guère avec la fougue de Buonaparte, et dans un de ces accès de fureur auxquels on l'a vu depuis s'abandonner sans réserve, il prit un superbe cabaret de porcelaine et, le brisant en mille morceaux, dit au conseil assemblé : *Ainsi je vous ré-*

*duirai en poussière , puisque vous le voulez , et il sortit. On courut après lui , on ne put atteindre que son secrétaire ; on promit d'écrire à l'empereur pour obtenir de plus amples pouvoirs. Le courrier partit , et quelques jours après le traité fut signé.*

---



## CHAPITRE IV.

*Retour de Buonaparte à Paris , départ  
pour l'Égypte , prise de Malte.*

**P**AR suite du traité de Campo-Formio , un congrès devait s'assembler à Rastadt pour régler les affaires d'Allemagne ; Buonaparte y avait été nommé ministre par le directoire. Le 25 brumaire an 6 ( 15 novembre 1797 ), il quitta l'armée d'Italie ; mais, résolu d'avance à chercher de nouveaux sujets de guerre , il promit à ses soldats de revenir bientôt au milieu d'eux pour *lutter contre de nouveaux dangers.*

Arrivé à Rastadt , il s'éleva avec feu contre le comte de Fersen , qui ne pouvait avoir d'autre tort à ses yeux

que l'inviolable attachement qu'il avait eu pour l'infortuné Louis XVI, et la haine profonde qu'il portait à tous les révolutionnaires. Buonaparte déclara qu'aucun ministre français ne pouvait et ne devait traiter avec le comte, qui partit pour Stockholm et fut remplacé. Le 11 frimaire ( 1<sup>er</sup> décembre ), il fit un traité secret avec MM. de Cobentzel, de la Tour et Meerfeld, par suite duquel toutes les troupes de l'empereur devaient rentrer dans les états héréditaires, et le 15 ( 5 décembre ), il arriva à Paris.

On a souvent dit que la flatterie avait perdu Buonaparte; on a accusé le sénat, les conseillers, les ministres, de la lui avoir prodiguée : eh bien ! ils ne sont pas les premiers coupables ! Nous voici arrivés à cette fête ordonnée par le directoire, moins pour se féliciter d'avoir obtenu la paix que

pour satisfaire en quelque sorte l'orgueil du général dont il redoutait déjà le caractère entreprenant ; et nous y verrons le ministre des relations extérieures, ainsi que le directeur Barras, épuiser toutes les formules de la louange , et ne trouver déjà que lui de *grand* au sein de la *grande nation*.

Le 20 frimaire an 6 ( 10 décembre 1797 ), la principale cour du palais du Luxembourg fut disposée pour une séance publique. Une garde d'honneur fut envoyée à Buonaparte pour l'accompagner ; il ne l'accepta point et voulut se donner le mérite d'arriver *incognito*. Mais combien son oreille dut être flattée lorsqu'il entendit pour la première fois : *Vive Buonaparte !* et quelle douce satisfaction il dut éprouver à ces paroles du ministre des relations extérieures !

« On doit remarquer , et peut-être  
 « avec quelque surprise , tous mes ef-  
 « forts en ce moment pour expliquer ;  
 « pour atténuer presque la gloire de  
 « Buonaparte : il ne s'en offensera pas.  
 « Le dirai-je ? j'ai craint un instant  
 « pour lui cette ombrageuse inquié-  
 « tude qui , dans une république nais-  
 « sante , s'alarme de tout ce qui  
 « semble porter une atteinte quel-  
 « conque à l'égalité. Mais je m'abu-  
 « sais ; la grandeur personnelle , loin  
 « de blesser l'égalité , en est le plus  
 « beau triomphe , et dans cette jour-  
 « née même les républicains français  
 « doivent tous se trouver plus grands.

« Et quand je pense à tout ce qu'il  
 « fait pour se faire pardonner cette  
 « gloire , à ce goût antique de la sim-  
 « plicité qui le distingue , à son amour  
 « pour les sciences abstraites , à ses  
 « lectures favorites , à ce sublime Cs-

« sian qui semble le détacher de la  
 « terre ; quand personne n'ignore son  
 « mépris profond pour l'éclat , pour  
 « le luxe , pour le faste , ces mépri-  
 « sables ambitions des ames com-  
 « munes ; ah ! loin de redouter ce  
 « qu'on voudrait appeler son ambi-  
 « tion , je sens qu'il nous faudra peut-  
 « être le solliciter un jour pour l'ar-  
 « racher aux douceurs de sa studieuse  
 « retraite. La France entière sera  
 « libre ; peut-être lui ne le sera ja-  
 « mais : telle est sa destinée ».

Lorsque le discours du ministre des relations extérieures fut terminé , le général s'avança au pied de l'autel de la patrie et dit :

« Le peuple français , pour être  
 « libre , avait des rois à combattre.

« Pour obtenir une constitution  
 « fondée sur la raison , il avait dix-  
 « huit siècles de préjugés à vaincre.

« La constitution de l'an 3 et vous,  
« avez triomphé de tous les obs-  
« tacles.

« La religion, la féodalité et le  
« royalisme ont successivement, de-  
« puis vingt siècles, gouverné l'Eu-  
« rope ; mais de la paix que vous ve-  
« nez de conclure date l'ère des gou-  
« vernemens représentatifs.

« Vous êtes parvenus à organiser la  
« grande nation , dont le vaste ter-  
« ritoire n'est circonscrit que parce  
« que la nature en a posé elle-même  
« les limites.

« Vous avez fait plus , les deux  
« plus belles parties de l'Europe, ja-  
« dis si célèbres par les arts , les  
« sciences et les grands hommes dont  
« elles furent le berceau , voient avec  
« les plus grandes espérances le gé-  
« nie de la liberté sortir des tombeaux  
« de leurs ancêtres.

« Ce sont deux piédestaux sur les-  
« quels les destinées vont placer deux  
« puissantes nations.

« J'ai l'honneur de vous remettre  
« le traité signé à Campo-Formio ,  
« et ratifié par sa majesté l'empereur.

« La paix assure la liberté, la pros-  
« périté et la gloire de la république.

« Lorsque le bonheur du peuple  
« français sera assis sur les meilleures  
« lois organiques ; l'Europe entière  
« sera libre ».

Nous rapportons ce discours pour prouver combien peu Buonaparte s'inquiétait des convenances. C'était devant les envoyés des rois qu'il se plaignait de ce que le royalisme avait gouverné l'Europe ; les idées religieuses étaient des *préjugés à vaincre* , et il annonçait hautement que la paix ne servirait qu'à étendre la révolution, en

menaçant l'Europe des *gouvernemens représentatifs*, ce qui, à cette époque, ne signifiait rien autre chose que les *gouvernemens républicains*.

Barras prit la parole, et, surpassant le ministre dans ses éloges outrés, il dit : « La nature, avare de ses prodiges, ne donne que de loin en loin de  
« grands hommes à la terre ; mais elle  
« dut être jalouse de marquer l'aurore  
« de la liberté par un de ces phénomènes ; et la sublime révolution du  
« peuple français, nouvelle dans l'histoire des nations, devait présenter  
« un génie nouveau dans l'histoire  
« des hommes célèbres. Le premier  
« de tous, citoyen général, vous avez  
« secoué le joug des parallèles ; et du  
« même bras dont vous avez terrassé  
« les ennemis de la république, vous  
« avez écarté les rivaux que l'anti-  
« quité vous présentait ».



Joubert paya aussi son tribut , en disant que tout l'univers retentissait du bruit des campagnes de Buonaparte ; et Andreossi déclara ne devoir l'avantage flatteur d'être réuni à Joubert , qu'à la bienveillance du général en chef , pour un corps qui s'honorait de l'avoir produit , *si les hommes de génie pouvaient appartenir à d'autres qu'à eux-mêmes.*

Le 30 ( 20 décembre ), le corps législatif voulut aussi fêter le grand homme. Un banquet magnifique lui fut préparé dans le Louvre ; mais il ne parut pas s'y amuser beaucoup ; il n'y mangea qu'un fruit , et encore fit-il changer son couvert. La crainte , les soupçons l'assiégeaient déjà. Ce fut ce même jour que les dames de la halle lui offrant un bouquet , il leur dit brusquement : *Si demain on vous donnait un roi , vous lui en offririez autant.*

A peine toutes ces fêtes furent-elles terminées , que le directoire commença à concevoir des craintes. Buonaparte avait déclaré ne plus vouloir retourner à Rastadt , et l'on avait nommé d'autres envoyés. On lui avait donné le commandement en chef de l'armée d'Angleterre ; mais ce commandement n'était pas fort de son goût : il craignait d'y perdre la réputation qu'il avait eu l'art de se créer. Cependant le peuple commençait à l'oublier ; en vain il se présentait aux spectacles , *le héros de l'Italie* n'attirait plus les regards ; encore quelque temps , et ce colosse pouvait n'être plus qu'un général disgracié.

Depuis long-temps , on avait conçu le projet de protéger par la force les établissemens français en Égypte , et différens mémoires , présentant des plans plus ou moins bien conçus , se

trouvaient déposés dans les cartons du ministère des relations extérieures. En l'an 4, le consul français au Kaire, Magallon, avait aussi suggéré l'idée d'une conquête, et le ministre Delacroix, sans abandonner cette idée, avait remis à des temps plus opportuns tout projet sur l'Égypte.

Toutes les puissances avaient fait leur paix avec la république ; l'Angleterre seule restait dans l'arène. La destruction des beys, d'accord avec le grand-seigneur, pouvait nous faire trouver en Égypte une sorte de compensation de nos pertes commerciales et inquiéter les Anglais sur leurs possessions dans les Indes. On trouvait d'ailleurs les moyens d'occuper une armée qui, comme les légions romaines, pouvait, dans l'oisiveté, servir d'instrument à l'ambition de son chef.

On proposa donc à Buonaparte de se charger de l'expédition ; on décida qu'il serait envoyé à Constantinople un ambassadeur extraordinaire , et M. de Talleyrand fut désigné pour cette importante mission. On devait assurer le grand-seigneur de la continuation de l'amitié de la France , et lui garantir la reconnaissance de sa suzeraineté sur les états que l'on allait conquérir.

Buonaparte , qui , comme nous l'avons dit plus haut , voyait décroître sa popularité , accepta , mais sans trop presser l'exécution du projet. Le dittoire , au contraire , mettait toute l'activité possible à l'armement de la flotte , et le 3 floréal an 6 ( 22 avril 1798 ) , tout était prêt.

Ce fut alors qu'on apprit à Paris que Bernadotte avait été insulté à Vienne à l'occasion du drapeau trico-

lor qu'il avait fait placer à son hôtel. Buonaparte voulait profiter de cet incident pour reculer son départ , espérant une nouvelle rupture avec l'empereur ; mais l'affaire fut arrangée , et les directeurs , fatigués des efforts qu'il faisait pour prendre une certaine autorité dans les délibérations , lui intimèrent l'ordre de partir sur-le-champ.

Néanmoins Buonaparte essaya d'effrayer le directoire ; il le menaça de donner sa démission : *Signez-là* , lui dit un des directeurs , en lui présentant la plume. Buonaparte vit que ce n'était pas le moment de faire le difficile ; il partit , forcé de reconnaître , comme il le dit lui-même à l'un de ses confidens , que *la poire n'était pas mûre*.

Tout était prêt à Toulon lorsque Buonaparte partit de Paris , le 14 flo-

réal an 6 ( 3 mai 1798 ) ; il y arriva le 19. Ce jour-même il fit aux soldats la proclamation suivante :

« Soldats ,

« Vous êtes une des aîles de l'armée d'Angleterre.

« Vous avez fait la guerre des montagnes , des plaines et des sièges ;  
« il vous reste à faire la guerre maritime.

« Les légions romaines , que vous  
« avez quelquefois imitées , mais pas  
« encore égalées , combattaient Carthage tour-à-tour sur cette même  
« mer et aux plaines de Zama. La  
« victoire ne les abandonna jamais ,  
« parce que constamment elles furent  
« braves , patientes à supporter la fatigue , disciplinées et unies entre  
« elles.

« Soldats , l'Europe a les yeux sur  
« vous. Vous avez de grandes des-

« tinées à remplir , des batailles à  
« livrer , des fatigues à vaincre ; vous  
« ferez plus que vous n'avez fait  
« pour la prospérité de la patrie , le  
« bonheur des hommes et votre pro-  
« pre gloire.

« Soldats , matelots , fantassins ,  
« canonniers , soyez unis. Souvenez-  
« vous que le jour d'une bataille vous  
« avez tous besoin les uns des au-  
« tres.

« Soldats , matelots , vous avez été  
« jusqu'ici négligés. Aujourd'hui la  
« plus grande sollicitude de la répu-  
« blique est pour vous ; vous serez  
« dignes de l'armée dont vous faites  
« partie.

« Le génie de la liberté , qui a rendu ,  
« dès sa naissance , la république l'ar-  
« bitre de l'Europe , veut qu'elle le  
« soit des mers et des nations les plus  
« lointaines ».

Parler à des Français de nouvelle gloire à acquérir , de nouveaux lauriers à cueillir , c'était commander l'enthousiasme , c'était doubler leur impatience de voir arriver le moment du départ. Enfin le 30 floréal ( 19 mai 1798 ) , l'escadre et les bâtimens de transport sortirent du port de Toulon.

Le 21 prairial ( 9 juin ) , les Français se trouvèrent en vue des îles de Goze et de Malte ; ils y furent joints par un convoi parti de Civita-Vecchia , et arrivé depuis trois jours.

Buonaparte , qui sentait que d'un moment à l'autre il pouvait être atteint par les Anglais , qui certes n'ignoreraient pas long-temps la marche de l'armée française ; connaissant d'ailleurs toute l'importance de Malte pour la réussite des projets sur l'Égypte , résolut de s'en emparer. Il fit demander au grand-maître la permis-



sion de faire de l'eau dans les différens mouillages , ce qui aurait été mettre l'île au pouvoir de l'escadre. Le refus suivit de près la demande : Buonaparte s'y attendait. Le lendemain 22 ( 10 juin ), toutes les troupes furent à terre sur les divers points de l'île.

Le grand-maître, Ferdinand de Homspech, ne montra dans cette circonstance aucune des qualités qu'on était en droit d'attendre de lui, et parmi les chevaliers, il s'en trouva que les nouvelles opinions françaises avaient ébranlés. Cependant la population entière de l'île paraissait bien déterminée à défendre l'entrée de la ville aux Français. Tout-à-coup, et presque sans combattre, le chef de l'ordre demanda une suspension d'armes. Buonaparte se hâta de l'accorder, et le 23 ( 11 juin ), une con-

vention définitive fut réglée, et ratifiée le lendemain.

Ainsi fut détruit cet ordre qui avait humilié l'orgueil de Soliman II, qui ne cessait de protéger le commerce contre les attaques des barbaresques, et qui, peu de temps avant, avait reçu de l'empereur de Russie une dotation de quatre cent mille roubles, tant il reconnaissait son utilité.

Buonaparte ne se contenta pas d'arrêter les mesures propres à assurer sa conquête; il voulut, avant de continuer sa route, détruire toutes les institutions, et sur-tout enlever toutes les richesses de l'île.

Des municipalités, une garde nationale furent organisées; il voulut que les vieux soldats qui avaient été au service de l'ordre fussent envoyés à Corfou. Il ordonna de porter la co-

carde tricolore ; il proclama l'égalité , défendit d'avoir des armoiries , exigea que des jeunes gens de neuf à quatorze ans , fussent désignés pour être envoyés à Paris , et leurs parens tenus de leur faire 800 francs de pension , et de les livrer sous peine de 3000 francs d'amende. Il enjoignit à tous les prêtres , religieux et religieuses qui n'étaient pas natifs de l'île d'en sortir dans le délai de dix jours , et défendit de reconnaître la souveraineté du pape dans l'administration de la religion. Il fit vendre publiquement les hôtels des différentes langues , dépouilla l'église de St.-Jean d'une grande quantité de statues en argent , fit convertir en lingots une magnifique lampe en or pesant deux cents trente marcs , fit arracher aux reliques les diamans et les pierres précieuses , et ne consentit à laisser douze

apôtres en argent, qui ornaient le chœur, que lorsque les principaux habitans lui eurent compté le même poids en argent monnayé.

Il laissa quatre mille hommes pour la défense de l'île, sous les ordres du général Vaubois, et en fit sortir tous les chevaliers au-dessous de soixante ans.

Il écrivit au directoire, en envoyant le grand drapeau de l'ordre : *Nous avons, dans le centre de la Méditerranée, la place la plus forte de l'Europe, et il en coûtera cher à ceux qui nous en délogeront* ; prophétie qui ne se vérifia pas plus que toutes celles dont depuis il fut si prodigue, puisque les Français seuls, ainsi que les malheureux habitans, y périrent de faim et de misère, bloqués de tous côtés par les Anglais, qui en prirent possession le 18 fructidor an 8 ( 3 sep-

tembre 1800). Ils la possèdent encore , et par-là ont porté un coup bien funeste à notre commerce dans le Levant.

Dès le 28 prairial ( 16 juin ), Buonaparte avait commencé à faire sortir l'escadre , et deux jours après tous les bâtimens étaient à la voile , prêts à suivre leur destination. Le premier messidor ( 19 juin ), il rejoignit la flotte , et bientôt elle fut poussée à l'est dans la grande mer qui sépare Malte de Candie.

Le 4 messidor ( 22 juin ), il fit distribuer sur tous les bâtimens une proclamation dont nous allons donner un extrait , et qui annonçait enfin à la troupe l'objet de l'expédition.

« Soldats , dit-il , vous allez entre-  
« prendre une conquête dont les effets  
« sur la civilisation et le commerce  
« du monde sont incalculables. Nous

« ferons quelques marches fatigantes ;  
« nous livrerons plusieurs combats ;  
« nous réussirons dans toutes nos  
« entreprises : les destins sont pour  
« nous... Les beys-mamlouks , quel-  
« ques jours après notre arrivée ,  
« n'existeront plus.

« Les peuples avec lesquels nous  
« allons vivre sont mahométans ; leur  
« premier article de foi est celui-ci :  
« Il n'y a d'autre dieu que Dieu , et  
« Mahomet est son prophète. Agissez  
« avec eux comme vous avez agi avec  
« les juifs et les Italiens ; ayez la même  
« tolérance....

« Le pillage n'enrichit qu'un petit  
« nombre d'hommes ; il nous désho-  
« nore , il nous rend ennemis des  
« peuples qu'il est de notre intérêt  
« d'avoir pour amis.

« La première ville que nous al-  
« lons rencontrer a été bâtie par

« Alexandre ; nous trouverons à cha-  
« que pas de grands souvenirs dignes  
« d'exciter l'émulation des Français ».

En écrivant cette proclamation , il  
oubliait déjà que peu de jours avant il  
avait défendu à Malte d'obéir au pape ,  
chassé les religieux de leurs couvens ,  
et pillé lui-même l'église cathédrale.

Le 12 messidor ( 30 juin ) , la flotte  
arriva à la vue du cap Durazzo , et  
le 13, elle entra dans la rade d'Alexan-  
drie.

---

## CHAPITRE V.

*Invasion de l'Égypte, bataille des Pyramides, bataille de Sediman, combat naval d'Aboukir, révolte du Kaire.*

NELSON, chargé par l'amiral anglais Saint-Vincent d'aller à la poursuite de l'escadre française, se présenta devant Toulon quinze jours après qu'elle en était partie. Il côtoya la rivière de Gênes et l'Italie jusqu'à Naples, où il prit des renseignemens sur les forces des Français : il sut aussi qu'ils étaient à Malte. Il passa le détroit de Messine presque à la suite de l'escadre, longea la côte de Barbarie, à travers les mers peu fréquentées de la Syrie, parvint à Alexan-



drie trois jours avant l'arrivée des Français, et donna sur-le-champ avis au commandant turc.

Le gouvernement d'Alexandrie, prévenu par des bâtimens de commerce, craignit une surprise, et crut que c'était l'escadre française qui, pour le tromper, avait pris le pavillon anglais; il refusa eau, vivres et l'entrée du port. Nelson resta dans la rade jusqu'au 1<sup>er</sup> juillet, qu'il se dirigea sur Alexandrette, la veille même de l'arrivée des Français.

Buonaparte, apprenant l'apparition de l'escadre anglaise, craignant surtout de la voir réparaître, se hâta d'effectuer son débarquement. La frégate *la Justice*, venant de Malte, lui donna même, avant d'être reconnue, un moment d'inquiétude pendant que son canot le portait à terre, ce qui le fit s'écrier : *Fortune m'abandonnerais-*

*tu? encore quatre jours , et tout est sauvé.*

Il n'ignorait pas qu'aucun ambassadeur n'avait été envoyé à Constantinople , que peut-être on n'en enverrait point ; le pacha du Kaire et les beys pouvaient s'entendre pour la défense commune : il fallait chercher à les désunir en les trompant.

Il écrivit donc une lettre au pacha , dans laquelle , après l'avoir assuré de son attachement à la sublime porte , il lui dit : « Toi qui devrais être le  
« maître des beys , et que cependant  
« ils tiennent au Kaire , sans autorité  
« et sans pouvoir , tu dois voir mon  
« arrivée avec plaisir. Tu es sans doute  
« déjà instruit que je ne viens point  
« pour rien faire contre le Koran ,  
« ni contre le sultan ; tu sais que la  
« nation française est la seule et uni-

« que alliée que le sultan ait en Europe.

« Viens donc à ma rencontre , et  
« maudis avec moi la race impie des  
« beys ».

Il dit aussi au peuple , que depuis long-temps les beys gouvernaient l'Égypte ; que ce *ramassis* d'esclaves , achetés dans le Caucase et dans la Géorgie , tyrannisait la plus belle partie du monde ; mais que Dieu , de qui tout dépend , avait ordonné que leur empire finît. Il ajoutait : « On vous  
« dira que je viens pour détruire votre religion ; ne le croyez pas. Je respecte , plus que les mamlouks , Dieu ,  
« son prophète et le Koran. Quelle sagesse , quelles vertus , quels talens  
« distinguent les mamlouks ? Y a-t-il  
« une belle terre ? elle appartient aux  
« mamlouks ; y a-t-il une belle esclave ,  
« un beau cheval , une belle maison ?  
« tout cela appartient aux mamlouks.

« Si l'Égypte est leur ferme , qu'ils  
 « montrent le bail que Dieu leur en  
 « a fait. Mais Dieu est juste et misé-  
 « ricordieux pour le peuple. Qadhys ,  
 « cheikhs , imans , chorbadgys , dites  
 « au peuple que nous sommes aussi  
 « de vrais musulmans. N'est-ce pas  
 « nous qui avons détruit le pape !.....  
 « Les villages qui prendront les armes  
 « contre l'armée seront brûlés... Mal-  
 « heur , trois fois malheur à ceux  
 « qui s'armeront pour les mamlouks.  
 « Gloire au sultan , gloire à l'armée  
 « française son amie ! Malédiction aux  
 « mamlouks , et bonheur au peuple  
 « d'Égypte » !

Le 14 messidor ( 2 juillet ) , trois divisions , commandées par Kléber , Menou et Bon , s'avancèrent. Menou assaillit le château triangulaire sur le bord du Port-Vieux ; Marmont , avec une partie de la division Bon , atta-

qua la porte de Rosette, par où il entra après l'avoir enfoncée à coups de hache, et Kléber monta à l'assaut presque en face de la colonne de Pompée. Ces attaques n'étaient défendues que par quelques janissaires, qui bientôt, poussés de rues en rues jusque dans le fort du Phare, furent forcés de se rendre à discrétion.

L'arrivée des Français avait répandu la terreur dans toutes les parties de l'Égypte, et principalement à Rosette, où des marchands candiotes entretenaient la crainte du pillage, du massacre, ou tout au moins de l'esclavage; mais la proclamation, qui ne portait des paroles de guerre que contre les mamlouks, adoucit les esprits, et la population s'empressa bientôt d'aller au-devant du général Dugua, lui porter les clefs de la ville.

L'armée, partie le 19 messidor

( 7 juillet ), se porta par le désert sur Rahmanieh. Déjà elle avait mis deux jours pour se rendre d'Alexandrie à El-Houah , distant de sept lieues ; elle avait souffert toutes les horreurs de la soif , au milieu des sables brûlans , sans guide , et incertaine de la route qu'elle devait suivre. Les chefs tâchaient en vain de ranimer le courage des soldats ; les plus misérables huttes , servant de repaires à des Arabes fellahs , semblaient des palais , si l'on concevait l'espoir d'y trouver un peu d'eau. Une citerne excitait des transports difficiles à peindre ; mais combien la stupeur était grande lorsque le soldat qui y était descendu prononçait ces mots terribles : *Il n'y a pas d'eau !*

Enfin , l'on arriva à Rahmanieh. Ce n'était qu'un village ; mais il était sur les bords du Nil , et déjà toutes

les souffrances étaient oubliées. L'armée s'y reposa quatre jours. Le général Dugua l'y rejoignit , après s'être assuré de la possession de Rosette.

Buonaparte apprit que les mamlouks étaient réunis à Chebrkgrisse. Il ordonna à la flottille de continuer sa marche en remontant le Nil , et il y fit embarquer les administrations. Les mamlouks avaient aussi la leur , et ils eussent remporté de grands avantages sur celle des Français qui se trouvait arrêtée dans un endroit où le fleuve est très-étroit et a les bords très élevés , si l'armée ne fût arrivée à propos pour la dégager.

Les mamlouks abandonnèrent les bâtimens pour combattre l'armée de terre. Buonaparte forma cinq divisions en échelons , flanquées l'une par l'autre et disposées chacune en bataillons carrés au milieu desquels

étaient placés les bagages. En vain la cavalerie des mamlouks en débordant les ailes cherchait un endroit faible , un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie l'arrêtait par-tout, et lorsque d'autres plus hardis voulurent pénétrer jusque dans les rangs des Français , on en fit un massacre horrible : bientôt la déroute fut complète.

L'armée française poursuivit sa marche ; elle n'allait qu'à très-petites journées, la perte de ses barques chargées de vivres et de munitions ayant rendu sa position très-difficile. Mourad-bey avait appris à Gizeh la défaite des siens à Chebrkgrisse ; il rassembla les beys , kachefs et mamlouks de sa maison , au nombre de cinq à six mille , et se campa sur la rive occidentale du Nil , près le village d'Embabeh. Ibrahim-bey longeait les maisons de Boulak sur la rive orientale.



Après une marche de huit jours , n'ayant que du pastèque , espèce de melon d'eau à-la-fois nourrissant et rafraîchissant , pour unique ressource , les Français virent pour la première fois ces fameuses pyramides où de nouveaux combats et une nouvelle victoire les attendait.

L'affaire devait être décisive , le succès était nécessaire : Buonaparte eut encore recours à cette sorte d'éloquence à laquelle , sous lui , il avait habitué le soldat.

*Français , dit-il en montrant les pyramides , songez que du haut de ces monumens quarante siècles ont les yeux fixés sur vous.* Ce fut le signal du combat , ce fut le signal de la victoire.

Les divisions Desaix et Reynier se portaient entre Gizeh et Embabeh ; Mourad-bey voulait les entamer , et , n'y pouvant réussir , il chercha à les

prendre à dos; mais, accablé par un feu croisé des autres bataillons, il alla se retrancher dans un bois de palmiers, d'où les tirailleurs le délogèrent et le forcèrent à fuir vers la haute Égypte.

Les mamlouks qui étaient restés au camp d'Embah, voyant les généraux Bon et Rampon se diriger sur leurs retranchemens, sortirent au grand galop et causèrent quelque dommage; mais bientôt les colonnes les repoussèrent jusque dans leur camp et en firent un grand carnage: une partie se jeta dans le Nil pour rejoindre Ibrahim-bey, et presque tous y périrent foudroyés par un bataillon de carabiniers rangé sur la rive.

Ibrahim-bey, témoin de cette défaite, abandonna sur-le-champ la défense du Kaire et se retira à Belbeis,

vers la Syrie, après avoir brûlé la flottille des mamlouks.

Rien ne s'opposait plus à l'entrée de Buonaparte au Kaire, mais il ignorait les dispositions des habitans. Il fit appeler les cheiks et les agas des janissaires qui déjà étaient parvenus à réprimer la licence de la populace, devenue tout-à-coup sans maître. Ils l'assurèrent de la soumission de la ville.

Le lendemain de la bataille, 4 thermidor ( 22 juillet 1798 ), il fit afficher dans la ville une proclamation dans laquelle il disait qu'il était content de la conduite des habitans du Kaire ; qu'il n'était venu que pour détruire la race des mamlouks , protéger le commerce et les naturels du pays ; il ordonnait que la prière eût lieu comme à l'ordinaire ; il ajoutait : « Ne crai-

« gnez rien pour vos familles, vos  
« maisons, vos propriétés, et sur-tout  
« pour la religion du prophète que  
« j'aime ».

Buonaparte s'établit dans le palais de Mourad, à Giseh, et s'empressa d'organiser l'administration du pays. Il fit mettre le scellé et le séquestre sur les biens mobiliers et immobiliers des mamlouks, ordonna la levée de contributions extraordinaires, établit un grand divan d'où ressortissait autant de petits divans qu'il y avait de provinces conquises, et rappela près de lui tous les membres de la commission des sciences et arts, qui étaient restés soit à Alexandrie, soit à Rozette.

Cependant Mourad et Ibrahim, qui ne s'étaient pas trop éloignés, inquiétaient Buonaparte; la capitale et l'ar-

mée pouvaient craindre de se voir af-  
famées par-eux ; on avait traversé à la  
hâte la basse Égypte pour arriver au  
Kaire , et déjà l'on ne recevait plus de  
nouvelles d'Alexandrie ni de Rozette :  
plusieurs envoyés ou guides avaient  
été égorgés. Des sinistres pressentimens  
s'emparèrent de l'armée ; on se vit  
entouré d'assassins , et le bruit même  
courut que la flotte avait été dé-  
truite. Ce bruit malheureusement de-  
vait bientôt se réaliser.

Buonaparte envoya un parlemen-  
taire à Mourad pour l'engager à se  
soumettre , mais celui-ci répondit  
qu'il ne connaissait point de pacte  
entre la violence et la justice , et que  
son seul suzerain était le grand-sei-  
gneur. Enfin Buonaparte fit son en-  
trée au Kaïre le 8 thermidor ( 26 juil-  
let ), et s'établit dans le palais du bey.

el-Elfi, sur la place Esbékieh, et le 18 ( 5 août ), il se mit à la poursuite d'Ibrahim-bey.

Un double attrait engageait Buona-  
parte dans cette expédition ; non-seu-  
lement il espérait se débarrasser d'un  
voisin incommode , mais encore il  
pensait pouvoir s'emparer des trésors  
que rapportait la caravane de la  
Mecque , dont il avait appris la pro-  
chaine arrivée par quelques pèlerins  
du Kaire. Les Arabes qui escortaient  
la caravane , prévoyant le sort qu'elle  
allait éprouver , se mirent à la piller  
eux-mêmes. Une partie des pèlerins  
se jeta dans les bras des Français , une  
autre rejoignit Ibrahim-bey ; mais de  
quelque côté qu'ils se tournassent ,  
ces malheureux n'en étaient pas moins  
dévalisés. On poursuivit Ibrahim jus-  
qu'auprès de Saléhieh , où Buona-  
parte, enflammé par la vue des im-

menses bagages qui défilaient, ordonna l'attaque quoiqu'il n'eût encore que sa seule cavalerie. Cette soif des richesses qu'il avait convoitées fut bien funeste aux Français ; attaqués corps à corps , presque tous furent blessés , et Buonaparte dut songer à la retraite , ne retirant de cette échauffourée que la honte d'avoir inutilement prodigué le sang de ses soldats.

Ne pouvant vaincre Ibrahim , il tenta de se l'attirer. Il ne réussit pas mieux qu'avec Mourad : ni Ibrahim , ni le pacha du Kaire , qui fuyait avec lui , ne répondirent.

Jusqu'ici Buonaparte victorieux croyait l'Égypte une conquête aisée ; ce commencement de revers l'inquiéta. Bientôt il apprit une nouvelle plus terrible , la perte de la flotte dans la rade d'Aboukir. En vain depuis il chercha à rejeter sur l'amiral seul les

causes de ce funeste évènement, il fut reconnu que lui-même avait défendu de faire entrer l'escadre dans le port d'Alexandrie.

Nelson avait cherché à inspirer de la sécurité aux Français, et Brüey était si persuadé que les Anglais n'oseraient pas l'attaquer, qu'au lieu d'occuper ses équipages à la manœuvre du canon, il faisait passer le temps à mettre les vaisseaux en couleur. Il avait même négligé l'opération de son embossage quoiqu'il eût eu un mois entier pour la faire.

Le 14 thermidor (1<sup>er</sup> août), la flotte anglaise parut devant Alexandrie et se dirigea aussi-tôt sur Aboukir. Nelson, reconnaissant les fautes de l'amiral français, conçut le projet peut-être blâmable mais courageux de passer entre la tête de l'armée française et la côte. Son premier vaisseau, le



*Culloden*, échoua, les deux suivans furent forcés de se rendre, mais la moitié des autres entourèrent les deux premiers vaisseaux français et les forcèrent à lâcher prise en s'en emparant à leur tour. Ils passèrent successivement au troisième, au quatrième, jusqu'à l'*Orient* qu'ils n'osèrent approcher. Malheureusement Brûeys fut tué, plus malheureusement encore sa mort ne fut pas connue officiellement, car le brave Dupetit-Thouars, à qui le commandement tombait, eût pu ressaisir la victoire.

Peu de temps après la mort de l'amiral, une pièce de bois enflammée, en tombant sur un baquet d'huile, embrasa toute la partie supérieure de l'*Orient*. Les peintures fraîches augmentèrent la rapidité de l'incendie. Bientôt le feu se communiqua à la sainte-barbe et fit sauter à plus de

trois cents pieds cette masse énorme, entraînant dans sa ruine environ cinq cents braves , qui jusqu'au dernier moment n'avaient cessé de lâcher des bordées. Là périt le jeune Casa-Bianca , âgé de dix ans , fils du capitaine , qu'en vain les matelots avaient voulu sauver et qui ne voulut pas quitter son père.

Les Anglais s'étaient éloignés et avaient cessé le combat pour ne pas être eux-mêmes victimes de l'explosion ; ils revinrent , et attaquèrent le *Tonnant* , commandé par Dupetit-Thouars ; celui-ci se battait avec fureur lorsqu'un boulet l'atteignit et lui enleva les deux cuisses. Il ne put dire que ces mots : *Braves marins , équipage du Tonnant , ne vous rendez jamais*. On lui tint parole , et la mort avait presque tout moissonné lorsque l'Anglais s'empara de ce bâtiment. La

frégate l'*Arthémise* , plutôt que de se rendre , se brûla elle-même : son brave capitaine , Stanley , voyant qu'elle ne sautait point , retourna même à bord et ralluma la mèche afin que les Anglais ne profitassent pas d'un beau bâtiment qu'on ne pouvait plus sauver.

Le contre - amiral Villeneuve , voyant l'*Orient* et le *Tonnant* perdus , fit mettre à la voile ; mais il ne put rallier que deux vaisseaux , le *Guillaume-Tell* et le *Généreux* , et les deux frégates la *Justice* et la *Diane*. Ainsi les Anglais restèrent maîtres de la position et de dix vaisseaux dont quatre furent coulés à fond , se trouvant hors de service par le feu qu'ils avaient soutenu.

Une chose affreuse , si l'on ne veut pas y voir l'effet d'une convulsion violente ou une marque de stupidité , c'est que Buonaparte rit comme un

fou en apprenant la destruction de la flotte ; car croire que c'était pour mieux déguiser sa pensée doit paraître impossible si l'on réfléchit que le calme, la résignation, doivent inspirer à des soldats beaucoup plus de confiance en leur chef qu'un rire indécant.

Buonaparte , pour détourner l'attention , s'empessa de donner des fêtes brillantes , soit à l'occasion de l'arrivée des eaux du Nil au Kaire , soit pour célébrer la naissance de Mahomet. Il ordonna aussi la formation d'un institut qui fut , comme celui de France , divisé en quatre sections.

Cependant l'Égypte était loin d'être soumise. Mourad - bey n'était point resté dans l'inaction , et l'on commençait déjà à répandre sourdement que le grand-seigneur était loin de prêter

les mains aux entreprises des Français.

Desaix fut chargé d'aller attaquer Mourad qui avait rallié un grand nombre de mamlouks et d'Arabes. Arrivé près de Sédiman, village sur la rivière du désert, quoiqu'il fût bien inférieur en forces, il résolut de livrer le combat : il fut terrible. Les mamlouks, dont les chevaux effrayés reculaient devant les baïonnettes, jetaient leurs armes à la tête des Français ; d'autres, qui avaient eu leurs chevaux tués, se glissaient le ventre contre terre pour passer sous les baïonnettes et couper les jambes des soldats ; une batterie qu'ils venaient de découvrir en se retirant faisait un feu très-meurtrier ; les Français allaient manquer de munitions : Desaix, toujours calme, toujours de sang-froid, fait charger la batterie par des grenadiers ; cette action hardie épou-

vante les mamlouks : tout s'ébranle , tout plie , la victoire long-temps disputée est complète.

Buonaparte avait besoin d'argent : les propriétés en Égypte ne sont que des concessions temporaires du gouvernement ; il imagina de les faire réviser et de les assujétir à un droit proportionnel , ce fut le signal d'une révolte. Tous les grands concessionnaires faisaient leur résidence habituelle au Kaire , et la masse de la population tenait d'eux son existence. Froisser ces riches propriétaires c'était vouloir soulever tous les habitants. Le 30 vendémiaire an 7 ( 21 octobre 1798 ) l'insurrection devint générale. La maison du chef de génie Cafarelli fut investie et pillée ; les ingénieurs Duval et Thiévenot , en voulant arrêter le torrent , furent victimes de leur courage , et le commandant

de la place Dupuy fut atteint mortellement d'un coup de lance au-dessous de l'aisselle gauche.

La terreur se répandit aussitôt, le canon d'alarme se fit entendre, la fusillade s'engagea dans toutes les rues, et les insurgés, au nombre de quinze mille, se retranchèrent dans la mosquée d'El-Hazar : de leur côté les Arabes cherchèrent à s'introduire dans la ville.

Le 1<sup>er</sup> brumaire ( 22 octobre ), les généraux Lannes, Vaux et Dumas battirent la campagne et mirent en fuite quelques paysans : le chef d'escadron Sulkowski fut tué. A quatre heures après midi Buonaparte ordonna de commencer le bombardement de la grande mosquée : il dura jusqu'à huit heures, quoique vers six heures les insurgés eussent demandé grace et promis soumission. Tous ceux qui

cherchèrent à s'échapper furent massacrés : il y périt environ six mille musulmans.

Cette insurrection apaisée tout redevint tranquille , et les provinces mêmes n'osèrent plus remuer. Des cafés , des restaurateurs , des billards , des salles de jeu , des cabinets de lecture s'établirent , et le Kaire eut son Tivoli.

Dans une de ces réunions Buona-  
parte vit la jeune épouse d'un officier  
d'artillerie et en devint éperduement  
amoureux. Il employa tous les moyens  
de séduction pour détruire l'accord  
qui régnait entre les deux époux ,  
força la jeune femme à se séparer de  
son mari et fit prononcer le divorce.  
Enfin , sous prétexte d'une mission ,  
il renvoya cet officier , qui fut fait pri-  
sonnier en mer , et sur lequel on ne



trouva pour toutes dépêches que des ordres du jour.

Nous rapporterons ici, sans aucune réflexions , une proclamation qu'il fit publier lorsque , voyant la tranquillité raffermie , il résolut , pour s'attacher les musulmans , de rétablir le grand divan du Kaire.

« Habitans du Kaire ,

« Des hommes pervers avaient égaré  
« une partie d'entre vous ; ils ont péri.  
« Dieu m'a ordonné d'être clément et  
« miséricordieux pour le peuple ; j'ai  
« été clément et miséricordieux en-  
« vers vous.

« J'ai été fâché contre vous de vo-  
« tre révolte ; je vous ai privé pen-  
« dant deux mois de votre divan ;  
« mais aujourd'hui , je vous le resti-  
« tue : votre bonne conduite efface la  
« tache de votre révolte.

« Chérifs , ulémas , orateurs des  
« mosquées , faites bien connaître au  
« peuple que ceux qui , de gaité de  
« cœur , se déclareraient mes ennemis ,  
« n'auront de refuge ni dans ce monde  
« ni dans l'autre.

« Y aurait-il un homme assez aveu-  
« gle pour ne pas voir que le destin  
« lui-même dirige toutes mes opéra-  
« tions ? Y aurait-il quelqu'un assez  
« incrédule pour révoquer en doute  
« que tout , dans ce vaste univers , est  
« soumis à l'empire du destin ?

« Faites connaître au peuple que ,  
« depuis que le monde est monde ,  
« il était écrit qu'après avoir détruit  
« les ennemis de l'islamisme , fait  
« abattre les croix , je viendrais du  
« fond de l'occident remplir la tâche  
« qui m'a été imposée. Faites voir au  
« peuple que , dans le saint livre du  
« Koran , dans plus de vingt pas-

« sages , ce qui arrive a été prévu ,  
« et ce qui arrivera est également  
« expliqué.

« Que ceux que la crainte seule de  
« nos armes empêche de nous mau-  
« dire changent ; car en faisant au ciel  
« des vœux contre nous , il sollicitent  
« leur condamnation : que les vrais  
« croyans fassent des vœux pour la  
« prospérité de nos armes.

« Je pourrais demander à chacun  
« de vous compte des sentimens les  
« plus secrets de son cœur , car je  
« sais tout , même ce que vous n'a-  
« vez dit à personne ; mais un jour  
« viendra que tout le monde verra  
« avec évidence que je suis conduit  
« par des ordres supérieurs , et que  
« tous les efforts humains ne peuvent  
« rien contre moi. Heureux ceux qui ,  
« de bonne foi , sont les premiers à se  
« mettre avec moi » !

Buonaparte dut s'occuper de quelques perfectionnemens dans l'art militaire , qui lui furent suggérés par la nécessité locale et la tactique de ceux qu'il avait à combattre.

Les Arabes venaient souvent , jusque dans le centre du Kaire , piller les habitans , et s'enfuyaient aussitôt. Buonaparte choisit des hommes d'élite et en fit un corps monté des dromadaires. La docilité de ces animaux se prêta bientôt à toutes les manœuvres ; ils portaient deux hommes adossés , l'un regardant devant , l'autre derrière , ainsi que les vivres et munitions ; et comme les dromadaires peuvent fournir une course de vingt-quatre heures s'en s'arrêter , le corps atteignait toujours les Arabes. Buonaparte donna aussi à chaque soldat un pieu ferré par les deux bouts , qu'il plantait , incliné en avant , et

qu'il liait avec celui de son voisin , pour arrêter le premier choc du cheval assaillant.

L'institut jetait déjà les premiers fondemens de ce grand ouvrage, seul fruit de cette malheureuse expédition ; il y préludait , par des discussions sages et approfondies , et les Français venaient y oublier les malheurs de la guerre. Buonaparte y voulait quelque fois dominer. Il s'agissait un jour d'une discussion chimique ; le médecin en chef Desgenettes était son adversaire le plus opiniâtre. *Je vois bien*, dit Buonaparte impatienté , *que vous vous tenez tous par la main. La chimie est la cuisine de la médecine , et celle-ci la science des assassins.* Le médecin lui répartit , en le regardant fixement : *Et comment nous définirez-vous celle des conquérans ?*

## CHAPITRE VI.

*Occupation de Suez , prise de Jaffa ,  
siège de Saint-Jean-d'Acre.*

**D**EPUIS long-temps on desirait reconnaître l'existence du canal de jonction de la mer Rouge à la Méditerranée ; pour commencer les opérations, il fallait être maître de l'Isthme. Le 14 frimaire (4 décembre), les généraux Bon et Eugène Beauharnais y furent envoyés. Buonaparte lui-même voulut vérifier ce point de géographie ; il partit du Kaire pour Suez le 4 nivose (24 décembre), accompagné de Monge, Berthollet, Costaz et Lepère, et y arriva le 6. Comme il revenait à Suez, après avoir reconnu les sour-

ces de Moïse, situées de l'autre côté de la mer Rouge, il pensa être englouti, de même qu'autrefois le pharaon. Le flux remontait, et le flot allait l'atteindre, lorsqu'un guide le prit sur ses épaules, et, fuyant avec vitesse, le mit hors de danger.

Buonaparte voyait avec chagrin les préparatifs de guerre qui se faisaient en Syrie ; ces préparatifs donnaient de l'audace aux Égyptiens ; le firman du grand-seigneur, dans lequel il se plaignait hautement de la violation des traités, et protestait contre l'usurpation des Français, avait été répandu avec profusion dans tous les états musulmans. Pour sortir de cette position critique, il résolut de porter lui-même ses armes en Syrie, et d'attaquer Djezzar, pacha d'Acre, pour détruire les ressources que les armées ottomanes auraient pu trouver dans

ce pays. Mais ayant de quitter le Kaire, il voulut s'assurer de l'esprit des habitants, et alla même jusqu'à leur sacrifier la vie de deux de ses soldats. Une femme avait été assassinée ; on accusait de cet assassinat deux guides dont les armes s'étaient trouvées ensanglantées. Ils avaient déclaré que ce n'était que contre des chiens qui pullulaient dans les rues du Kaire, qu'ils s'étaient servis de leurs sabres ; la commission militaire les avait absous ; mais Buonaparte reprit la procédure, et de sa propre autorité les fit fusiller. Peu de jours après, le véritable assassin fut connu.

L'armée d'expédition se réunit à Katieh, marcha le 18 pluviôse (6 février), sur El-Arisch, et mit le blocus devant le fort. Ibrahim-bey voulut faire un mouvement pour prendre à dos les troupes françaises ; mais



Kléber et Reynier, voyant cette manœuvre, tombèrent sur le camp d'Ibrahim, qui fut en un instant cerné, attaqué et pris. L'armée formait quatre divisions, commandées par Kléber, Reynier, Lannes et Bon ; la cavalerie par Murat, l'artillerie par Dommartin, et le génie par Caffarelli : Dugua était resté commandant de toute la basse Égypte, et Desaix, l'infatigable Desaix, ne cessait, dans la haute Égypte, de lutter contre les mamlouks, toujours revenant au combat, et toujours vaincus.

Cependant El-Arisch ne se rendait pas, et déjà la disette se faisait sentir d'une manière alarmante. Le siège durait depuis douze jours ; quelques-uns de plus, et les Français étaient forcés de retourner sur leurs pas. Buonaparte somma les Turcs de se rendre, les menaçant de les passer

au fil de l'épée, si le fort était pris d'assaut. Ceux-ci, effrayés, capitulèrent, laissant au pouvoir des vainqueurs une grande quantité de vivres et de munitions de guerre.

L'armée partit d'El-Arisch le 4 ventose ( 22 février ), arriva le 7 ( 25 ), devant Gazah ; le 11 ( 1<sup>er</sup> mars ), à Ramlé, et le 13 ( 3 mars ), sous les murs de Jaffa. Cette ville n'était défendue que par une mauvaise enceinte sans fossés, et par une garnison composée de toutes sortes de nations, des Mogrebins, des Albanais, des Kurdes, des Natoliens, des Caraminiens, des Dasmassins, des Alepiens et des Noirs. Le 17 ventose ( 7 mars ), Berthier somma le commandant de se rendre : il refusa. Des soldats, en rôdant autour de la place, trouvèrent une grande brèche du côté de la mer, et pénétrèrent dans la ville. Plusieurs

d'entre eux furent massacrés par les habitans , qui coururent de suite aux armes. Alors toutes les troupes entrèrent en foule. Garnison, habitans, sans distinction ni de sexe ni d'âge, tout fut passé au fil de l'épée. Ce massacre dura deux jours , et devint bientôt aussi funeste aux Français qu'aux habitans ; car le pillage ayant développé les miasmes pestilentiels que contenaient les fourrures et les vêtemens , dont le soldat s'emparait avec avidité, beaucoup y périrent, et entre autres l'adjudant-général Grézieu.

Le pillage et le sac de Jaffa , que peut-être on aurait pu empêcher, devaient être effacés par une action plus horrible encore. Buonaparte avait fait prisonniers à El-Arisch plus de deux mille paysans de Bagdad ; craignant, s'il les renvoyait, aux termes de la capitulation, qu'ils n'allassent se join-

dre aux Naplouzains ou à l'armée des pachas , il résolut de s'en défaire. Le 20 ventose ( 10 mars ), on les conduisit au bord de la mer , et là , devenant tout-à-coup semblable à un chef de barbares , au mépris de la foi jurée , Buonaparte les fit tous fusiller ou tuer à coups de baïonnettes.

La prise de Jaffa redonna encore une fois à Buonaparte la pensée que le destin le favoriserait toujours , et que son nom seul devait en imposer aux peuples ; il écrivit aux cheiks et ulemas de différentes provinces , et particulièrement à ceux de Jérusalem , dont il enviait la possession : « Les  
« habitans peuvent choisir la paix ou  
« la guerre. S'ils choisissent la pre-  
« mière , qu'ils envoient au camp de  
« Jaffa des députés pour promettre  
« de ne jamais rien faire contre moi ;  
« s'ils étaient assez insensés pour pré-

« férer la guerre , je la leur porte-  
 « rai moi-même. Ils doivent savoir  
 « que je suis terrible comme le feu  
 « du ciel contre mes ennemis , clé-  
 « ment et miséricordieux envers le  
 « peuple et ceux qui veulent être mes  
 « amis. » Il écrivit aussi à Djeddar :  
 « Je marcherai sous peu sur Saint-  
 « Jean - d'Acre. Mais quelles rai-  
 « sons ai-je d'ôter quelques années  
 « de vie à un vieillard que je ne con-  
 « nais pas ? Que sont quelques lieues  
 « de plus à côté du pays que j'ai con-  
 « quis ? et puisque Dieu me donne  
 « la victoire , je veux , à son exemple ,  
 « être clément et miséricordieux , non-  
 « seulement envers le peuple , mais  
 « encore envers les grands. » Les ha-  
 « bitans de Jérusalem répondirent qu'ils  
 « dépendaient du pachalic d'Acre , et  
 « Djeddar fit jeter à la mer le messenger.

Le 24 ventose , ( 14 mars ) , l'ar-

mée se dirigea sur Saint-Jean-d'Acre. Après mille difficultés que faisaient naître des pluies abondantes et le harcèlement continuel des habitans des montagnes qui avoisinent le pays de Naplouse et de Jérusalem , on arriva le 26 ventose au soir ( 16 mars ), à la vue de la ville d'Acre , et le 27 ( 17 mars ), après s'être emparé du fort de Caïffa , toutes les divisions manœuvrèrent pour asseoir le camp devant la ville. La reconnaissance de la place ne se fit que le 29 ( 19 mars ), et encore négligea-t-on les opérations d'attaque les plus simples , et dont l'oubli serait impardonnable , même dans un officier du moindre rang.

La partie de la ville qui faisait face au camp présentait un angle saillant ; à son sommet s'élevait une grande tour contre laquelle furent dirigées toutes les attaques ; mais l'artillerie de

siège n'arrivait point , et l'on n'avait pour battre en brèche que trois misérables pièces de douze. Néanmoins l'impatient Buonaparte , secondé par Cafarelli , et malgré l'opposition de Dommartin , fit commencer le siège. Il avait ordonné au contre-amiral Pérée de sortir d'Alexandrie et de porter à Jaffa les pièces de canon nécessaires ; mais il ne put y arriver que le 30 germinal ( 19 avril ).

Le 6 germinal ( 26 mars ), les assiégés tentèrent infructueusement une sortie pour détruire quelques travaux préparatoires. C'étaient de mauvais chemins couverts , et un boyau de mine qui ne fit son effet que bien avant de la contrescarpe lors du premier assaut , donné le surlendemain , tandis que Djezzar plus habile réussit à faire sauter un plancher de la tour dans laquelle les Français étaient par-

venus à se loger , malgré les pertes qu'ils avaient éprouvées par le défaut de reconnaissance d'un fossé qui régnait au pied de la tour et des remparts.

Sidney-Smith , aidé de Philippeaux émigré français qui avait été camarade de Buonaparte , à l'École militaire, songea sérieusement aux moyens d'empêcher la prise de la ville. Il avait vu les fautes que le général français avait faites , et calculait d'avance celles qu'il ferait encore. Un second assaut fut donné , et cette fois le soldat put à peine parvenir au sommet de la contrescarpe.

La pénurie des subsistances et des munitions commençait à se faire sentir ; d'autre côté , des rassemblemens de troupes venues de Damas cherchaient à se réunir aux Naplouzains. Buonaparte , pour diminuer le nom-



bre de bouches au camp , et pour s'assurer de ce qui se passait , envoya Vial prendre possession de Sous ( l'ancienne Tyr ) , Murat garder Saffet ( Béthulie ) , et Junot s'emparer de Nazareth.

Kléber fut bientôt envoyé au secours de Junot qui , le 19 germinal ( 8 avril ) , avait éprouvé un échec à Loubi. Buonaparte lui-même abandonna le siège d'Acre , ne laissant que deux divisions au camp , et arriva le 27 ( 16 avril ) sur les hauteurs du mont Tabor. Les divisions Vial , Rampon et Kléber , disposées en bataillons quarrés , formaient les sommets des trois angles d'un triangle au centre duquel l'ennemi était placé.

L'artillerie ayant démasqué ses batteries , jeta l'épouvante et le désordre dans les rangs des musulmans , et en un clin d'œil tout fut disséminé. Déjà ,

la veille , l'arrière garde avait été battue dans la plaine du pont d'Iacoub ; et le lendemain , la petite forteresse de Tabarié se rendit à Murat sans coup férir.

Le 30 germinal ( 19 avril ), l'armée triomphante rentra au camp d'Acre , le jour même où l'artillerie de siège arriva.

Buonaparte , sans attendre que cette nouvelle artillerie fût mise en batterie , ordonna un troisième assaut , qui fut , de même que les premiers , sans aucun succès , et coûta la vie au général Cafarelli.

Toutes ces tentatives infructueuses commencèrent à faire murmurer les soldats. La tour était démolie , une nouvelle brèche avait été tentée , mais l'on n'avait plus de boulets que ceux qu'envoyaient deux vaisseaux anglais en secondant les sorties des assiégés.

Buonaparte n'était plus l'homme infail-  
 lible ; l'on disait hautement que ,  
 si Kléber eût commandé , Saint-Jean-  
 d'Acre serait pris. Désespéré , il osa ,  
 dans son humeur , accuser de lâcheté  
 la soixante-neuvième demi-brigade ,  
 dont tous les grenadiers avaient péri  
 au premier assaut , et il traitait , dans  
 ses ordres du jour , Sydney-Smith de  
 fou. Le 18 floréal ( 7 mai ) , on vit pa-  
 raitre une escadre , qui bientôt entra  
 dans le port , amenant de nouvelles  
 troupes et chargée de munitions et de  
 vivres expédiés au secours de la ville.

Dans la nuit même Buonaparte or-  
 donna encore une attaque : elle fut  
 terrible. Des poudres étaient arrivées  
 de Gazah ; les batteries recommen-  
 cèrent leurs feux, les soldats logés  
 sur l'emplacement de la tour ba-  
 layèrent les remparts. On battit la  
 charge ; deux cents grenadiers pé-

nétrèrent dans la ville malgré une grêle de balles qui arrivaient du haut des maisons ; tout-à-coup ces mots, *Sauve qui peut ! nous sommes tournés*, les glacèrent d'effroi ; répétés de proche en proche, tout s'arrêta, fit volte-face, et revint précipitamment au camp, abandonnant les deux cents grenadiers, qui firent trembler Djezzar jusque dans son palais, et ne se rendirent aux Anglais que lorsqu'ils furent bien convaincus de l'inutilité de leur défense.

De ce moment Buonaparte renonça à la prise de la ville, et apprenant que l'armée des pachas, qui n'avaient été que dispersée au mont Tabor, se rassemblait de nouveau, il résolut de retourner en Égypte avant qu'on ne lui en fermât les chemins.

Rapporterons-nous ce crime affreux que pour l'honneur de l'huma-

nité on a cherché à révoquer en doute , cet empoisonnement de malades , de blessés qu'un siège meurtrier et une cruelle maladie avaient amoncelés dans l'hôpital de Caïffa , et qu'on ne pouvait emporter faute de moyens de transport ? Quoique le massacre horrible des prisonniers faits à El-Arisch , quoique d'autres crimes plus récents donnent la mesure de ce que pouvait ordonner Buonaparte , laissons encore , s'il est possible , un faible voile sur cette action , et abandonnons à d'autres le triste soin de découvrir toute la vérité.

La garnison d'Acre ne songea point à inquiéter la retraite des Français qui , libres de tout embarras , partirent le 1<sup>er</sup> prairial ( 20 mai ) , n'emportant de cette expédition que le triste plaisir d'avoir *nourri la guerre* , comme le disait Buonaparte.

Tout fut brûlé , tout fut détruit en Syrie, par l'armée le long de sa route , et elle fit sauter les fortifications de Jaffa et de Gazah ; enfin , elle arriva au Kaire le 19 prairial ( 7 juin ).

Le 26 ( 14 juin ) Buonaparte fit son entrée. Il avait voulu qu'elle fût solennelle, comme s'il eût été vainqueur. Comptant sur la crédulité des peuples , il ne voyait rien de mieux que cet éclat factice pour couvrir la honte de sa défaite. Monté sur un cheval noir, dont on venait de lui faire présent , il entra par la porte Bab-el-Nasr , c'est-à-dire de la Victoire. Ne disait-il pas en effet qu'il avait détruit une armée prête à fondre sur l'Égypte , et qu'il avait fait de Saint - Jean - d'Acre un monceau de pierres ! Le lendemain , au Tivoli, une fête brillante fut donnée à l'armée de Syrie.

Tout le temps de l'absence du général en chef la basse Égypte avait été le théâtre de troubles sans cesse renaissans ; il pensa que le récit de la fête qu'on lui avait faite au Kaire pourrait les faire cesser : on en fit l'objet d'une proclamation dans laquelle on disait : « Il est arrivé au  
 « Kaire la bien gardée, le général  
 « Buonaparte, qui aime la religion de  
 « Mahomet. Il est entré par la porte  
 « de la Victoire.... Ce jour a été un  
 « très-grand jour, on n'en a jamais  
 « vu de pareil. Tous les habitans du  
 « Kaire sont sortis à sa rencontre.....  
 « Son cœur étant porté pour les mu-  
 « sulmans, Dieu le comble de ses fa-  
 « veurs. Ceux qui avaient répandu de  
 « fausses nouvelles sur son compte  
 « sont les Arabes voleurs et les mam-  
 « louks fuyards dont les desseins sont  
 « la destruction du peuple, de ceux

« qui suivent les vrais principes de la  
« religion, et d'empêcher la percep-  
« tion du fisc.... Dieu a détruit leur  
« puissance, et sa justice est terrible.  
« Nous avons appris que l'elfy est  
« allé dans la Charkÿeh...., il répand  
« dans la campagne de fausses lettres,  
« voulant faire croire aux paysans  
« que les troupes du sultan sont en  
« route....; la vérité est qu'il n'en  
« existe pas, n'y ayant rien de plus  
« faux que ces bruits.... Les paysans  
« trompés et les mauvais sujets qui  
« y ajoutaient foi pour ne pas en pré-  
« voir les suites, se jetaient dans le  
« malheur : la punition divine est  
« tombée sur les méchants. Djezzar  
« pacha avait rassemblé un grand  
« nombre de mauvais sujets, soldats  
« Osmanlys, Arabes et autres.... Le  
« général en chef Buonaparte partit,  
« battit les soldats de Djezzar qui



« étaient à El-Arisch et qui criaient à  
 « la fuite.... ; il se porta ensuite à  
 « Gazah, battit ce qu'il y trouva de  
 « troupes de Djezzar qui fuirent de-  
 « vant lui comme les oiseaux et les  
 « souris fuient devant le chat.... Il fut  
 « ensuite à Jaffa et en fit le siège  
 « pendant trois jours.... ; les habitans  
 « égarés n'ayant pas voulu se sou-  
 « mettre, il les livra dans sa colère  
 « et par la force qui le dirige, au  
 « pillage et à la mort... C'est l'ou-  
 « vrage de Dieu qui dit aux choses  
 « d'être, et elles sont.... De Jaffa il se  
 « porta à la montagne de Naplouse,  
 « détruisit tout ce qui s'y trouva de  
 « troupes de Djezzar dans un endroit  
 « appelé *Qaqoun*, et brûla cinq vil-  
 « lages de la montagne. Ce qui était  
 « dans les destins a eu lieu ; le maître  
 « de l'univers agit toujours avec jus-  
 « tice. Après, il a détruit les murs

« d'Acre , le château de Djézzar qui  
« était très-fort ; il n'a pas laissé à  
« Acre pierre sur pierre , et en a fait  
« un tas de décombres , au point que  
« l'on demande s'il a existé une ville  
« dans ce lieu.... Lorsque sont venus  
« à lui les partisans de Djézzar , de  
« tous côtés il les a complètement  
« battus et n'en a laissé échapper au-  
« cun ; il est tombé sur eux comme  
« la foudre du ciel , et ils ont eu ce  
« qu'ils méritaient. Il est retourné en-  
« suite en Égypte pour deux motifs :  
« le premier , pour tenir la promesse  
« qu'il avait faite aux Égyptiens de  
« revenir dans quatre mois ; le se-  
« cond , c'est qu'il a appris que divers  
« mauvais sujets mamlouks et Arabes  
« semaient le trouble et la division....  
« Son arrivée les a tous dissipés comme  
« des nuages aux premiers rayons du  
« soleil et pendant le jour.... Toutes

« les peines sont pour ceux qui lui  
« sont contraires , et le bonheur sera  
« le partage de ceux qui lui sont unis.  
« Retournez donc , créatures de Dieu ,  
« vers Dieu.... N'écoutez pas ceux  
« qui vous disent que détruire les  
« Français est une œuvre ordonnée  
« par votre religion.... Lorsque le gé-  
« néral en chef est arrivé au Kaire ,  
« il a fait connaître qu'il aime les mu-  
« sulmans, qu'il chérit le prophète ,  
« qu'il s'instruit dans le Koran , qu'il  
« le lit tous les jours avec attention....  
« Nous savons qu'il est dans l'inten-  
« tion de bâtir une mosquée qui n'aura  
« point d'égale au monde , et d'em-  
« brasser la religion musulmane ».

Cette proclamation , chef-d'œuvre de mensonge et de déception , ne suffisait pas pour ramener le calme ; la haute Égypte , grace aux sages mesures et à la prudence de Desaix , était pacifiée ;

mais la basse Égypte voyait de tous côtés des rassemblemens se former. Un homme fanatisé, qui était venu du fond de l'Afrique, avait annoncé aux peuples qu'il était l'Ange-el-Mohdy, promis aux hommes dans le Koran, et envoyé de Dieu pour délivrer les vrais croyans. Il s'était emparé de Damanhour, dans la province de la Bahyreh, et y avait fait périr par les flammes soixante marins Français qui s'étaient enfermés dans une mosquée; mais il fut bientôt détruit par Lanusse dans cette même ville de Damanhour qui, en un instant, ne fut plus qu'un mélange de pierres et de cendres. Son parti, après sa mort, n'en existait pas moins, et conservait un caractère inquiétant, sur-tout dans le moment où l'on savait que le capitain-pacha allait amener de Rhodes quinze à dix-huit mille hommes formant l'aile gauche

( 164 )

d'une armée innombrable conduite par le grand-visir lui-même, et qui s'avancait par la Syrie.

En effet, le 23 messidor ( 11 juillet ), au matin , on vit paraître à Alexandrie soixante-seize bâtimens , dont douze de guerre , arborant pavillon ottoman. A cinq heures, quinze nouveaux bâtimens parurent, et le 26, au nombre de cent treize, ils effectuèrent leur débarquement à Aboukir.

---

## CHAPITRE VII.

### *Bataille d'Aboukir, fuite de Buonaparte de l'Égypte.*

**L**E fort d'Aboukir est situé à l'extrémité d'une presqu'île, sur un rocher inaccessible par mer, défendu alors vers la terre par une redoute placée au commencement de la presqu'île. Le chef de bataillon Godard, commandant du fort, avait écrit dès le 23 ( 11 juillet ), en voyant la flotte turque mouiller dans la rade, que s'il était attaqué, il se défendrait à outrance. Marmont avait quitté Alexandrie, pour s'opposer au débarquement; mais à peine avait-il fait quelques lieues, qu'un nouvel exprès lui

annonçant que les troupes étaient débarquées , il rentra dans Alexandrie. Godard se vit donc abandonné à lui-même ; il laissa trente-cinq hommes dans le fort , et s'établit dans la redoute , avec les deux cents soixante-cinq autres. Attaqué depuis le matin par les Turcs , il se défendait avec un courage inoui , lorsque , vers le soir , le caisson qui contenait ses poudres sauta. Privés de munitions , les Français ne pouvant plus se défendre , la redoute fut prise , et tous y furent égorgés. Le commandant du fort , Vinache , après s'être battu pendant deux jours , voyant qu'il n'était point secouru , capitula , avec sa petite troupe , lorsque déjà les chaloupes canonnières commençaient à le bombarder.

Un historien éhonté , croyant sans doute faire sa cour à Buonaparte , n'a

pas craint de répéter que la conduite de ces braves Français avait été lâche ; sur trois cents , deux cent soixante-cinq avaient péri , et il osait dire qu'un exemple de sévérité aurait été nécessaire. Il devait savoir pourtant que Buonaparte avait revu quelque temps après le commandant Vinache et ne lui avait adressé aucun reproche. Il n'en fut pas de même de Marmont. Buonaparte , furieux , le traita d'une manière fort dure. Marmont , essayant de se justifier , représentait que les Turcs étaient débarqués au nombre de quinze mille , et que lui n'avait que douze cents hommes. *Eh bien !* dit-il , *avec vos douze cents hommes , je serais allé jusqu'à Constantinople.* Buonaparte oubliait sans doute qu'il avait mené douze mille hommes au siège d'Acre ; qu'il en avait perdu la moitié en trois mois , sans avoir atteint aucun but.



Si le général des Turcs eût été un chef expérimenté , il se serait facilement emparé d'Alexandrie , qui n'avait aucune des fortifications projetées pour sa défense , et dont la garnison très-faible aurait eu sans doute encore à combattre la population , dès longtemps reconnue turbulente ; mais au lieu d'attaquer , les Turcs ne pensaient qu'à se défendre , et traçaient avec soin une grande ligne de retranchement.

Dès le 2 thermidor ( 20 juillet ) , chaque corps de l'armée française alla occuper le poste qui lui était désigné ; le 3 ( 21 juillet ) , Marmont exécuta un mouvement le long de la mer , combiné avec la marche de l'armée ; le 5 ( 23 juillet ) , on fit une reconnaissance , qui prouva que les Turcs étaient dans une parfaite sécurité , ne soupçonnant pas même la marche des Français. Buonaparte partit des pyra-

( 169 )

mides le 27 messidor ( 15 juillet ), où il était allé pour couper la retraite à Mourad , alors chassé de la Bahireh , arriva à Rahmanieh le 1<sup>er</sup> thermidor ( 19 juillet ), et entra dans Alexandrie le 5 au soir. Kléber avait eu ordre de se porter à Rosette , où se trouvait un grand parc d'artillerie. Enfin le 7 ( 25 juillet ), à sept heures du matin , l'attaque commença.

La première ligne de retranchemens en avant de la redoute fut emportée avec une ardeur extrême ; les Turcs se réfugièrent dans la redoute , qui ne put être enlevée d'assaut. Les Français se replièrent pour mieux combiner leur attaque. Poursuivis , contre leur attente , par les Turcs , ils furent repoussés jusque sur le quartier-général. Buonaparte , dans ce désordre , venait de courir risque de la vie , par un caisson de gargousses

qui avait pris feu près de lui, et il allait ordonner la retraite, lorsque heureusement la présence d'esprit d'un homme sauva l'armée et rappela la victoire.

L'adjutant-général Roize s'était aperçu que les Turcs laissaient la redoute sans défense, pour se livrer à un usage barbare, sous l'appât d'une odieuse récompense : ils s'occupaient à couper les têtes des morts et des blessés, pour les porter au quartier-général. Roize en parla à Murat, qui saisit avec empressement l'idée de se porter entre la redoute et la mer, à la tête de la cavalerie, tandis que d'autres pénétreraient dans les retranchemens. Les Turcs, se voyant coupés, abandonnèrent la poursuite de l'aile gauche des Français, qui reprenant l'offensive, fit un carnage horrible de ces malheureux.

La seconde ligne fut bientôt enfoncée , le camp entier des Turcs devint vint la proie du soldat ; Murat lui-même pénétra dans la tente de Seid-Mustapha , pacha de Romélie , commandant l'expédition. Il voulait le faire son prisonnier ; mais Mustapha lui tira un coup de pistolet , qui le blessa légèrement au-dessous de la mâchoire inférieure. Murat lui abattit deux doigts de la main droite , le fit saisir par deux soldats et conduire au quartier-général.

Les Français perdirent plusieurs officiers distingués, entre autres le général Fugières. Il avait eu le bras emporté ; il ne pouvait survivre à sa blessure. On avait été forcé de l'amputer jusqu'à l'omoplate. Buonaparte alla le voir : *Général*, lui dit Fugières, *peut-être un jour vous envierez mon sort ; je meurs au champ d'honneur.*

Ce brave militaire connaissait bien peu Buonaparte. Aussi fourbe que lâche , on l'a vu plusieurs fois feindre d'envier la mort de ceux qui périssaient les armes à la main ; et lorsqu'il ne lui restait plus que ce moyen d'échapper à l'infamie , il est allé mendier la vie , trop heureux encore de l'obtenir au prix de sa liberté et de son honneur.

Cependant six mille hommes s'étaient réfugiés dans le fort d'Aboukir ; ils résistaient , malgré la sommation qui leur avait été faite le 8 thermidor ( 26 juillet ). Ce refus de se rendre ne pouvait venir que de la pensée encore présente du sort des prisonniers faits à El-Arisch et assassinés à Jaffa. Le désespoir leur fit prendre la résolution de pousser la défense jusqu'à la dernière extrémité. En effet , quoique sans eau , sans vivres , sans muni-

( 173 )

tions, après avoir renvoyé leurs femmes, leurs chevaux ; après plusieurs sorties dans lesquelles ils se battirent en désespérés, ne perdant jamais moins de deux à trois cents hommes ; enfin exténués de faim et de soif, ils ne se rendirent que le 15 thermidor ( 2 août 1799 ).

Grace à l'adjutant-général Roize, Buonaparte n'avait pas été un trop mauvais prophète ; il avait écrit dès le 3 thermidor ( 21 juillet ), au divan, la lettre suivante :

AU DIVAN DU KAIRE,

*Choisi parmi les gens les plus sages ,  
les plus instruits et les plus éclairés.  
Que le salut du prophète soit sur  
eux !*

« Je vous écris cette lettre pour  
« vous faire connaître qu'après avoir

« fait occuper le lac Natron , et  
« parcouru la Bahireh , pour ren-  
« dre la tranquillité à ce malheu-  
« reux peuple , et punir nos enne-  
« mis , nous nous sommes rendus à  
« Ramanieh ; nous avons accordé un  
« pardon général à la province , qui  
« est aujourd'hui dans une situation  
« parfaitement tranquille.

« Quatre - vingts bâtimens , petits  
« et grands , se sont présentés pour  
« attaquer Alexandrie ; mais , ayant  
« été accueillis par des bombes et des  
« boulets , ils ont été mouiller à  
« Aboukir , où ils commencent à dé-  
« barquer. Je les laisse faire , parce  
« que mon intention est , lorsqu'ils  
« seront tous débarqués , de les at-  
« taquer ; de tuer tout ce qui ne vou-  
« dra pas se rendre , et de laisser la  
« vie aux autres , pour les mener pri-  
« sonniers , ce qui sera un beau spéc-

« tacé pour la ville du Kaire. Ce qui  
« avait conduit cette flotte ici était  
« l'espoir de se réunir aux mamlouks  
« et aux Arabes , pour piller et dé-  
« vaster l'Égypte. Il y a sur cette flotte  
« des Russes , qui ont en horreur  
« ceux qui croient à l'unité de Dieu ,  
« parce que , selon leurs mensonges ,  
« ils croient qu'il y en a trois ; mais  
« ils ne tarderont pas à voir que ce  
« n'est pas le nombre des dieux qui  
« fait la force , et qu'il n'y en a  
« qu'un seul , père de la victoire , clé-  
« ment et miséricordieux , combat-  
« tant toujours pour les bons , con-  
« fondant les projets des méchants ,  
« et qui , dans sa sagesse , a décidé  
« que je viendrais en Égypte pour  
« en changer la face , et substituer à  
« un régime dévastateur un régime  
« d'ordre et de paix. Il donne par-  
« là une marque de sa haute puis-



« sance ; car ce que n'ont pu faire  
« ceux qui croient à trois , nous l'a-  
« vons fait , nous qui croyons qu'un  
« seul gouverne la nature et l'uni-  
« vers.

« Et quant aux musulmans qui  
« pourraient se trouver avec eux , ils  
« seront réprouvés , parce qu'ils se  
« sont alliés ; contre l'ordre du pro-  
« phète , à des puissances infidèles et  
« à des idolâtres. Ils ont donc perdu  
« la protection qui leur aurait été ac-  
« cordée ; ils périront misérablement.  
« Le musulman qui est embarqué sur  
« un bâtiment où est arborée la croix ;  
« celui qui , tous les jours , entend  
« blasphémer contre le seul Dieu , est  
« pire qu'un infidèle même.

« Je desire que vous fassiez con-  
« naître ces choses aux différens di-  
« vains de l'Égypte , afin que les mal-  
« intentionnés ne troublent pas la

« tranquillité des différens villages ,  
« car ils périraient comme Daman-  
« hour et tant d'autres , qui ont , par  
« leur mauvaise conduite , mérité ma  
« vengeance.

« Que le salut de paix soit sur les  
« membres du divan » !

On voit par cette lettre que Buonaparte, empruntant le langage sacré, et annonçant qu'il avait abjuré le dogme de la trinité, cherchait à se rallier les *vrais croyans*, et s'efforçait de prouver que la religion ne courrait aucun danger dans cette affaire; mais quoique la victoire qu'il venait de remporter eût, pour un moment, contenu les musulmans, il n'en prévoyait pas moins la chute prochaine de l'empire qu'il s'était en vain essayé de créer. Il attendait toujours avec impatience la nouvelle que l'escadre anglaise avait quitté la croisière

( 178 )

d'Alexandrie ; enfin , le 30 thermidor ( 17 août ) , il apprit que les Anglais étaient allés en Chypre , renouveler leurs approvisionnemens. Le départ fut à l'instant résolu.

Toutes les fois que des chefs coupables ne circonviendront pas l'esprit du soldat français , l'honneur sera sa première loi ; abandonner une armée qui s'est entièrement sacrifiée à la gloire de son chef lui paraîtra toujours une odieuse lâcheté. Buonaparte le savait bien ; aussi tint-il secret , même à ceux qui devaient partir avec lui , le projet de son évasion. Pour mieux donner le change , il feignit une tournée dans le Delta , et écrivit au divan du Kaire , qu'il voulait voir par lui-même les injustices qui pouvaient se commettre , et prendre connaissance des hommes et du pays. Il leur recommandait de maintenir la con-

fiance parmi le peuple ; de dire souvent aux musulmans qu'il les aimait et que son intention était de faire leur bonheur ; qu'il avait , pour conduire les hommes , deux grands moyens , la persuasion et la force ; qu'avec l'une il cherchait à se faire des amis , qu'avec l'autre il détruirait ses ennemis.

Le 1<sup>er</sup> fructidor ( 18 août ) , Buonaparte partit du Kaire , emmenant avec lui les généraux Berthier , Andréossi , et deux cent cinquante guides que commandait Bessières. Il avait envoyé à Kléber , à Damiette , l'ordre de se trouver , le 7 fructidor ( 24 août ) , à Rosette , pour conférer avec lui , et avait mandé à Menou de se trouver le 5 au bord de la mer , entre le pharillon d'Alexandrie et l'anse de Canope.

Arrivé là , Buonaparte fit mettre

pied à terre à tout le monde , ordonna d'abandonner les chevaux , ne réservant que les armes , et annonça qu'on allait partir pour France. Menou fut investi du commandement des provinces d'Alexandrie , de Rosette et de Bahireh , et chargé de remettre un paquet cacheté au général Kléber. L'embarquement s'effectua à dix heures du soir , et le lendemain 6 fructidor ( 23 août ) , à la pointe du jour , on mit à la voile.

Buonaparte ramenait donc avec lui , en France , le chef de division Dumanoir , les généraux Lannes , Murat et Marmont , et M. Parceval de Grandmaison , que , d'abord , Buonaparte ne voulait point recevoir. Ils étaient sur la frégate *le Carrère*. *Le Muiron* portait Buonaparte ; Bourienne , son secrétaire ; l'aide-de-camp Lavalette ; le contre-amiral Gantheaume ;

les généraux Berthier et Andréossy, et MM. Monge, Berthollet et Denon. La pinque *la Revanche*, et l'avisio *l'Indépendant* servaient d'éclaireurs. L'escadre, après un voyage de quarante-six jours, sans aucune rencontre funeste, et après avoir mouillé à Ajaccio, arriva le 17 vendémiaire an 8 (9 octobre 1799), à Fréjus.

Jetons un coup-d'œil sur la situation dans laquelle Buonaparte laissait l'Égypte. C'est le général Kléber qui va nous en instruire. Il écrivit au directoire :

« Le général en chef Buonaparte  
« est parti pour France le 6 fructi-  
« dor au matin, sans en avoir pré-  
« venu personne. Il m'avait donné  
« rendez-vous à Rozette le 7 ; je n'y  
« ai trouvé que ses dépêches. Dans  
« l'incertitude si le général a eu le  
« bonheur de passer, je crois devoir

« vous faire passer copie de la lettre  
« par laquelle il me donna le com-  
« mandement de l'armée , et de celle  
« qu'il adressa au grand - vizir , à  
« Constantinople , quoiqu'il sût par-  
« faitement que ce pacha était déjà ar-  
« rivé à Damas.....

« . . . . Vous êtes à même de vous  
« faire représenter l'état de la force  
« de l'armée française lors de son ar-  
« rivée en Égypte ; elle est réduite  
« de moitié. . . . Le dénuement d'ar-  
« mes , de poudres de guerre , de  
« fer coulé et de plomb , présente  
« un tableau tout aussi alarmant que  
« la grande et subite diminution  
« d'hommes dont je viens de par-  
« ler. . . .

« Les troupes sont nues , et cette  
« absence de vêtemens est d'autant plus  
« fâcheuse qu'il est reconnu que , dans  
« ce pays , elle est une des causes les

« plus actives des dyssenteries et des  
« ophtalmies.....

« Le général Buonaparte a épuisé  
« toutes les ressources extraordinaires  
« dans les premiers mois de notre  
« arrivé..... A son départ , il n'a  
« pas laissé un sou en caisse , ni au-  
« cun objet équivalent. Il a laissé au  
« contraire un arriéré de douze mil-  
« lions ; c'est plus que le revenu d'une  
« année dans la circonstance présente.  
« La solde arriérée pour toute l'armée  
« se monte seulement à quatre mil-  
« lions....

« Quoique l'Égypte soit tranquille  
« en apparence , elle n'est rien moins  
« que soumise. Le peuple est inquiet  
« et ne voit en nous , quelque chose  
« que l'on puisse faire , que des en-  
« nemis de sa propriété ; son cœur est  
« sans cesse ouvert à l'espoir d'un  
« changement favorable.



« Les mamlouks sont dispersés  
« mais ils ne sont pas détruits. Mou-  
« rad-bey est toujours dans la haute  
« Égypte....

« Ibrahim-bey est à Gazah avec en-  
« viron deux mille mamlouks, et je  
« suis informé que trente mille  
« hommes de l'armée du grand-vizir  
« et de Djezzar-pacha y sont déjà ar-  
« rivés.

« Le grand-vizir est parti de Da-  
« mas il y a environ vingt jours;  
« il est actuellement campé auprès  
« d'Acre.

« Telle est, citoyens directeurs, la  
« situation dans laquelle le général  
« Buonaparte m'a laissé l'énorme far-  
« deau de l'armée d'orient. Il voyait la  
« crise fatale s'approcher : vos ordres,  
« sans doute, ne lui ont pas permis  
« de la surmonter....

« Le général Buonaparte dit :

« *Alexandrie et El-Arisch ; voilà les*  
« *deux clefs de l'Égypte.*

« El-Arisch est un méchant fort à  
« quatre journées dans le désert. La  
« grande difficulté de l'approvision-  
« nement ne permet pas d'y jeter une  
« garnison de plus de deux cent cin-  
« quante hommes....

« Alexandrie n'est point une place ,  
« c'est un vaste camp retranché ; il  
« était , à la vérité , assez bien dé-  
« fendu par une nombreuse artillerie  
« de siège ; mais depuis que nous  
« l'avons perdue , cette artillerie , dans  
« la désastreuse campagne de Syrie ,  
« depuis que le général Buonaparte a  
« retiré toutes les pièces de marine  
« pour armer au complet les deux fré-  
« gates avec lesquelles il est parti , ce  
« camp ne peut plus offrir qu'une  
« faible résistance.

« Le général Buonaparte , enfin ,

« s'était fait illusion sur l'effet que de-  
 « vait produire le succès qu'il a ob-  
 « tenu au poste d'Aboukir....; aussi  
 « cette victoire n'a-t-elle pas retardé  
 « d'un instant ni les préparatifs ni la  
 « marche du grand-vizir...., etc.

Qui mieux que Kléber en effet pouvait juger Buonaparte, et dévoiler au gouvernement les nombreuses fautes qu'il avait commises? L'armée se vit avec plaisir délivrée d'un grand poids : elle connaissait Buonaparte, et savait que, trop entier dans ses opinions, il aurait sacrifié jusqu'au dernier soldat plutôt que de céder, lors même qu'il aurait pu le faire avec honneur. Buonaparte, de son côté, savait que jamais l'armée n'eût secondé ses vues ambitieuses, et si, peu satisfait des Égyptiens après la révolte du Kaire, il lui échappa de dire : *Jamais un Européen ne leur*

*donnera long-temps des lois ; je voudrais en être à deux mille lieues , il n'ignorait pas sans doute que le brave Boyer , colonel de la 18<sup>e</sup> , tué dans la tour de Saint-Jean-d'Acre , tout en disant que Buonaparte , général de la république , trouverait toujours en lui un homme prêt à le suivre partout , avait ajouté : Mais si je soupçonnais qu'il voulût jamais être un César , il trouverait en moi le premier Brutus qui lui plongerait un poignard dans le cœur.*

---

## CHAPITRE VIII.

*Arrivée de Buonaparte en France ,  
18 brumaire.*

**A**VANT son départ d'Égypte , Buonaparte avait eu quelques entretiens avec des prisonniers faits au combat d'Aboukir ; desirant encore de plus amples détails , il avait proposé un échange , ce qui avait dû naturellement amener de fréquentes communications ; le secrétaire de Smith s'était lui-même rendu près de lui , muni de journaux anglais jusqu'au 10 juin. Buonaparte avait donc appris les succès des armées alliées contre la France , les embarras du gouvernement directorial au milieu de la lutte de tous les

partis , et la dissidence des opinions sur les moyens de sauver l'état. Mais à son arrivée à Paris il trouva les choses bien autrement avancées qu'il ne l'avait cru d'abord.

Un projet unique existait , celui de changer le gouvernement ; diverses factions se disputaient l'honneur de porter ce *grand coup d'éclat*. Moreau avait refusé d'être créé dictateur : simple , modeste , sans ambition , il voulait ou la république , ou la monarchie sous l'autorité des Bourbons. Joubert , auquel , dit-on , l'on avait aussi pensé , avait été tué à la bataille de Novi. Buonaparte ne pouvait arriver plus à propos. Sa conduite , ses fautes , ses crimes en Egypte n'étaient point connus ; il trouvait un moyen de détourner les yeux de sa malheureuse expédition , en paraissant tout-à-coup comme un sauveur au milieu

de ses concitoyens. On crut même long-temps que son retour avait été concerté.

Cependant une grande partie des députés le devinait déjà. Quelques jours avant le 18 brumaire , un banquet , préparé dans l'église de St.-Sulpice , alors nommé le *Temple de la Victoire* , fut offert à Buonaparte et à Moreau par le corps législatif. La franchise n'y régna pas un moment. Les convives parurent tristes et silencieux ; la musique seule fit les frais de la fête. A peine plusieurs toasts y furent-ils portés , que Buonaparte s'évada , après y avoir mangé un fruit que lui-même avait apporté.

Dès le 2 brumaire (24 octobre) , il y eut réunion à la Malmaison. Différens personnages , entre autres Murat , Roger-Ducos et Lucien Buonaparte s'y trouvèrent. Le dîner venait

de finir , lorsque tout-à-coup Joséphine arriva de Paris. Elle avait craint que les membres du directoire qui n'entraient point dans la conjuration ne fissent arrêter son mari , et , sur un faible bruit qu'elle avait entendu , elle venait faire part des mesures qu'elle avait prises pour conjurer la tempête. Déjà Buonaparte était devenu pâle et soucieux , sur-tout lorsqu'il vit arriver quelques grenadiers qui n'avaient été mandés que pour sa défense. Il ne se rassura que lorsqu'un courrier vint lui apporter des dépêches.

Les craintes de Joséphine n'avaient pas été sans fondement ; il paraît certain que les directeurs Gohier et Moulins eurent un moment le projet de faire arrêter Buonaparte , et qu'ils ne cédèrent qu'à la crainte de se compromettre auprès de leurs collègues.



Au milieu des diverses factions qui ne cessaient de s'agiter, il y avait deux partis bien distincts, les jacobins et les royalistes. Le directoire avait fait beaucoup pour les premiers, ils étaient devenus puissans, et menaçaient de nouveau la France. Les royalistes soupiraient après un changement, parce qu'ils espéraient y trouver l'occasion de faire revenir le peuple aux idées monarchiques, et préparer le retour d'une famille qui seule nous rendrait la paix. Buonaparte n'aimait point les royalistes et craignait les jacobins ; il flatta les uns et les autres et les trompa également. Les jacobins crurent qu'il partagerait avec eux le pouvoir et les honneurs ; les royalistes s'imaginèrent que, comme un nouveau Monk, il replacerait les Bourbons sur le trône. Le peuple attendit donc tranquillement l'issue de cette.

( 193 )

intrigue dont chacun croyait saisir le fil.

Le 16 brumaire ( 7 novembre ), les députés qui devaient participer au changement projeté s'assemblèrent chez Lemercier, président du conseil des anciens, et là déterminèrent le mode d'exécution. Il fut décidé qu'on transférerait les deux conseils et le directoire à Saint-Cloud ; que la proposition en serait faite par la commission des inspecteurs au conseil des anciens, à six heures du matin, et que chacun des députés présens verrait séparément ceux sur lesquels il pouvait compter.

Le lendemain devait être le jour fatal, ce jour où un moment suffisait pour conduire Buonaparte au faite des honneurs ou sur un échafaud ; mais il avait appris que le commandant de la dix-septième division militaire pa-

raissait incertain , mais ce jour était un vendredi : contre l'avis de tous les conjurés il remit l'affaire au 18 ( 9 novembre ). Pendant la nuit le conseil des anciens reçut les lettres de convocation.

Dès l'ouverture de la séance le conseil arrêta la fameuse résolution. Buonaparte fut nommé général en chef des troupes stationnées à Paris , et , à ce titre , chargé de veiller à la sûreté de la représentation nationale ainsi que de l'exécution du décret. On s'empressa de le lui notifier , et sur-le-champ il se rendit aux Tuileries.

« La république périssait , dit-il  
« au conseil des anciens ; vous l'avez  
« su , et votre décret vient de la sau-  
« ver. Malheur à ceux qui voudraient  
« le trouble et le désordre ! Je les ar-  
« rêterai aidé du général Lefebvre ,  
« du général Berthier , et de tous mes

( 195 )

« compagnons d'armes. Qu'on ne  
« cherche pas dans le passé des  
« exemples qui pourraient retarder  
« votre marche. Rien dans l'histoire  
« ne ressemble à la fin du dix-septième  
« siècle.

« Votre sagesse a rendu le décret,  
« nos bras sauront l'exécuter. Nous  
« voulons une république fondée sur  
« la vraie liberté, sur la liberté civile,  
« sur la représentation nationale;  
« nous l'aurons, je le jure.... Je le  
« jure en mon nom et en celui de  
« mes compagnons d'armes ».

Ce serment qu'il faisait si solennel-  
lement, et qui sans doute renfermait  
les conditions qu'on lui avait impos-  
ées, nous avons vu comme il l'a  
tenu.

Il harangua aussi la troupe : « La  
« république a été mal gouvernée de-  
« puis deux ans, leur dit-il ; je viens

« mettre un terme à tant de maux.  
« Dans quel état j'ai laissé la France ,  
« dans quel état je la retrouve ! Je  
« vous avais laissé la paix , et je re-  
« trouve la guerre ! Je vous avais  
« laissé des conquêtes , et l'ennemi  
« passe vos frontières ! J'ai laissé vos  
« arsenaux garnis , et je n'ai pas trou-  
« vé une arme : vos canons ont été  
« vendus , le vol a été érigé en sys-  
« tème , les ressources de l'état sont  
« épuisées ; on a eu recours à des  
« moyens vexatoires , réprouvés par  
« la justice et le bon sens : on a livré  
« le soldat sans défense. Où sont-ils  
« les braves , les cent mille canarades  
« que j'ai laissés couverts de lau-  
« riers ?.... Ils sont morts.

Quel ton ! Il se croit déjà maître de  
la république. Il se plaint de la mort  
de cent mille braves en deux ans , et  
quelques années plus tard des millions

de Français périront pour sa cause en Portugal, en Espagne, en Prusse, en Allemagne, en Italie, en Pologne, en Russie, et les derniers débris de ces nombreuses armées viendront succomber jusque dans le sein de la France.

Les trois directeurs Barras, Gohier et Moulin, à la nouvelle de la séance inattendue du conseil des anciens, mandèrent les ministres et le commandant de la dix-septième division militaire; celui-ci répondit qu'il n'était plus qu'aux ordres de Buonaparte en vertu du décret des anciens, et que c'était à ce général qu'il fallait s'adresser. Barras, voyant qu'il avait été pris pour dupe, envoya sa démission à Buonaparte par son secrétaire Botot, en faisant demander ce qu'il avait à en attendre. *Dites à cet homme que je ne veux plus le voir*, répondit Bu-

naparte. Ce fut ainsi qu'il reconnut la puissante protection de Barras lorsqu'au 13 vendémiaire il lui ouvrit le chemin de la fortune. Moulin prit la fuite pendant la nuit, et Gohier, qui d'abord avait été mis aux arrêts dans son appartement, obtint sa liberté lorsque l'affaire fut terminée.

Le 19 brumaire ( 10 novembre ), le conseil des cinq cents, assemblé à St-Cloud, délibéra sur l'évènement de sa translation. La majorité avait fait décider qu'il serait fait un appel nominal pour que chaque membre prêtât le serment de défendre la constitution, quand tout-à-coup Buonaparte parut dans la salle; suivi de quelques grenadiers. Il y fut reçu par ces cris : *Que veut ici Buonaparte ? Un général ici ! Dehors ! Hors la loi ! A bas le dictateur !* Il voulut parler, le tumulte étouffa sa voix ; il s'avança dans

le sein du conseil , et l'on se pressa autour de lui. Un poignard , dit-on , fut levé , on en accusa Aréna , son cousin. Lucien voulut parler ; on l'interrompit par l'injonction de mettre aux voix la mise *hors la loi* : il quitta le fauteuil laissant le conseil dans une agitation extrême. Buonaparte s'enfuit , et montant tout-à-coup à cheval il courut vers le pont en criant : *Je suis le dieu de la foudre !* sa tête était perdue , Murat parvint enfin à le calmer , et , se joignant à Lucien , qui avait décidé la troupe en balance à exécuter les ordres de Buonaparte , ils rentrèrent dans la salle , suivis d'un officier qui s'écria : *Le général m'ordonne de faire évacuer la salle.* Aussitôt des grenadiers parurent et s'avancèrent au pas de charge , la baïonnette en avant : les membres du conseil se sauvèrent avec précipitation par toutes



les issues, dans le plus grand désordre, et en moins de cinq minutes la salle fut évacuée.

Cependant Buonaparte avait repris ses sens : plus maître de lui-même il sentit la nécessité de se présenter aux conseils pour achever son ouvrage. Une partie des cinq-cents s'était réunie aux anciens, on y délibérait sur les évènements qui venaient de se passer lorsqu'on l'annonça. « Représentans  
« du peuple , dit-il , vous n'êtes point  
« dans des circonstances ordinaires ;  
« vous êtes sur un volcan : permettez-  
« moi de vous parler avec la franchise  
« d'un soldat , avec celle d'un citoyen  
« zélé pour le bien de son pays, et  
« suspendez, je vous prie, votre jugement jusqu'à ce que vous m'ayez  
« entendu jusqu'à la fin.

« J'étais tranquille à Paris , lorsque  
« je reçus le décret du conseil des an-

« ciens qui me parla de ses dangers ;  
« de ceux de la république : à l'instant  
« j'appelai , je retrouvai mes frères  
« d'armes , et nous vîmes vous don-  
« ner notre appui. Nos intentions  
« furent pures , désintéressées , et  
« pour prix du dévouement que nous  
« avons montré, hier on nous abreuva  
« de calomnie ; on parlait d'un nou-  
« veau César, d'un nouveau Cromwel;  
« on répandait que je voulais établir  
« un gouvernement militaire.

« Si j'avais voulu opprimer la li-  
« berté de mon pays , si j'avais voulu  
« usurper l'autorité suprême , je ne  
« me serais point rendu aux ordres  
« que vous m'avez donnés ; je n'aurais  
« pas eu besoin de recevoir cette au-  
« torité du sénat. Plus d'une fois ,  
« et dans des circonstances extrême-  
« ment favorables , j'ai été appelé à la  
« prendre. Après nos triomphes en

« Italie , j'y ai été appelé par le vœu  
« de la nation , par le vœu de mes ca-  
« marades , par celui de ces soldats  
« qu'on a maltraités depuis qu'ils ne  
« sont plus sous mes ordres ; de ces  
« soldats qui sont obligés encore d'al-  
« ler faire dans les départemens une  
« guerre horrible que la sagesse et  
« le retour aux principes avait cal-  
« mée , et que l'ineptie ou la trahison  
« viennent de rallumer.

« La patrie n'a pas de plus zélé dé-  
« fenseur que moi ; je me dévoue tout  
« entier pour faire exécuter vos ordres ;  
« mais c'est sur vous seuls que repose  
« son salut, car il n'y a plus de direc-  
« toire ; quatre des magistrats qui en  
« faisaient partie ont donné leur dé-  
« mission ; les dangers sont pressans ,  
« le mal augmente ; le ministre de la  
« police vient de m'avertir que dans  
« la Vendée plusieurs places étaient

« tombées entre les mains des chouans.  
« Le conseil des anciens est investi  
« d'un grand pouvoir , mais il est en-  
« core animé d'une plus grande sa-  
« gesse : ne consultez qu'elle et l'im-  
« minence des dangers ; prévenez les  
« déchiremens ; évitons de perdre ces  
« deux choses pour lesquelles nous  
« avons fait tant de sacrifices , la li-  
« berté et l'égalité ».

*Et la constitution de l'an 3 ?* s'écria  
un député , interrompant tout-à-coup  
Buonaparte.

« La constitution ! reprit-il , vous  
« convient-il de l'invoquer ? Qu'est-  
« elle autre chose à présent qu'une  
« ruine ? N'a-t-elle pas été successi-  
« vement le jouet de tous les partis ?  
« Ne l'avez-vous pas foulée aux pieds  
« le 18 fructidor , au 22 floréal , au  
« 30 prairial ? La constitution ! N'est-  
« ce pas en son nom qu'on a organisé

« toutes les tyrannies depuis qu'elle  
 « existe ? A qui désormais peut-elle  
 « offrir une garantie réelle ? Son in-  
 « suffisance n'est-elle pas attestée par  
 « les nombreux outrages que lui ont  
 « prodigués ceux même qui lui jurent  
 « en ce moment une fidélité dérisoire ?  
 « Tous les droits du peuple ont été  
 « indignement violés , et c'est à les  
 « rétablir sur une base immuable qu'il  
 « faut de suite travailler pour conso-  
 « lider enfin dans la France la liberté  
 « et la république ».

Quelles réflexions ce discours ne fait-il pas naître ? Buonaparte dit : *J'étais tranquille à Paris. Pourquoi y était-il ? qui lui en avait donné l'ordre ? le directoire n'aurait-il pas dû le faire arrêter comme déserteur ? On répandait que je voulais établir un gouvernement militaire. Cette phrase prouve que , même alors Buonaparte n'impo-*

sait pas à tout le monde et qu'on devenait déjà tout ce qui pourrait suivre. *Après nos triomphes en Italie , j'y ai été appelé par le vœu de la nation. Jamais la France n'a désiré Buonaparte : elle l'a reçu. La constitution ! . . . Ne l'avez - vous pas foulée aux pieds le 18 fructidor.* Il ose faire ce reproche, quand lui-même avait prêté son appui pour opérer cette révolution et qu'il en avait loué les résultats !

Buonaparte ayant quitté l'assemblée , les deux conseils réunis déclarèrent qu'il n'y avait plus de directoire ; que soixante-sept membres , tant des anciens que des cinq-cents , ne faisaient plus partie de la représentation nationale ; que le corps législatif était ajourné jusqu'au premier ventose prochain ; qu'une commission consulaire , composée de Buonaparte , Sieyès et Roger-Ducos , remplacerait le direc-

toire et que ces membres porteraient le nom de *consuls* ; qu'enfin , le corps législatif , avant de se séparer , nommerait une commission de vingt-cinq membres pris dans les deux conseils , pour statuer sur les objets urgens de police législative et de finance qui seraient proposés formellement par la commission exécutive.

Le peuple vit avec assez d'indifférence cette nouvelle révolution ; tant d'autres déjà s'étaient passées sous ses yeux sans qu'il en obtînt aucun avantage , nous ne disons pas pour son bonheur , mais même pour sa tranquillité ! S'il en conçut quelque joie , ce fut de voir que le nombre de ses gouvernans était réduit à trois. Le Français , fidèle au principe monarchique , ne pensa jamais que la multiplicité des pouvoirs pût être favorable en rien à la véritable liberté. Les

Francs , ses ancêtres , n'avaient qu'un chef , et les solennelles assemblées du champ de mai ajoutaient plus encore à l'autorité du monarque qu'elles ne la restreignaient , par les suffrages , non commandés , que les grands du royaume donnaient aux institutions proposées par le roi. Buonaparte profita de cette tendance naturelle des Français pour un pouvoir unique ; et , dans la constitution faite sous ses auspices , il voulu que l'on donnât le plus d'autorité possible au magistrat appelé *premier consul*. Personne n'en conçut d'ombrage : il y avait si peu de vrais républicains ! On tenait beaucoup plus au nom qu'à la chose , et il suffit à Buonaparte de faire tracer sur le pavillon principal du palais des Tuileries le mot *république* pour faire croire que celui qui l'habitait ne tenterait jamais rien contre elle Les royalistes



crédules furent enchantés de lui voir faire abattre deux arbres qu'on appelait *de la liberté* ; mais les gens de bon sens voyaient bien que le maître trompait tout le monde et ne visait qu'au gouvernement absolu.

Barras avait cru devoir donner son abdication, car alors , quoique le principe adopté fût que le peuple était souverain , ceux qui faisaient partie du gouvernement ne s'en croyaient pas moins les égaux des têtes couronnées. Voici cette abdication :

« Engagé dans les affaires publiques  
« uniquement par ma passion pour la  
« liberté , je n'ai consenti à accepter  
« la première magistrature de l'état  
« que pour la soutenir dans les périls  
« par mon dévouement , pour prévenir des atteintes de ses ennemis les  
« patriotes compromis dans sa cause,  
« et pour assurer aux défenseurs de

« la patrie les soins particuliers qui  
« ne pouvaient leur être plus cons-  
« tamment donnés que par un ci-  
« toyen anciennement témoin de leurs  
« vertus héroïques, et toujours tou-  
« ché de leurs besoins.

« La gloire qui accompagne le re-  
« tour du guerrier illustre à qui j'ai  
« eu le bonheur d'ouvrir le chemin de  
« la gloire, les marques éclatantes de  
« confiance que lui donne le corps  
« législatif, et le décret de la repré-  
« sentation nationale, m'ont convain-  
« cu que, quel que soit le poste où  
« m'appelle désormais l'intérêt pu-  
« blic, les périls de la liberté sont sur-  
« montés, et les intérêts des armées  
« garantis. Je rentre avec joie dans  
« les rangs de simple citoyen ; heu-  
« reux, après tant d'orages, de re-  
« mettre entiers et plus respectables,  
« que jamais les destins de la répu-

« blique , dont j'ai partagé le dépôt » !

Bientôt on vit paraître la nouvelle constitution : c'était la quatrième depuis 1789. Elle donnait au premier consul un pouvoir immense ; il nommait à toutes les places et avait jusqu'au droit de faire grace. Quoiqu'elle dût être le fruit d'une expérience de onze années, rien n'y paraissait servir de garantie au peuple contre l'usurpation du chef suprême. Ce ne pouvait être le sénat conservateur, qui n'avait de puissance que pour aider à la tyrannie du gouvernement et non pour l'arrêter ; ce n'était point le corps législatif, muet par son institution ; ce n'était point non plus le tribunat, puisqu'un simple sénatus-consulte pouvait le dissoudre, et même le supprimer à jamais, ce qui effectivement arriva.

Contre leur attente, sans doute,

Sieyès et Roger - Ducos ne furent point nommés aux places de second et troisième consuls. Buonaparte leur devait beaucoup, et c'était une raison pour lui de ne leur point faire partager sa puissance ; cependant il fit accorder à Sieyès un domaine considérable en récompense des services qu'il avait, disait-on, rendus à la patrie.

Voilà donc un grand pas de fait par Buonaparte ; il est consul pour dix ans, c'est plus qu'il ne faut pour arriver à l'usurpation du trône. Il ne sera point tranquille qu'il n'ait ceint le bandeau des rois. Il ne songe plus à se faire roi d'Égypte et de Jérusalem ; il a vu la France luttant contre mille vampires, il est accouru s'en emparer comme d'une proie que la fortune lui a réservée. Il ne veut plus être musulman, il sera chrétien, catholique même. Il rappellera les émi-

grés, rétablira la religion, apprivoi-  
sera les jacobins, consolera les roya-  
listes, jusqu'à ce qu'enfin on mette  
en tête des lois : *Napoléon, empereur  
des Français.*

---

## CHAPITRE IX.

*Campagne d'Italie , passage du mont  
Saint-Bernard , bataille de Marengo.*

Le premier soin de Buonaparte fut d'essayer de faire la paix avec les puissances alors en guerre contre la France ; c'étaient l'Angleterre , l'empire d'Allemagne , la maison d'Autriche et la Suède. L'Angleterre , non moins à craindre par son influence que par les énormes subsides qu'elle pouvait payer , fut la première à laquelle il s'adressa. Ce fut d'ailleurs pour lui une occasion d'imiter cet usage qu'ont les rois d'écrire à toutes les têtes couronnées lors de leur avènement au trône. « Appelé , écrivait-il , par les vœux de la nation fran-

« çaise à occuper la première magis-  
 « trature de la république, je juge  
 « convenable, en entrant en fonctions,  
 « d'en donner une communication  
 « directe à votre majesté ». Il témoi-  
 gnait ensuite son desir de la paix et  
 finissait par cette phrase qui fait aujour-  
 d'hui sa condamnation : « La France  
 « et l'Angleterre, par l'abus de leurs  
 « forces, peuvent long-temps encore,  
 « pour le malheur de toutes les na-  
 « tions, retarder le moment de leur  
 « épuisement absolu ; mais, j'oserai  
 « le dire, le sort de toutes les nations  
 « civilisées est attaché à la fin d'une  
 « guerre qui enveloppe le monde  
 « entier ».

Le roi envoya la lettre à son mi-  
 nistre, lord Grenville, qui répondit  
 de manière à persuader Buonaparte  
 du peu d'envie que l'Angleterre avait  
 de faire la paix avec lui.

Buonaparte vit bien qu'il fallait se préparer à la guerre. Peut-être eût-il voulu jouir encore quelque temps de son triomphe et ne point aller dans les combats hasarder ses nouvelles espérances ; mais la France se trouvait pressée de tous côtés par les armées étrangères , et dans l'intérieur l'armée royale paraissait menacer Paris , occupait déjà les environs d'Évreux et s'emparait de Pacy-sur-Eure.

Buonaparte chercha donc à pacifier la Vendée ; il y envoya le général Hédouville et fit répandre une proclamation dans laquelle , essayant de séparer la cause du roi de celle de la religion , il annonça « que la liberté des  
« cultes était garantie par la nouvelle  
« constitution ; qu'aucun magistrat  
« n'y pouvait porter atteinte ; qu'au-  
« cun homme n'avait le droit de dire  
« à un autre : *Tu exerceras un tel culte ;*



*« tu ne l'exerceras qu'un tel jour ».* Pour donner une apparence de sincérité à cette déclaration, il rappela plusieurs prêtres détenus à l'île de Rhé, et fit ordonner que les restes de Pie VI, demeurés sans sépulture dans la ville de Valence, seraient inhumés avec les honneurs d'usage, et qu'un monument simple, élevé sur sa tombe, attesterait la dignité dont il avait été revêtu. A force de souplesse, de ruse, de promesses insidieuses, il parvint à décider plusieurs chefs royalistes à déposer les armes. Georges, l'abbé Bernier, se rendirent; mais Frotté tint ferme. Pris avec sept officiers de son état-major, il fut fusillé à Verneuil, et paya de sa tête la haine profonde que Buonaparte portait au parti du roi. Chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, fidèle au serment qu'il avait prêté, M. de Frotté

disait franchement à ceux qui voulaient le faire changer de résolution : *Laissez-moi , je ne veux faire ni la guerre avec vous ni la paix avec Buonaparte.*

Soit que les royalistes de la capitale voulussent avertir Buonaparte de ce qu'il devait faire , soit qu'ils pensassent que le moment était arrivé de désavouer un grand crime , le 1<sup>er</sup> pluviôse an 8 ( 21 janvier 1800 ) , un drap mortuaire de velours noir , croisé de satin blanc , fut placé au portail de l'église de la Magdelaine , et le testament de l'infortuné monarque affiché à la porte de l'église de Saint-Jacques-la-Boucherie. Buonaparte se hâta de faire disparaître ces marques extérieures d'un deuil que tous les honnêtes gens conservaient dans le cœur.

Buonaparte , rassuré sur la Vendée par la dissolution de l'armée royale ,

ordonna la formation d'une armée de réserve à Dijon. Trente mille conscrits furent mis à sa disposition. Ce fut le prélude, bien modeste sans doute, des épouvantables conscriptions qu'il leva depuis; mais pourquoi aurait-il craint de *dépenser* des hommes. ( c'était son expression ), puisque Girardin, membre du tribunal, comblant déjà la mesure de la flagornerie, s'écriait : *Quand Buonaparte promet de marcher à la tête de nos armées, pourrions-nous craindre les revers ? Des revers et Buonaparte ! ces deux mots s'étonnent de se trouver ensemble.*

Cependant Massena, après avoir vainement lutté contre les forces étrangères, s'était vu forcé de s'enfermer dans Gênes; et Suchet, défendant le terrain pied-à-pied, n'avait trouvé de refuge qu'aux frontières de

France. Moreau, plus heureux, s'empara d'une partie de la Souabe et de la Bavière, et, après avoir fait près de sept mille prisonniers, prenait des positions formidables sur les bords du lac de Constance.

Dans la nuit du 15 au 16 floréal (5 et 6 mai), Buonaparte se rendit à l'armée de réserve; il la passa en revue le 23 (13 mai), et le lendemain 24, elle se mit en marche pour le mont Saint-Bernard. Après avoir traversé le pays de Vaud l'avant-garde de l'armée entra dans le bas Valais par Saint-Maurice, où elle demeura la nuit. A une demi-lieue plus loin, les troupes passèrent le Trient sur un pont de pierre qu'on avait fait réparer quelques jours auparavant. Toute l'armée traversa Martigny pour aller au grand Saint-Bernard.

L'artillerie s'annonçait à Salâ-

Pierre , hameau tout-à-fait au pied du mont. Il fallait la transporter de l'autre côté ; ce transport paraissait impossible , mais Buonaparte connaissait le Français : en vain les obstacles se présentèrent en foule , l'armée sut les surmonter. Tout ce que l'industrie put imaginer , tout ce que la force put exécuter fut employé pour hisser les canons que les chevaux ne pouvaient traîner. C'était à qui donnerait les idées les plus lumineuses , c'était à qui les exécuterait avec plus d'intelligence. Artillerie , munitions , bagages , tout fut bientôt au sommet du mont , d'où Buonaparte put contempler ce beau pays d'Italie qui allait encore une fois devenir sa conquête.

Mélas , s'endormant sur ses lauriers dans les environs de Nice , ne pouvait croire à l'existence de l'armée de réserve ; bien moins pensait-il que ja-

mais elle essayât de franchir les Alpes. Ce projet si gigantesque ne pouvait appartenir qu'à Buonaparte, et tout autre général eût craint d'y compromettre le sort de ses soldats.

L'armée avait mis cinq heures à gravir de Saint-Pierre jusqu'au couvent, six lieues restaient à faire, que l'extrême rapidité de la descente rendait terribles. En effet, à chaque pas on trouvait des crevasses, et sur le bord d'un sentier étroit l'œil effrayé craignait de mesurer la profondeur des gouffres toujours prêts à vous engloutir. En vain tenait-on fortement les chevaux par les rênes, cela ne les préservait point de glissades dangereuses, et les hommes eux-mêmes, malgré toutes leurs précautions, s'ils tombaient et ne se relevaient prestement, entraînés hors du

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

*Pour preuve de ma satisfaction de votre bonne conduite , à la première affaire vous marcherez à la tête de l'avant-garde. Montrer le poste le plus périlleux comme un poste d'honneur paraîtra toujours naturel aux Français , mais en faire un moyen de récompense a-je ne sais quoi de barbare qui n'entre pas dans notre caractère. Cette phrase , qui au premier coup-d'œil a un certain air de grandeur , ne peut-elle pas se rendre par celle-ci : Vous vous êtes aujourd'hui battus comme des lions , demain je vous enverrai à la mort.*

En même - temps que Buonaparte faisait mine de vouloir attaquer Turin , Murat entra dans Verceil. Les villes de Santhia , Crescentino , Biella , Trino et Masserano furent successivement occupées par les Français. La légion cisalpine , forte de deux mille



hommes , se porta par le mont Rosa , situé à trois lieues d'Yvrée , sur Varello , où elle prit position après avoir débusqué le prince de Rohan et sa légion. Béthancourt traversait en même-temps le Simplon , s'emparait de Dommo - Dossula et tournait toutes les troupes qui étaient sur la Sésia ; Moncey passait le Saint-Gothard avec vingt mille hommes détachés de l'armée du Rhin , et se portait rapidement sur Belinzona , Lugano et le lac majeur.

Murat , après s'être un moment arrêté à Verceil , continua sa marche , passa le Tesin , emporta Tubigo à la baïonnette , entra dans Buffarola évacué précipitamment par les Autrichiens , se dirigea sur Corbetta , à trois lieues de Milan , et arriva aux portes de cette dernière ville le 12 prairial ( 1<sup>er</sup> juin ) ; les clefs lui en furent remises de suite , et trois heures après ,

Buonaparte , accompagné de tout son état-major , fit son entrée , et alla descendre au palais de l'archiduc.

Le lendemain un *Te Deum* fut chanté à la métropole pour y célébrer , disait-on , l'heureuse délivrance de l'Italie des *hérétiques* et des *infidèles* , et Buonaparte y assista !.... Ce fut à cette occasion qu'en rendant compte à ses collègues de son entrée dans Milan il leur dit : *Malgré ce qu'en pourront dire les athées de Paris , j'assisterai demain à un Te Deum qui sera chanté dans la métropole de cette ville.*

Mélas s'obstinait toujours à croire que l'armée de réserve n'était composée que de sept à huit mille hommes ; il refusait même d'ajouter foi aux renseignemens qu'il avait tirés de quelques prisonniers français faits au combat de la Chiusella ; enfin il écrivait le 8 prairial ( 28 mai ) à une personne

qu'il avait laissée à Pavie : *Je sais que l'on dit en Lombardie qu'une armée française arrive : ne craignez rien ; je vous défends de partir.* Cependant, mieux instruit à la fin de la véritable force des Français , il se décida à quitter Turin le 1<sup>er</sup> juin , jour de l'entrée de Buonaparte à Milan , et concentra ses troupes entre les places fortes du Piémont dans la double intention de faire face à l'ennemi et de se joindre au corps du prince Elnitz , qui revenait de Nice , où très-imprudemment il avait été envoyé.

Buonaparte sentait qu'une grande bataille pouvait seule fixer le sort de l'Italie : de la perte ou du succès devait dépendre la réussite de ses projets ultérieurs. Murat , avec sa cavalerie et une division d'infanterie , s'était porté sur la tête du pont de Plaisance. Lannes eut ordre de chercher

à effectuer le passage du Pô, et Moncey s'empara de Plaisance. Une proclamation fut lue aux troupes rassemblées. Buonaparte y disait : « Aura-t-on  
 « donc impunément violé le territoire  
 « français ? Laissez-vous retourner  
 « dans ses foyers l'armée qui a porté  
 « l'alarme dans vos familles ?.... Vous  
 « courez aux armes !.... Eh bien ! mar-  
 « chez à sa rencontre ; opposez-vous à  
 « sa retraite ; arrachez-lui les lauriers  
 « dont elle s'est emparé , et , par-là ,  
 « apprenez au monde que la malédic-  
 « tion du destin est sur les insensés  
 « qui osent insulter le territoire du  
 « grand peuple. Le résultat de tous  
 « vos efforts sera *gloire sans nuage ,*  
 « *paix solide* ».

Masséna , après avoir vu manger par ses soldats tous les chevaux de la garnison et la dernière once de pain à laquelle ils avaient été réduits , ne

recevant aucune nouvelle des armées françaises, et ne pouvant plus enfin tenir contre les horreurs de la famine, demanda à capituler, au moment même où Mélas, craignant d'être enveloppé par l'armée de réserve, se disposait à lever le siège. Le feld maréchal Ott, et le vice-amiral lord Keith, reçurent la capitulation de Massena, qui sortit de la place, ainsi que son état-major et toute la garnison, avec les honneurs de la guerre.

Mélas, entièrement libre de ses mouvemens, se prépara à recevoir l'armée française; il établit son quartier-général à Alexandrie.

Pendant ce temps, les Français gagnaient la bataille de Montebello. Après un combat opiniâtre, les Autrichiens furent obligés de se retirer sur Voghera, abandonnant le champ de bataille, six mille prisonniers, des

pièces de canon , plusieurs généraux , et beaucoup d'officiers tués et blessés. Ce fut par ces mêmes prisonniers que Buonaparte apprit la reddition de Gènes. Il en conçut beaucoup d'humeur , parce qu'il avait espéré que Massena tenant bon , Mélas se trouverait dans une position difficile , et offrirait moins de résistance aux coups qu'il voulait lui porter.

Cependant , le 24 prairial ( 13 juin ) , les Français quittèrent leur position du camp de Tortone , et marchèrent vers Alexandrie. L'avant - garde fit halte à San-Juliano , où l'armée entière vint se reposer. Buonaparte , avec sa garde à cheval et une pièce d'artillerie , cotoya Marengo , et déjà il allait manœuvrer de manière à éviter la bataille , lorsque divers rapports qu'il reçut le décidèrent à la livrer.

Le 25 prairial ( 14 juin ) à la pointe

du jour , plusieurs coups de canon tirés à l'avant-garde firent mettre l'armée sous les armes. Mélas présentait un front immense sur trois lignes d'épaisseur. Buonaparte en fut surpris , et envoya sur-le-champ des courriers aux divisions Lemonier et Desaix , avec l'ordre de forcer de marche. A onze heures , l'action était engagée sur tous les points. Un très-grand nombre de blessés , tant de la cavalerie que de l'infanterie , conduits et portés par leurs camarades , retrogradaient d'une manière effrayante. Buonaparte avait fait une manœuvre qui faillit tout perdre. Au lieu d'opérer en masse sur le centre de l'ennemi , il avait dégarni le sien , pour fortifier ses ailes , et , par-là , envelopper l'armée autrichienne. Cette faute était d'autant plus étonnante , que son système habituel consistait à attaquer de front , et séparer

les ailes du centre, pour les battre l'une après l'autre. La ligne des Autrichiens prit alors une position plus concentrée, et Mélas s'avança rapidement en masse sur le centre dégarni des Français. Ceux-ci, en petit nombre, ne purent tenir contre les feux triplés de la colonne, et se débattirent. Mélas ne perdit pas de temps, et fit marcher droit aux deux ailes, dans l'intention de tourner l'armée. Déjà l'aile gauche, sous les ordres du général Victor, avait été forcée de plier, et de se retirer en désordre. Les grenadiers de la garde, qui n'avaient encore pris aucune part à l'affaire, s'avancèrent pour soutenir la droite, reçurent trois charges successives sans en paraître ébranlés, entourèrent leurs drapeaux et leurs blessés en bataillon carré, et se retirèrent lentement à



l'arrière-garde, après avoir épuisé leurs cartouches.

On battait en retraite de toute part. La garnison de Tortone, découvrant la déroute des Français, s'empressa de faire une sortie pour participer à l'honneur de la journée. Cent pièces de canon activement servies foudroyaient, coupaient en deux les hommes et les arbres dont les branches dans leur chute écrasaient encore les malheureux qui n'étaient que blessés. A quatre heures après midi, dans un rayon de deux lieues, il ne restait pas sous les drapeaux plus de six mille hommes d'infanterie, mille chevaux, et six pièces de canon en état de faire feu. Un tiers de l'armée était hors de combat, plus d'un autre tiers était occupé au transport des blessés, et la faim, la fatigue, l'é-

pouvante , entraînaient le reste vers un défilé fermé d'un côté par un bois et de l'autre par des vignes fort élevées et touffues , dernier refuge de l'armée française.

Pendant une grande partie du temps que dura cette déroute , Buonaparte , assis au pied d'un arbre , les coudes appuyés sur ses genoux et la tête entre ses mains , restait immobile ; mais un sourire sardonique et convulsif attestait la rage qui dévorait son cœur.

Tout-à-coup un tourbillon de poussière et des cris confus et répétés annoncèrent les divisions Lemonier et Desaix : l'espérance rentra dans tous les cœurs. Mélas n'avait pu forcer le défilé ; ses troupes n'étaient pas moins harassées que les nôtres. Ignorant le renfort qui arrivait , et ne croyant avoir affaire qu'à une armée en désordre , il avait à son tour étendu ses

ailes pour cerner et couper entièrement les Français.

A mesure qu'un bataillon de la division Desaix arrivait, il se formait en colonne serrée ; les fuyards s'y réunirent et bientôt tous ne demandèrent qu'à retourner au combat. On mit en batterie les pièces d'artillerie aussitôt qu'elles arrivèrent ; en vain l'immense cavalerie autrichienne voulut charger en masse , le feu bien nourri de la mousqueterie, la mitraille et la baïonnette l'arrêtèrent. Un caisson des Autrichiens sauta et mit le désordre dans leurs rangs ; la cavalerie française profita de ce commencement de désordre et se précipita dans la plaine. Desaix sauta les fossés, franchit les haies, culbuta, foula, écrasa tout ce qui s'opposait à son passage. Sur la gauche, une autre division emportait Marengo et volait sur la Bormida.

Ayant obliqué vivement à droite sur San-Stefano , Desaix coupa entièrement l'aile gauche autrichienne , tandis que Murat , avec sa cavalerie et le centre , s'avavançait dans la plaine et tenait en échec un corps énorme de cavalerie. Au même instant Kellermann fils , avec huit cents chevaux réunis de plusieurs régimens , fit mettre bas les armes à six mille grenadiers hongrois , et le général Zag , chef de l'état-major , fut fait prisonnier.

Après trois charges successives , après avoir eu son cheval tué sous lui , au moment de son triomphe , lorsqu'il venait de sauver l'armée , Desaix fut atteint d'une balle mortelle. Surnommé en Égypte le *sultan juste* , brave et modeste à-la-fois , il s'était fait aimer et respecter de ceux qui l'avaient connus sur les bords du Rhin comme au milieu des déserts de l'Ara-

bie. Il était gentilhomme et parent de plusieurs émigrés. Souvent il avait été dénoncé par les fougueux révolutionnaires; mais l'amour de ses troupes qui disaient : *Point de Desaix point de soldats*, avait été cause de son salut. Souvent on l'avait entendu dire : *Le plus beau moment de ma vie sera celui où un boulet de canon m'enlèvera une vie que des factieux veulent m'arracher.*

Lorsque la mort de ce général fut annoncée à Buonaparte, il s'écria : *Que ne m'est-il permis de pleurer !* Mot remarquable, puisqu'il donnait la mesure de son insensibilité et même de sa fausseté. Sans doute un guerrier n'exprime pas sa douleur de la même manière qu'une femme ; mais il n'y a nulle honte à verser des larmes sur la perte d'un ami, et si la mort de Desaix avait pu en arracher quelques-unes à Buonaparte, il n'au-

rait d'ailleurs pas été en son pouvoir de les retenir. Ce même jour Kléber fut assassiné en Égypte : on eût dit que le ciel prenait le soin de faire disparaître tous ceux qui auraient pu jeter un grand jour sur le faux éclat dont Buonaparte s'était environné.

On a répandu le bruit que le premier consul n'était point étranger à la mort de ces deux héros ; on donnait pour motifs de ce double attentat la haine qu'il avait vouée à Kléber à cause de sa lettre au directoire , et une secrète jalousie contre Desaix. Rien n'a été moins prouvé ; il paraît certain au contraire que ce dernier a reçu le coup mortel d'une balle partie des rangs autrichiens , et que le général Kléber périt sous le poignard d'un fanatique musulman. Le soin que Buonaparte a pris d'étouffer en quelque façon la gloire de ces deux géné-

raux a pu faire naître d'étranges soupçons ; mais on en trouve facilement la cause dans l'orgueil de cet homme qui a si souvent cherché à dénigrer et aurait voulu pouvoir anéantir la mémoire de ceux auxquels l'histoire accorde la plus honorable célébrité.

Les Autrichiens en désordre arrivèrent sur le pont de la Bormida, on s'y battit encore pendant une heure ; enfin Mélas fit dire à Buonaparte : *Pour Dieu, monsieur le général, faites cesser le carnage, je consens à tout.* En effet le 27 prairial ( 16 juin ), un armistice fut conclu ; on mettait les Français en possession des places de Tortone, Alexandrie, Turin, Milan, Pizzighitone, Orona, Plaisance, Coni, Ceva, Savone, du fort d'Urbino et de la ville de Gênes.

Telle fut l'issue de cette bataille mémorable dont les résultats furent

la perte des possessions de la maison d'Autriche en Italie, et le rétablissement de la république cisalpine.

Buonaparte, qui avait perdu la bataille lorsque Desaix arriva, n'en recut pas moins le nom de *Vainqueur de Marengo*. Sitôt la signature de l'armistice il partit pour Milan où il arriva le 26 ( 17 juin ), et y fut reçu en triomphateur. Le lendemain un *Te Deum* fut chanté en l'honneur des armées françaises.

Les Français s'étaient réellement couverts de gloire; la victoire ne fut due qu'à leur valeur et à leur constance. Des traits de bravoure sans nombre illustrèrent nos guerriers; Marmont, Kerllermann, Monnier, Bessièrès, Gency, Salabert, Masson, César Berthier firent des prodiges de valeur; le courageux Conrard, qui



périt auprès de sa pièce, ayant une jambe emportée, disait aux canonniers qui voulaient l'enlever : *Laissez-moi , servez votre batterie , et ayez le soin de pointer plus bas.*

On peut dire que dès ce moment Buonaparte conçut de nouveaux plans, soit pour la guerre, soit pour la politique. Pour la guerre, il avait vu ce que peut dans une bataille une masse arrivant tout-à-coup, écrasant, dispersant tout ce qui se présente devant elle. Plus de ces combinaisons savantes, de ces ruses de guerre, qui, sans répandre des flots de sang terminaient les querelles des rois ; il demandera cent, deux cent, trois cent mille hommes par an s'il le faut, pour écraser les peuples qui voudront le combattre ou qu'il lui plaira de subjuguier. En politique, s'il ne peut parvenir à s'asseoir

sur le trône de France, l'Italie sera sa ressource, il y portera et la couronne et son sceptre de fer.

Buonaparte s'occupa donc de la réorganisation de la république cisalpine; il y établit un ministre français pour veiller à ses intérêts, et là, comme en Égypte, il feignit un grand zèle pour la religion du pays. Il dit à ceux des Milanais qui s'appelaient patriotes : *Laissez dire la messe ; le peuple est souverain. S'il veut sa religion, respectez sa volonté.* Il dit aussi aux prêtres, assemblés en consistoire : *Les amis naturels de l'Italie sont les Français. Que pouvez-vous attendre des protestans, des grecs, des musulmans qu'on vous a envoyés ? les Français, au contraire, sont de la même religion que vous. Nous avons bien eu quelques disputes ensemble ; mais tout cela se raccommode et s'arrange.* Enfin, il quitta

Milan, le 7 messidor (26 juin), prit la route de Turin, traversa le mont Cenis, passa à Chambéry, et arriva le 9 (28 juin), à Lyon. Le lendemain, il posa la première pierre de la place Belcourt, ruinée par Collot-d'Herbois lors du siège, sortit de la ville à midi précis, passa par Ville-Franche, Mâcon et Châlons, arriva le 11 (30 juin) à Dijon, et le 12, (1<sup>er</sup> juillet) à Fontainebleau.

---

## CHAPITRE X.

*Arrivée de Buonaparte à Paris , conspirations contre sa personne.*

**B**UONAPARTE entra à Paris le 13 messidor ( 2 juillet ) , à deux heures du matin , par la barrière des Gobelins , qui depuis fut appelée de *Marengo*. Commencant déjà à trancher du souverain , il ne reçut les deux consuls que vers midi , quoiqu'en esclaves soumis , ils se fussent présentés une heure après son arrivée. Les premiers mots qu'il leur dit furent : *Nous revoilà donc ! Eh bien ! avez-vous fait bien de l'ouvrage depuis que je vous ai quittés ?* La réponse semblait commandée : *Pas autant que vous , général ,* dirent ses collègues. Quelle pitoyable ques-

tion ! Il n'y avait pas pour Buonaparte de milieu entre un pathos ridicule et le langage le plus vulgaire. Il dit au sénateur Kellermann : *Votre fils se porte bien ; il est à Gènes , et à Joséphine : Madame , votre fils marche rapidement à la postérité ; il deviendra l'un des plus grands capitaines de l'Europe.*

L'espace que Buonaparte avait à parcourir pour arriver au trône lui paraissait immense ; mais il n'en était point effrayé. Ses ministres, d'ailleurs, travaillaient en tous sens pour lui en faciliter la route. Un des premiers moyens qu'ils employèrent fut de tenir sans cesse le peuple en éveil, et de tâcher de persuader à la France que son salut dépendait de la conservation du premier consul. Pour y parvenir, il n'y avait rien de mieux que de susciter des conspirations. On at-

teignait un double but ; d'abord celui d'attirer sur la personne du consul l'intérêt qu'on ne manque jamais d'accorder à ceux qu'on suppose près d'être victimes d'une odieuse machination ; ensuite celui de faire disparaître les hommes dont on pouvait redouter l'énergie.

Pendant que Buonaparte désertait l'Égypte , pour venir s'emparer du pouvoir , de zélés royalistes s'étaient réunis pour préparer un mouvement en faveur du roi , et profiter de la dissolution du directoire , qu'ils voyaient chaque jour pencher vers sa ruine. Mais combien la cause des royalistes était grande et noble ! Ils voyaient ce fantôme de république disparaître ; ils voulaient rappeler celui qui seul avait des droits au trône. Buonaparte ne conspirait que pour lui ; les royalistes

conspiraient pour la France ; Buona-  
parte nous amena la tyrannie ; les  
royalistes nous eussent ramenés , quinze  
ans plutôt , sans secousses , et sans  
l'assistance des étrangers ; cette fa-  
mille auguste qui seule pouvait cicat-  
riser les plaies de la révolution.

Cette association fut connue de la  
police par l'arrestation d'une femme  
nommée Anne-Louise Jeannin , veuve  
Mercier , chez laquelle on trouva des  
exemplaires des *Adieux à Buonaparte* ;  
d'une feuille périodique intitulée : *l'A-  
vant-Coureur , ou le Retour à l'ordre* , et  
d'une brochure ayant pour titre : *Où  
allons-nous ? Qu'allons-nous devenir ?*  
Il n'avait été permis qu'à Buonaparte  
de renverser la république ; les par-  
tisans du roi furent donc signalés  
comme des traîtres , comme des as-  
sassins. Un émigré nommé Toustain

fut arrêté , condamné , fusillé parce que l'on avait trouvé chez lui des cocardes blanches , et l'on cherchait de tous côtés un nommé Marchand , qui avait osé écrire que Buonaparte se dépopularisait tous les jours ; qu'ennemi des jacobins et des royalistes , il devait bientôt succomber ; que le supplice de Toustain était un germe de division entre les autorités supérieures ; que Buonaparte avait abandonné son armée en Égypte pour se placer sur le trône de France ; que le gouvernement faisait enlever les grains ; que la famine était près de se faire sentir à Paris ; que le peuple était déjà las du nouveau gouvernement , et qu'il ne croyait pas à une paix solide avec l'étranger ; qu'il se jeterait dans les bras d'un prince qui oserait monter à cheval au milieu des rues de la capitale ; que la paix



avec les Vendéens avait été achetée huit millions , etc. Toutes ces notes, ces brochures, ces cocardes, ces lettres confidentielles ne prouvaient aucun projet d'assassinat , et c'était pourtant ce qu'on aurait désiré. Par un renversement d'idées inconcevable , on imagina d'associer les royalistes aux jacobins , et de faire croire que ce que les uns tenteraient serait la conséquence des desseins des autres.

On savait qu'Aréna , cousin de Buonaparte , s'exprimait librement sur l'autorité qu'avait usurpée le premier consul ; qu'il se plaignait ouvertement de l'ingratitude de son cousin , qui , loin de reconnaître les services qu'il lui avait rendus , ainsi qu'à sa famille , s'obstinait à laisser en exil le député Aréna son frère , quoique son rappel eût été sollicité à plusieurs reprises. Un

intrigant, nommé Harel, fut chargé par la police de sonder Aréna, et de l'exciter à concevoir le projet d'assassiner Buonaparte. Harel avait connu Aréna à l'armée ; il avait aussi vu Demerville au comité de salut public : il se plaignit à l'un et à l'autre de l'état de détresse dans lequel il se trouvait réduit ; il leur disait : *Buonaparte est un coquin ; il fait le malheur de la France ; il périra de ma main.* La confiance s'établit, et diverses réunions eurent lieu. Deux Italiens, l'un poète, nommé Diana ; l'autre sculpteur, élève de Canova, appelé Ceracchi, et qui avait été forcé de quitter Rome, pour avoir embrassé trop ardemment la cause de la liberté française ; enfin Topino-Lebrun, peintre, élève de David, jadis juré au tribunal révolutionnaire, entrèrent dans la conjuration, et se joignirent aux deux pre-

miers. Harel leur fit prendre la résolution d'assassiner Buonaparte à la sortie de l'Opéra, et les premiers conjurés se trouvant encore en trop petit nombre, Harel se chargea d'en trouver quatre, qui lui furent donnés par la police. Il acheta des pistolets, une espingole, des poignards, et fixa le jour de l'exécution au 18 vendémiaire an 10 (10 octobre 1800). On donnait les *Horaces* ; c'était la première représentation. Au milieu du tumulte qu'occasionnait naturellement la foule des spectateurs, Joséphine s'aperçut que le ministre de la police et le préfet entraient, sortaient, revenaient avec un air de préoccupation ; elle en demanda l'explication à Buonaparte, qui lui répondit : *Ce n'est rien ; occupe-toi de la pièce.* Ce qui tourmentait plus particulièrement le ministre, c'est qu'Aréna et Demerville ne paraissaient

point ; on ne put donc saisir au signal convenu que les deux Italiens.

Le lendemain toutes les autorités de Paris accoururent féliciter le consul d'avoir échappé au danger. « Buonaparte, disait le président du conseil des prises, Buonaparte, général, a mille fois affronté la mort dans les champs de la gloire. Buonaparte, premier consul de la république, est aujourd'hui comptable envers tous les Français des démarches qui pourraient compromettre une vie échappée à tant de hasards, si chère à la patrie et si nécessaire à son bonheur ». Le président du tribunal, le préfet de la Seine firent aussi leur harangue. Buonaparte répondit au préfet : « Ma confiance particulière dans toutes les classes du peuple de la capitale n'a point de bornes ; si j'étais absent, et que j'é-

« prouvasse le besoin d'un asyle , c'est  
« au milieu de Paris que je viendrais le  
« chercher ». Il dit au président du tri-  
bunat : « Sept à huit malheureux , pour  
« avoir la volonté , n'avaient pas le  
« pouvoir de commettre le crime qu'ils  
« méditaient. Indépendamment de  
« l'assistance de tous les citoyens qui  
« étaient au spectacle , j'avais près de  
« moi de ces braves de la garde qui  
« sont accoutumés à ne craindre per-  
« sonne. J'entre dans ces détails afin  
« que la France ne soit pas inquiète  
« sur la sûreté du gouvernement. Sans  
« doute, si les intentions des malveil-  
« lans pouvaient donner la mort , je  
« n'aurais pas été préservé ; mais je  
« suis à l'abri de leurs coups. Je serai  
« hors de leurs atteintes tant que je  
« conserverai la confiance dont la na-  
« tion m'a donné quelquefois des mar-  
« ques. Le jour où j'aurais le mal-

« heur de la perdre , l'existence n'aurait aucun prix pour moi ». Il l'a perdue cette confiance de la nation , et l'existence n'en a pas moins de prix pour lui.

Le 8 brumaire an 9 (30 octobre ), Ceracchi et ses co-accusés furent traduits devant le tribunal criminel de la Seine, et leur procès fut instruit quelques jours après le 3 nivose.

En faisant suggérer des conspirations , Buonaparte courait le risque de voir s'en former de véritables. Il suffisait que l'agent employé par la police ne dît pas tout ce qu'il pouvait connaître , pour que la conjuration réussît. Ce fut ce qui pensa arriver lors de l'explosion de la machine infernale.

Le 3 nivose ( 24 décembre ), à huit heures du soir , Buonaparte se rendait à l'Opéra , pour assister à la première

representation de l'*Oratorio* d'Haydn. Arrivé à la rue Saint-Nicaise , en face celle de Malte , une charrette attelée d'un petit cheval se trouvait placée de manière à embarrasser le passage. Elle contenait un baril de poudre cerclé en fer , et renfermant quantité de balles. A ce baril tenait un canon de fusil solidement fixé , garni de sa batterie ; mais ayant la crosse coupée (1). Les premiers gardes firent ranger cette charette : à peine passés , on la remit dans sa première position. Le cocher , quoique allant extrêmement vite , eut l'adresse de l'éviter ; quelques secondes après , l'explosion se fit entendre. Les glaces de la voi-

---

(1) On en voit encore les débris au musée d'artillerie , à Paris. Fréderico Jambelli , Italien , s'était servi d'une pareille machine au siège d'Anvers en 1585.

ture furent brisés ; le cheval du dernier homme du piquet fut blessé ; la commotion ébranla plusieurs maisons environnantes , brisa les vitres du quartier , et tua ou blessa plusieurs personnes qui passaient. Buonaparte fit arrêter pour savoir ce que ce pouvait être ; il envoya à l'endroit de l'explosion , et fit avertir Josephine , qui le suivait , puis se hâta de continuer sa route.

Gémissons sur ce que peuvent faire entreprendre les passions des hommes. Jeter le trouble et la mort au sein de vingt familles , dans l'espoir de perdre un seul individu , n'est-ce point une action condamnable , lorsqu'elle a pour but de faire réussir la meilleure des causes ? mais combien plus on doit être indigné de voir un ministre coupable , qui laisse tranquillement se préparer la foudre , sans



s'être assuré d'avance qu'il en arrêtera les effets.

On savait à la police que des jacobins avaient conçu l'idée d'une machine infernale ; on y avait en secret prêté les mains ; le jour n'était point arrêté, et le ministre se croyait sûr de ceux qu'il employait. Lorsque l'événement du 3 nivose arriva, il crut avoir été trompé ; et , d'après ses menées secrettes , il signala d'abord les jacobins à la vengeance du premier consul. Buonaparte croyait si bien lui-même que le coup partait de là , qu'après avoir dit aux maires de Paris :

« J'ai été touché des preuves d'affec-  
 « tion que le peuple m'a données dans  
 « cette circonstance. Je les mérite,  
 « parce que l'unique but de mes de-  
 « sirs et de mes actions est d'accroître sa  
 « prospérité et sa gloire. Tant que  
 « cette poignée de brigands m'a at-

« taqué directement , j'ai dû laisser  
 « aux lois et aux tribunaux ordinaires  
 « leur punition ; mais puisqu'ils vien-  
 « nent de mettre en danger une par-  
 « tie de la cité , la punition sera aussi  
 « prompte qu'exemplaire. » Après ,  
 dis-je , avoir laissé entrevoir ce qu'il  
 soupçonnait , il ajouta : « Assurez  
 « en mon nom le peuple de Paris  
 « que cette centaine de misérables ,  
 « qui ont calomnié la liberté par les  
 « crimes qu'ils ont commis en son  
 « nom , seront désormais mis dans  
 « l'impuissance absolue de faire le  
 « mal ».

Le 14 nivose ( 4 janvier 1801 ), sur  
 un rapport du ministre de la police ,  
 cent trente jacobins furent exilés par  
 Buonaparte. Paris y gagna de se trou-  
 ver délivré de la présence des plus  
 fougueux révolutionnaires , tels que  
*Cardinaux ; Ceyrat* , qui avait présidé

aux massacres de septembre; *Choudieu*; *Destrem*, conventionnels; *Félix Lepelletier*, qui figura dans la dernière chambre de Buonaparte; huit septembriseurs reconnus; *Rossignol*, général de l'armée révolutionnaire, etc.

On sentait bien cependant que cette mesure était une première attaque donnée à la constitution; on chercha à la régulariser, en y faisant intervenir le sénat dit *conservateur*, qui, dans ses nombreux considérans, après avoir déclaré qu'il était de notoriété publique que, depuis plusieurs années, il existait dans la république, et notamment dans la ville de Paris, un nombre d'individus qui à diverses époques de la révolution s'étaient souillés des plus grands crimes, ajouta : « Considérant que la constitution  
« n'a point déterminé les mesures de  
« sûreté nécessaires à prendre en

« un cas de cette nature ; que dans  
« ce silence de la constitution et des  
« lois , sur les moyens de mettre un  
« terme à des dangers qui menacent  
« chaque jour la chose publique , le  
« desir et la volonté du peuple ne  
« peuvent être exprimés que par l'au-  
« torité qu'il a spécialement chargée  
« de conserver le pacte social et de  
« maintenir ou d'annuler les actes fa-  
« vorables ou contraires à la charte  
« constitutionnelle ;

« Que, d'après ce principe , le sé-  
« nat, interprète et gardien de cette  
« charte , est le juge naturel de la me-  
« sure proposée en cette circonstance  
« par le gouvernement ;

« Que cette mesure a l'avantage de  
« réunir le double caractère de la fer-  
« meté et de l'indulgence , en ce que  
« d'une part elle éloigne de la société  
« les perturbateurs qui la mettent en

« danger , tandis que d'autre part  
« elle leur laisse un dernier moyen  
« d'amendement ;

« Considérant enfin , selon les pro-  
« pres expressions du conseil d'état ,  
« que le référé du gouvernement au sé-  
« nat conservateur , pour provoquer sur  
« ses propres actes l'examen et la dé-  
« cision de ce corps tutélaire , devient  
« par la force de l'exemple une sauve-  
« garde capable de rassurer par la suite  
« la nation , et de prémunir le gouver-  
« nement lui-même contre tout acte dan-  
« gereux à la liberté publique ;

« Par tous ces motifs le sénat con-  
« servateur , etc. »

On ne pouvait avec plus d'impudence consacrer un attentat à la liberté individuelle si solennellement déclarée ; une loi seule devait sanctionner cette mesure si on l'avait jugée nécessaire , et ce n'était point

trop que les trois grands pouvoirs de l'état fussent appelés à y concourir. Dès ce moment on put connaître qu'au moyen de sénatus-consultes toutes les garanties de la France seraient successivement détruites.

Le 17 nivose (7 janvier) commença l'instruction du procès criminel contre Demerville , Aréna , Ceracchi et Topino - Lebrun ; parmi les témoins à charge on remarqua Barrère qui, ainsi que Vadier , avait trouvé grace devant Buonaparte. Harel était l'unique témoin , puisque tous les autres ne déposaient que d'après des ouï-dires ; son témoignage devait être récusé , puisqu'il était le dénonciateur. En vain les défenseurs des accusés le demandèrent, on passa outre.

Demerville peignit Harel comme un traître et un scélérat ; il lui reprocha d'être venu chez lui , de s'être

plaint de Buonaparte parce qu'il était réformé, de lui avoir dit que le consul ne périrait que de sa main, de l'avoir engagé fortement à entrer dans la conspiration qu'il méditait ; mais que lui, Demerville, étant malade depuis long-temps, il lui était impossible de se livrer à aucune opération.

Aréna reprocha à Harel de n'être pas conséquent dans ses dépositions ; de dire tantôt une chose, tantôt une autre, et fit observer au jury qu'on ne pouvait avoir aucune confiance en cet homme. Il se plaignit ensuite de ce que, dans la tour du Temple, on lui avait refusé un crayon pour écrire ses idées ; de ce qu'on lui avait aussi refusé le témoignage du portier du Temple. Son défenseur l'appuya fortement, ajoutant que dans aucune des pièces servant au procès, on ne voyait le plan d'une conspiration-gé-

nérale ; que ce n'était point une conspiration que de vouloir assassiner un individu , consul ou non. Il ajouta que tout homme qui aurait une haine contre Buonaparte pourrait assassiner Buonaparte premier consul , sans être pour cela coupable de conspiration contre le gouvernement.

Néanmoins, sans qu'on ait pu prouver au procès qu'il y avait eu commencement d'exécution , Aréna, Céracchi, Demerville et Topino-Lebrun furent déclarés par le jury convaincus d'avoir pris part à un complot tendant au meurtre du premier consul. On ne s'arrêta pas là : on voulut à toute force en faire une conspiration , et l'on appliqua la peine d'après l'article 612 du Code pénal, qui dit : *Toute conspiration ou complot tendant à troubler la république par une guerre civile , en armant les citoyens les uns contre les*



*autres et contre l'autorité légitime, seront punis de mort tant que cette peine existera, quoique le jury n'ait point eu à répondre sur aucune question faite dans le sens de cet article. Ce jugement fut rendu le 19 nivose (9 janvier), et exécuté le 11 pluviose suivant, (31 janvier), les accusés en ayant vainement appelé.*

Le même jour où Aréna et ses co-accusés montaient sur l'échafaud, les auteurs de la machine infernale étaient signalés à Bonaparte par le ministre de la police. Le 22 ventose (13 mars), vingt-deux personnes furent mises en accusation; et le 10 germinal (31 mars), l'instruction du procès commença. Saint-Régent, accusé d'avoir mis le feu, avait été blessé, et Carbon fut reconnu par le marchand qui avait vendu la charrette et le cheval. Malgré l'animosité du ministère public, le

jury ne reconnut coupable que ces deux anciens Vendéens. En vain l'on accusait mademoiselle de Cicé, sœur de l'archevêque de Bordeaux, d'avoir concouru au projet en logeant Carbon chez elle ; sa piété si recommandable , les vertus qu'elle ne cessait de pratiquer , rendirent témoignage pour elle et la firent acquitter. Elle dut sans doute beaucoup à l'honorable fermeté de son avocat, M. Bellart, qui, au mois d'avril 1814, rappela le premier au souvenir des Français un roi dont les regards veillaient sans cesse sur eux , et qui ne soupirait qu'après le moment où il pourrait travailler à leur bonheur et les réconcilier avec l'Europe.

Débarrassé des plus fougueux jacobins, espérant vaincre les royalistes par sa feinte bonté, il ordonna la clôture de la liste des émigrés et en fit éliminer un grand nombre ; il ne songea

plus à provoquer des conspirations , et porta toutes ses idées vers une pacification générale.

Cependant , si Buonaparte desirait jouir d'un moment de repos , son caractère remuant le portait à troubler la tranquillité des autres états , pour en profiter selon l'occasion. Par ses intrigues , il décida l'Espagne à déclarer la guerre au Portugal , et y envoya trente mille hommes pour l'aider à en faire la conquête. Nous verrons par la suite combien cette condescendance fut funeste à la nation espagnole. Le prétexte était l'alliance que le Portugal avait faite avec la Grande-Bretagne. Quel spectacle singulier que de voir un Bourbon faire la guerre à sa parente pour complaire à un Buonaparte ! La déclaration de guerre , écrite sous la dictée du gouvernement français , s'exprimait ainsi :

« . . . . . La république française ,  
« justement irritée contre le Portugal ,  
« voulait en tirer une juste vengeance ;  
« et ses armes , victorieuses en tous  
« lieux , auraient mille fois porté la  
« désolation dans ses provinces si mon  
« attachement fraternel pour la reine  
« très-fidèle et ses augustes fils , n'a-  
« vait pu obtenir jusqu'à présent que  
« la république , mon alliée , sus-  
« pendit ses coups , et les Français se  
« sont toujours arrêtés à ma média-  
« tion. » Le roi d'Espagne finissait par  
censurer la reine de ce qu'elle avait  
refusé de ratifier le traité de paix signé  
à Paris en 1797, et terminait par une  
déclaration de guerre bien formelle.

---

## CHAPITRE XI.

*Négociations avec l'Autriche et l'Angleterre , traités de paix , établissement du royaume d'Étrurie.*

DANS tels temps que se soient , pour monter sur un trône il faut y avoir des droits ; si ce ne sont pas ceux de la naissance, il faut du moins un grand mérite personnel. Buonaparte croyait bien , et ses flatteurs ne cessaient de lui répéter , que la France le reconnaissait comme un *grand capitaine* ; de tous côtés on vantait son *génie* , et ses conseillers trouvaient des motifs d'éloges même en parlant du résultat de ses fautes. C'est ainsi qu'ils disaient à la tribune du corps législatif :

« Le génie de la France a sauvé

« l'armée d'orient del'exécution d'une  
 « convention qui l'aurait mise dans  
 « les fers de l'Angleterre ; Malte a  
 « cédé , mais après deux années de la  
 « plus glorieuse résistance : tout ce  
 « qui pouvait être tenté pour conser-  
 « ver cette importante possession , le  
 « gouvernement l'a tenté , et toujours  
 « inutilement ».

Le titre de *pacificateur de l'Europe* fut donc envié par Buonaparte , et il songea sérieusement à faire la paix. Il lui importait peu qu'elle fût durable , et c'est ce que prouve l'avis qu'il donnait à Joseph , son ministre à Lunéville. « Je suis instruit que l'Autriche  
 « n'a pas l'intention d'observer long-  
 « temps les conditions du traité ; c'est  
 « un répit qu'elle achette. Elle croit  
 « m'abuser , et cependant elle abonde  
 « dans mon sens. L'intérêt de la  
 « France ne veut point encore que

« l'on borne ses espérances ». Néanmoins , sans Moreau , il aurait été encore loin de pouvoir obtenir cette paix que pour le moment il desirait avec tant d'ardeur.

La bataille de Marengo n'avait point été décisive ; l'empereur , à la vérité , s'était vu forcé d'évacuer l'Italie , mais il lui restait encore d'abondantes ressources. Buonaparte était revenu à Paris annonçant que tout était terminé , et pourtant il restait encore beaucoup à faire. Si le 9 thermidor an 8 ( 28 juillet 1800 ) des préliminaires de paix avaient été signés par le comte de Saint - Julien , qui stipulait pour l'Autriche , Buonaparte avait essuyé le désagrément de voir son aide-de-camp Duroc , qu'il envoyait à Vienne , arrêté au quartier-général des Allemands , parce que l'empereur avait refusé de ratifier le

traité , se disposant à venir lui-même à la tête de son armée.

Le 14 fructidor ( 1<sup>er</sup> septembre ), la rupture de l'armistice fut dénoncée , et le 1<sup>er</sup> jour complémentaire ( 18 septembre ), Moreau écrivit à l'archiduc Jean auquel l'empereur avait confié le commandement de son armée , ayant disgracié le général Kray en même-temps que le comte de Saint-Julien.

Il lui déclara qu'il venait de recevoir l'ordre de recommencer sur-le-champ les hostilités à moins que l'empereur ne consentît à traiter d'un nouvel armistice d'un mois et à livrer de suite aux Français les places de Philisbourg , Ulm et Ingolstadt , pour garantie de ses intentions de conclure une paix définitive. Moreau ne donna qu'une demi-heure , afin que l'empereur n'eût pas le temps de faire des réflexions. Moreau savait que si la



bonne tenue de son armée et sa position avantageuse lui permettaient d'espérer de grands succès en Allemagne , l'armée d'Italie au contraire , plus faible et devenue odieuse par les contributions dont on avait grevé les habitans de Lucques , pouvait bien craindre des revers. L'empereur , effrayé pour ses états, se rendit ; il autorisa , le 19 septembre, le comte de Lerbach et le baron de Lauer à traiter avec le général Lahorie muni des pouvoirs de Moreau. Les places fortes demandées furent accordées et on convint d'un armistice de quarante-cinq jours.

Le 2 brumaire an 9 ( 24 octobre ) les plénipotentiaires se réunirent à Lunéville. Après une discussion préliminaire, le comte de Cobentzel déclara qu'il ne pouvait traiter de la paix qu'en présence des plénipoten-

tières anglais ; l'armistice fut encore une fois rompu , et le 18 brumaire ( 9 novembre ) la cessation en fut dénoncée aux généraux autrichiens.

Bientôt Moreau gagna la bataille de Hohenlinden , et , poursuivant ses avantages , porta son quartier-général à cinq journées de Vienne , dans la petite ville de Steyer , en Autriche.

L'archiduc Charles vit les dangers que pouvait courir son armée , il proposa de nouveau un armistice ; les préliminaires de paix furent arrêtés le 4 nivose ( 25 décembre ) , et le 10 ( 31 ) le comte de Cobentzel déclara qu'il était prêt à ouvrir les négociations pour une paix séparée. Le 20 pluviose ( 9 février 1801 ) le traité fut signé à Lunéville.

Par ce traité , composé de dix-neuf articles , l'empereur , vu les conjonctures présentes , qui ne laissaient pas

leste mps nécessaire pour que l'empire fût consulté et pût intervenir par ses députés dans la négociation, ayant d'ailleurs égard à ce qui avait été consenti par la députation de l'empire au congrès de Rastadt, stipula tant en son nom qu'en celui de l'empire germanique.

Après avoir reconnu de nouveau la cession à la France des provinces belgiques, l'empereur abandonnait le comté de Falkenstein avec ses dépendances et le Fricktal. La France garantissait à l'empereur la possession de l'Istrie, la Dalmatie, les îles vénitiennes de l'Adriatique en dépendant, les bouches du Cattaro, la ville de Venise, les lagunes et les pays conquis entre les états héréditaires de l'empereur, la mer Adriatique et l'Adige, depuis sa sortie du Tyrol jusqu'à son embouchure, le thalweg de

l'Adige servant de ligne de limitation. La Toscane et la partie de l'île d'Elbe qui en dépendait furent données à l'infant, duc de Parme, le grand-duc devant être indemnisé en Allemagne. Le thalweg du Rhin, depuis l'endroit où il quitte le territoire helvétique jusqu'à celui où il entre dans le territoire batave, établissait la limite entre l'empire germanique et la France.

De tous côtés on adressa à Buonaparte des félicitations; les Belges surtout s'empressèrent de lui apporter le tribut de leurs hommages. Ils lui dirent: « Ainsi les Belges vous seront  
« redevables d'un triple bienfait; ils  
« vous honoreront à-la-fois comme  
« guerrier, comme *pacificateur* et  
« comme *premier consul* de la répu-  
« blique française, dont ils aimeront  
« désormais à se glorifier de faire  
« partie ». Dans sa réponse Buona-

parte leur dit ce que depuis il a encore répété sans avoir pu le tenir :  
 « Quand l'ennemi aurait eu son quartier-général au faubourg Saint-Antoine , le peuple français n'eût jamais ni cédé ses droits , ni renoncé à la réunion de la Belgique ».

Buonaparte , tranquilisé du côté de l'Allemagne , jeta les yeux sur l'Angleterre. En vain il avait fait des propositions, on les avait toutes rejetées. Il sentait bien cependant que rien ne serait assuré tant que le cabinet de Saint-James se refuserait à la paix. Il avait cherché à gagner la Russie en lui renvoyant ses prisonniers équipés complètement, et publia en même-temps , pour mieux faire ressortir sa *générosité*, que les prisonniers français en Angleterre étaient dans un dénuement absolu de vêtements et de subsistances. Il ne disait

point que le cabinet britannique, qui devinait sa politique, avait vainement réclamé une décision de sa part sur cet objet.

En proclamant le traité de Lunéville, il n'oublia point d'annoncer qu'il allait faire cause commune avec les puissances du nord, la Russie, la Suède et le Danemarck. « Le gouvernement français, dit-il, vengera avec elles une injure commune avec toutes les nations, sans perdre jamais de vue qu'il ne doit combattre que pour la paix et le bonheur du monde ».

Pour contenter un peu l'Espagne, qu'il avait entraînée dans la guerre, il fit reconnaître roi d'Étrurie le prince héréditaire de Parme qui avait épousé une fille de Charles IV, donnant déjà le singulier spectacle de voir le premier magistrat d'une république créer

un souverain, mais se promettant bien sans doute de ne maintenir ce nouvel état qu'autant qu'il serait utile à ses desseins.

Sous le nom de comte de Livourne, le nouveau roi vint à Paris. Il y fut accueilli de toute part. Supposant à Buonaparte des vues plus nobles et moins ambitieuses, le peuple disait que le consul ne l'avait invité à venir en France que pour le mettre sur le trône de ses ancêtres, et qu'il n'avait été porté au trône d'Étrurie que pour le faire arriver par degrés à celui de France. On le suivait dans les rues, on se pressait sur son passage et l'on criait *Vive le roi !*

Si Buonaparte eût consulté l'opinion publique il aurait vu quel devoir il avait à remplir, quelle espérance il pouvait concevoir. Cette double croyance du peuple, qu'un

Bourbon et la monarchie allaient revenir , devait lui inspirer des desseins généreux : il n'y vit que la possibilité de préparer et consolider plus facilement son odieuse usurpation.

Tout semblait le favoriser. Des relations amicales s'étaient établies entre la Russie, la Suède, le Danemarck, la Porte et la France ; le pape et les rois de Sardaigne et de Naples se soumettaient aux lois qu'on leur avait imposées ; la Prusse, le nouveau roi d'Étrurie, la république cisalpine, la Hollande, l'Espagne, la Suisse, la Ligurie, étaient alliés aux Français. Un traité avec les États-Unis d'Amérique avait été conclu dès le mois d'octobre précédent. L'Angleterre et le Portugal restaient seuls en guerre avec Buonaparte.

Deux choses cependant vinrent l'af-



fliger ; son *génie* , qui comme on l'avait dit à la tribune sauva l'armée française de la convention d'El-Arisch, ne put empêcher néanmoins que les débris de cette armée , pressés par trois corps nombreux et s'augmentant sans cesse par la désertion des habitans , ne se trouvassent forcés de céder au nombre. Ensuite il apprit que Toussaint Louverture , sans respect pour son autorité , avait cru pouvoir établir une nouvelle constitution dans les deux parties de l'île Saint-Domingue. Il chercha donc à amener les Anglais, autant que cela pouvait dépendre de lui , à accueillir des propositions de paix.

Pour y parvenir il ne craignit point de laisser passer en Angleterre une grande quantité de blé , et s'inquiéta fort peu du surenchérissement de

cette denrée de première nécessité, quoique ce soit toujours la classe ouvrière qui en souffre le plus.

Les communications avec l'Angleterre devinrent plus fréquentes vers la fin de l'an 9 ( 1801 ). La guerre continuait toujours; Nelson avait fait plusieurs entreprises contre Boulogne, mais sans succès. Enfin, soit que Fox, qui avait été appelé au ministère, fût mieux disposé en faveur de la république, soit plutôt qu'il eût reconnu que quelques momens de relâche pouvaient être utiles à sa politique, il consentit à la paix, et les préliminaires en furent signés à Londres par le chargé d'affaires de France pour l'échange des prisonniers, M. Otto, et par le lord Hawkesbury, le 9 vendémiaire an 10 ( 1<sup>er</sup> octobre 1801 ). Il fut décidé que des plénipotentiaires se rendraient à Amiens pour y con-

clure une paix définitive de concert avec les alliés des puissances contractantes.

Comme au traité de Lunéville chacune des parties intéressées y apporta la pensée secrète de rompre ses engagements à la première occasion favorable. Le seul but de Buonaparte était de faire croire qu'il aimait la paix, et de tromper ceux qui auraient pu deviner sa folle ambition ; mais il était assuré d'avance que quelque clause du traité serait négligée, et il se proposait bien d'en tirer avantage pour satisfaire sa passion favorite et recommencer la guerre. L'Angleterre, qui l'avait étudié, ne doutait pas que Buonaparte ne se laissât entraîner dans quelques fausses démarches, et ne lui donnât l'occasion de ressaisir de nouveau tout ce qu'elle allait abandonner. L'Espagne et la Hol-

lande , soumises aux caprices du gouvernement français , ne figurèrent que pour consentir aux spoliations qu'on allait exiger d'elles.

Le 11 vendémiaire ( 3 octobre ) , soixante coups de canon annoncèrent à la capitale la signature de ces préliminaires , et le lendemain , les diverses autorités vinrent encore faire entendre à Buonaparte ces longs concerts de louanges , et sur-tout ces exagérations dont lui-même était si prodigue. Le directeur de l'enregistrement lui dit :  
 « Vous êtes dans le cabinet comme  
 « vous avez été à la tête des armées ;  
 « un chef infatigable. Aussi chacun  
 « pourra dire , en vous comblant de  
 « bénédictions : *Il a donné le repos au*  
*monde ; lui seul n'en prend point : il*  
*veille et travaille pour tous ».*

Ce mois fut véritablement le mois des traités. Le 13 ( 5 octobre ) , le car-

dinal Caprara arriva à Paris, porteur du concordat signé par le saint-père ; le 15(7) on publia le traité conclu avec le Portugal ; le 16(8) la Russie fit sa paix , et le 17 (9), la Porte ottomane termina les différends qui existaient entre elle et la France depuis l'invasion d'Égypte.

Buonaparte , qui aimait beaucoup qu'on célébrât avec solennité les époques qui lui avaient été favorables , fixa la fête de la paix générale au 18 brumaire ; il la fit précéder d'une proclamation , dans laquelle il recommandait l'union et la douceur des mœurs , afin que l'étranger , après avoir visité la France , s'en retournât dans sa patrie plus ami du nom français , plus instruit et meilleur. Ce jour fut vraiment superbe. Buonaparte dut être au comble de la joie ; ce fut pour lui une sorte de triomphe ; son nom se lisait de tous

côtés. Mais l'ambitieux peut-il jamais être satisfait ? Du milieu de cette fête, tandis que les Français se livraient à la douce espérance que devait leur procurer la paix, le tyran décidait la perte de Saint-Domingue pour placer un de ses beaux-frères, et méditait sur les moyens de s'emparer de la suprême magistrature de la république cisalpine, aux risques de voir s'écrouler tout-à-coup l'édifice à peine commencé de la pacification générale.

Le 1<sup>er</sup> frimaire (22 novembre), il assembla le corps législatif. Ce corps crut pouvoir discuter librement les actes que le gouvernement lui présentait ; Buonaparte, au contraire, pensait trouver en lui toute la soumission des esclaves. Le projet de code civil fut la pomme de discorde, et le traité avec la Russie acheva de brouiller tout. Dans le protocole de

ce traité, on avait employé le mot *sujet* indistinctement pour les Français comme pour les Russes ; ce mot semblait jeté là comme par hasard ; mais les tribuns, qui seuls avaient la parole, ne s'y trompèrent point, et les républicains, tels que Benjamin-Constant et Chénier, s'élevèrent fortement contre cette expression. Buonaparte éprouva aussi de la part du sénat une espèce d'humiliation ; il avait présenté pour y prendre place le général Lamartellière ; et Grégoire, choisi par le corps législatif, fut nommé. Buonaparte se ressouvint que l'art. 38 de la constitution voulait que le renouvellement par cinquième du corps législatif et du tribunat eût lieu en l'an 10, et le sénat, craignant d'avoir déplu à son maître par le petit acte d'indépendance qu'il s'était permis, s'empressa de faire sortir tous les

membres qui avaient osé montrer de la résistance aux volontés du consul.

Buonaparte, débarrassé du soin de maintenir dans sa dépendance les deux autorités législatives, partit de Paris le 18 nivose ( 8 janvier 1802 ) pour aller présider la consulta cisalpine qu'il avait fait assembler à Lyon. Le 5 pluviose ( 25 janvier ), une commission qui avait été nommée fit un rapport à l'assemblée générale et proposa de changer le nom de république cisalpine en celui de république italienne, et de choisir pour président le premier consul de France.

Buonaparte se rendit le 6 pluviose ( 26 janvier ) à la consulta, et y prononça un discours dans lequel il dit :  
« Les choix que j'ai faits pour remplir  
« vos premières magistratures l'ont  
« été indépendamment de toute idée  
« de parti, de tout esprit de localité ».



Puis il ajouta avec une franchise singulière : « Celle de président , je n'ai  
 « trouvé personne parmi vous qui eût  
 « encore assez de droits sur l'opinion  
 « publique , qui fût assez indépendant  
 « de l'esprit de localité , et qui eût enfin  
 « rendu d'assez grands services à son  
 « pays pour la lui confier. » Ensuite  
 il déclara adhérer au vœu de l'assemblée générale , et dit qu'il conserverait pendant le temps que les circonstances le voudront , *la grande pensée de leurs affaires*. Il nomma pour vice-président Melzi d'Éril , le même qui s'était empressé de lui apporter les clefs de Milan lorsqu'il y entra pour la première fois à la tête de l'armée française ; et après deux discours prononcés par Mariani et Prina , dans lesquels ils remercièrent le consul d'avoir bien voulu se charger du soin de leur république , la séance fut levée.

Le 8, Buonaparte partit de Lyon après avoir passé en revue les faibles débris de la brillante armée qu'il avait conduite en Égypte; il fut le 11 (31 janvier) de retour à Paris.

Les autorités s'empressèrent encore de l'aller féliciter sur l'heureuse organisation qu'il venait de donner à la république litalienne. « Il était, répondit-il, de la gloire et de l'intérêt de la France d'assurer pour toujours le sort d'une république qu'elle a créée. J'espère que la constitution et ses nouveaux magistrats feront son repos et son bonheur. Ce bonheur et ce repos ne sont pas étrangers aux nôtres. Notre prospérité ne peut désormais être séparée de la prospérité des peuples qui nous environnent. »

Cependant on ne vit point sans surprise cette infraction à la constitu-

tion ; l'excessive ambition de Buonaparte commençait à se dévoiler : on craignit avec raison que sa présidence de la république italienne n'indisposât contre lui les puissances étrangères. Buonaparte n'en resta pas là , et nous verrons bientôt pourquoi le traité avec l'Angleterre, signé le 4 germinal an 10 ( 25 mars 1802 ), ne reçut jamais son entière exécution , et fut rompu onze mois après.

Par ce traité , l'Angleterre restituait à la république française, et à l'Espagne et la Hollande , ses alliées , les possessions et colonies qui leur appartenaient respectivement , et qui avaient été occupées ou conquises par les forces britanniques , à l'exception cependant de l'île de la Trinité qui appartenait à l'Espagne , et des possessions et établissemens hollandais dans l'île de Ceylan. La souveraineté du cap de

Bonne-Espérance demeurait à la république batave. On fixait les limites des deux Guyanes , française et portugaise ; et l'on reconnaissait l'indépendance d'une nouvelle république des Sept-Iles.

L'article rendait à l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem la possession des îles de Malte, de Gozo et de Comino. Celui-là seul pouvait être cause de la rupture du traité. C'était en quelque sorte une nouvelle constitution qu'on donnait à l'ordre ; mais comme on convenait d'y faire intervenir des puissances qui n'avaient point participé au traité , il suffisait que l'une d'elles refusât d'y concourir pour faire écrouler l'édifice qu'on semblait avoir élevé avec tant de peine.

La branche de la maison de Nassau qui était établie dans la république des États-Unis, depuis république ha-

tave, y ayant fait des pertes, tant en propriétés particulières que par le changement de constitution adopté dans ce pays, devait obtenir une compensation équivalente à ces pertes. Rappelons-nous bien que Buonaparte ne faisait jamais la paix que pour jouir d'un moment de repos, que pour méditer une nouvelle guerre ; que c'était l'issue ordinaire de ses négociations, et que si le titre de *pacificateur* lui plaisait quelquefois, l'idée d'un nouveau triomphe souriait bien davantage à son imagination.

---

---

## CHAPITRE XII.

*Concordat , expédition de Saint-Domingue.*

C'ÉTAIT le propre de la révolution française de détruire la religion tout en paraissant la protéger. L'assemblée constituante avait déclaré la religion catholique religion de l'état, et dans le même temps elle exigea des prêtres un serment qui répugnait à la majeure partie d'entre eux. Buonaparte fit un concordat avec le saint-père, et sur-le-champ il l'accompagna d'articles prétendus organiques, qui le renversait de fond-en-comble. Ce concordat satisfit néanmoins une multitude de consciences timorées, qui se livrèrent au plaisir de croire que le schisme allait

enfin cesser. Le schisme à la vérité cessa ; mais la religion n'en reçut que de plus cruelles atteintes. On s'habitua à ne plus voir dans les prêtres que des gens salariés pour faire des prières , et l'on se récria contre la charge nouvelle qu'on imposait à l'état. Sans doute , ce n'était que la plus faible partie qui dans la France croyait pouvoir se passer de religion , mais ce petit nombre , aveuglé par le crime ou par la séduction , hardi , audacieux , se promettait bien de tirer avantage de l'état précaire dans lequel Buonaparte voulait maintenir le clergé. Qu'on ne nous dise point , pour excuser les articles organiques , que dans les grandes villes , les protestans auraient conçu des craintes s'ils eussent vu plus de solennité accompagner les cérémonies des catholiques. Jamais un homme essentiellement religieux ne se plaignit

de la publicité d'un culte qui n'est pas le sien ; il plaint ses frères qu'il croit dans l'erreur et ne les persécute point.

L'article premier de ce concordat dit : « La religion catholique, apostolique et romaine sera librement exercée en France, *son culte sera public* en se conformant aux réglemens de police que le gouvernement jugera nécessaires pour la tranquillité publique ». Un article organique répond : « aucune cérémonie religieuse n'aura lieu hors des édifices consacrés au culte catholique , dans les villes où il y a des temples destinés à différents cultes ». Ainsi une loi détruisait une autre loi, et toutes les deux étaient sanctionnées le même jour.

Buonaparte que nous avons vu si musulman en Égypte , ne fut pas moins ardent catholique en France , et son frère Lucien , pour augmenter la cré-



dulité du peuple, s'empessa de prononcer un discours tout en faveur de la religion. Cependant pour ne pas trop aigrir les vieux jacobins, il y glissa cette phrase. « Il (le directoire) « proclame la liberté des consciences « et des cultes, et il en fit incarcérer « les ministres; il composa avec les « *prêtres révoltés* de la Vendée, et il « tyrannisa les *prêtres soumis* ».

Le 18 germinal (8 avril), le concordat fut approuvé par le corps-législatif, et le 19 (9), le cardinal Caprara présenta ses lettres de légat *à latere* et prêta le serment de se conformer aux lois de l'état et aux libertés de l'église Gallicane.

Buonaparte pour capter davantage la bienveillance des esprits faibles qui flottaient incertains s'ils se réuniraient à lui, présenta un projet de loi portant amnistie pour tous les émigrés, ex-

cepté ceux qui avaient été chefs de rassemblemens armés contre la république, ceux qui avaient pris des grades dans les troupes étrangères, ou qui avaient conservé des places dans les maisons des princes, et les archevêques ou évêques qui avaient refusé de donner leur démission : un sénatus-consulte en fit une loi de l'état.

Le 28 germinal ( 18 avril ), jour de Pâques, Buonaparte, à six heures du matin, descendit dans la cour du château, et promulgua lui-même le concordat : à onze heures les Consuls se rendirent à Notre-Dame ; une messe basse fut dite par le cardinal Caprara, un *Te Deum* fut chanté, et la journée finit par une illumination et un concert au jardin des Tuileries.

Tout marchait au gré des desirs de Buonaparte, et les esprits étaient deve-

nus plus tranquilles. Excepté quelques petits actes arbitraires, comme l'exil de Laharpe, à vingt-cinq lieues de Paris, de M. l'abbé Sicard, de madame de Champcenetz, qui fut conduite en Hollande, de madame de Damas, tous accusés par le ministre de la police de menées sourdes pour corrompre l'esprit de la capitale, rien ne troublait la sécurité publique. D'heureuses nouvelles de Saint-Domingue étaient aussi parvenues au consul, et lui faisaient espérer que bientôt Toussaint-Louverture donnerait dans le piège, serait arrêté et conduit en France.

C'est ici le lieu de parler de cette funeste expédition qui nous fit perdre la colonie de Saint-Domingue par la perfidie de Buonaparte, non moins que par l'ineptie du capitaine-général Leclerc, son beau-frère.

A peine les plénipotentiaires anglais furent-ils rassemblés à Amiens, que le consul résolut de se défaire de Toussaint-Louverture, qu'il avait vu avec chagrin nommé commandant-général de la colonie, et s'occupant de donner une constitution à ces peuples à peine civilisés, sans s'être inquiété de consulter d'avance la métropole. Buonaparte savait comment lui-même peu-à-peu s'était emparé du souverain pouvoir ; il craignait que Toussaint ne finît à son tour par se rendre indépendant. Cependant ce général noir avait eu le soin d'entretenir une correspondance avec le gouvernement français ; il avait envoyé ses fils à Paris pour y recevoir une éducation soignée ; ils semblaient y être comme des gages de sa sincérité. Il n'avait que provisoirement ordonné l'exécution de sa nouvelle constitution , sauf

à la soumettre à la sanction de la France. Si Buonaparte eût nommé Toussaint-Louverture capitaine - général , la France n'eût point eu à regretter la perte de cette intéressante colonie , et les malheureux réfugiés eussent pu recueillir encore une foible portion de leurs anciennes propriétés. Mais la nombreuse famille de Buonaparte à doter devait être cause de tous nos malheurs.

La flotte arriva dans le courant de pluviose an 10 , ( vers le 3 février ) : de toute part on refusa de recevoir les Français. On savait que Leclerc venait s'emparer du suprême pouvoir ; les nègres étaient attachés à Toussaint ; ils craignirent de retomber de nouveau dans l'esclavage si un blanc leur était donné pour chef. Sangos , homme de couleur , menaça d'incendier la ville du Cap , et de massacrer tous les

blancs si les Français opéraient leur débarquement ; Christophe annonça ne vouloir recevoir d'ordre que de Toussaint.

Cependant Leclerc fit répandre la proclamation suivante, qui ne produisit aucun effet :

« Habitans de Saint-Domingue ,  
« quelles que soient votre origine et  
« votre couleur, vous êtes tous Fran-  
« çais, vous êtes tous libres et tous  
« égaux devant Dieu et devant la  
« république. La France a été comme  
« Saint-Domingue en proie aux fac-  
« tions et déchirée par la guerre civile  
« et par la guerre étrangère ; mais tout  
« à changé, tous les peuples ont em-  
« brassé les Français, et leur ont juré  
« la paix et l'amitié. Tous les Français  
« se sont embrassés aussi, et ont juré  
« d'être tous des amis et des frères.  
« Venez aussi embrasser les Français,

« et vous réjouir de revoir vos amis et  
« vos frères d'Europe.

« Le gouvernement vous envoie le  
« capitaine-général Leclerc ; il amène  
« avec lui de grandes forces pour vous  
« protéger contre vos ennemis et con-  
« tre les ennemis de la république. Si  
« on vous dit : *Ces forces sont destinées*  
« *à vous ravir votre liberté* ; répondez :  
« *La république ne souffrira pas qu'elle*  
« *nous soit enlevée.*

« Ralliez-vous autour du capitaine-  
« général. Il vous apporte l'abondance  
« et la paix ; ralliez-vous autour de  
« lui ; qui osera se séparer du capitaine-  
« général sera un traître à la patrie ,  
« et la colère de la république le  
« dévorera comme le feu dévore vos  
« cannes desséchées ».

Mais quelle lettre que celle de Bu-  
naparte à Toussaint-Louverture , pour  
lui annoncer qu'il ne commanderait

plus la colonie ! comme à travers les éloges qu'il se voit forcé de lui accorder on découvre le secret dépit d'avoir été prévenu dans l'organisation de la colonie par ce chef de noirs !

« Citoyen général , écrit-il , la paix  
« avec l'Angleterre et toutes les puis-  
« sances de l'Europe, qui vient d'asseoir  
« la république au premier degré de  
« puissance et de grandeur , met à  
« même le gouvernement de s'occuper  
« de la colonie de Saint-Domingue.  
« Nous y envoyons le citoyen Leclerc,  
« notre beau-frère , en qualité de  
« capitaine-général, comme premier  
« magistrat de la colonie. Il est accom-  
« pagné de forces convenables pour  
« faire respecter la souveraineté du  
« peuple français. C'est dans ces cir-  
« constances que nous nous plaçons à  
« espérer que vous allez nous prouver,  
« et à la France entière , la sincérité



« des sentimens que vous avez cons-  
« tamment exprimés dans les diffé-  
« rentes lettres que vous avez écrites.  
« Nous ayons conçu pour vous de  
« l'estime, et nous nous plaçons à re-  
« connaître et à proclamer les grands  
« services que vous avez rendus au  
« peuple français. Si son pavillon  
« flotte sur Saint-Domingue, c'est à  
« vous et aux braves Noirs qu'il le  
« doit. Appelé par vos talens et la  
« force des circonstances au premier  
« commandement, vous avez détruit  
« la guerre civile, mis un frein à la  
« persécution de quelques hommes  
« féroces, remis en honneur la re-  
« ligion et le culte de Dieu de qui  
« tout émane.

« La constitution que vous avez  
« faite, en renfermant beaucoup de  
« bonnes choses, en contient qui sont  
« contraires à la dignité et à la souve-

« raineté du peuple français dont  
« Saint-Domingue n'est qu'une por-  
« tion. Les circonstances où vous  
« vous êtes trouvé, environné de tous  
« côtés d'ennemis, sans que la mé-  
« tropole puisse ni vous secourir ni  
« vous alimenter, ont rendu légitimes  
« les articles de cette constitution qui  
« pourraient ne pas l'être. Mais au-  
« jourd'hui que les circonstances sont  
« si heureusement changées, vous se-  
« rez le premier à rendre hommage  
« à la souveraineté de la nation qui  
« vous compte au nombre de ses plus  
« illustres citoyens, par les services  
« que vous lui avez rendus, et par  
« les talens et la force de caractère  
« dont la nature vous a doué. Une  
« conduite contraire serait inconci-  
« liable avec l'idée que nous avons  
« conçue de vous ; elle vous ferait  
« perdre vos droits nombreux à la

« reconnaissance et aux bienfaits de  
« la république , et creuserait sous  
« vos pas un précipice qui , en vous  
« engloutissant , pourrait contribuer  
« au malheur de ces braves Noirs dont  
« nous nous verrions avec peine obli-  
« gés de punir la rébellion.

« Nous avons fait connaître à vos  
« enfans et à leur précepteur les  
« sentimens qui nous animaient ; nous  
« vous les renvoyons.

« Assistez de vos conseils , de votre  
« influence et de vos talens , le capi-  
« taine - général. Que pourrez - vous  
« désirer , la liberté des Noirs ? vous  
« savez que dans tous les pays où nous  
« avons été , nous l'avons donnée aux  
« peuples qui ne l'avaient pas. De la  
« considération , des honneurs , de la  
« fortune ? ce n'est pas après les ser-  
« vices que vous avez rendus , que  
« vous pouvez rendre encore dans

« cette circonstance, avec les senti-  
« mens particuliers que nous avons  
« pour vous, que vous devez être in-  
« certain sur votre considération ,  
« votre fortune et les honneurs qui  
« vous attendent.

« Faites connaître aux peuples de  
« Saint-Domingue que la sollicitude  
« de la France , toujours portée à  
« leur bonheur, a été souvent im-  
« puissante par les circonstances im-  
« périeuses de la guerre; que les  
« hommes venus du continent pour l'a-  
« giter et alimenter les factions étaient  
« le produit des factions qui elles-  
« mêmes déchiraient la patrie; que dé-  
« sormais la paix et la force du gouver-  
« nement assurent leur propriété et  
« leur liberté. Dites-leur que si la liberté  
« est pour eux le premier des biens ,  
« ils ne peuvent en jouir qu'avec le  
« titre de citoyens français , et que

« tout acte contraire aux intérêts de  
« la patrie , à l'obéissance qu'ils  
« doivent au gouvernement, et au  
« capitaine-général qui en est le délè-  
« gué , serait un crime contre la sou-  
« veraineté nationale , qui éclipserait  
« leurs services et rendrait Saint-Do-  
« mingue le théâtre d'une guerre  
« malheureuse où des pères et des  
« enfans s'entr'égorgeraient.

« Et vous , général , songez que si  
« vous êtes le premier de votre cou-  
« leur qui soit arrivé à une si grande  
« puissance , et qui se soit distingué  
« par sa bravoure et ses talens mili-  
« taires , vous êtes aussi devant Dieu  
« et nous le principal responsable de  
« leur conduite.

« S'il était des malveillans qui  
« dissent aux individus qui ont joué  
« le principal rôle dans les troubles de  
« Saint-Domingue , que nous venons

« pour rechercher ce qu'ils ont fait  
« pendant les temps d'anarchie, assu-  
« rez-les que nous ne nous informe-  
« rons que de leur conduite dans cette  
« dernière circonstance, et que nous  
« ne chercherons le passé que pour  
« connaître les traits qui les auraient  
« distingués dans la guerre qu'ils ont  
« soutenue contre les Espagnols et les  
« Anglais qui ont été nos ennemis.

« Comptez sans réserve sur notre  
« estime, et conduisez-vous comme  
« doit le faire un des principaux ci-  
« toyens de la plus grande nation du  
« monde ».

Si cette lettre ne satisfit point Tous-  
saint Louverture, la proclamation  
n'inspira pas plus de confiance aux  
Nègres, et à la première nouvelle du  
débarquement qui s'effectua le 15 plu-  
viose ( 4 fevrier ), ils incendièrent,  
comme ils en avaient menacé, la

ville du Cap, massacrèrent les blancs et plusieurs hommes de couleur qu'ils supposaient dévoués aux Français.

Le contre-amiral Latouche, ayant à bord une division, se dirigea sur le Port-au-Prince et débarqua un détachement de six cents hommes sur la Melonnière; il fut reçu par un nombre beaucoup plus considérable de Nègres qui s'écrièrent qu'ils ne voulaient point de blancs, et qu'ils étaient décidés à massacrer tous ceux qui tenteraient de les asservir.

Leclerc, outré de cette résistance à laquelle il ne s'était point attendu, mit *hors la loi* Toussaint et Christophe et ordonna de *courir sus*. Le 2 ventose ( 21 fevrier ) la division Hardy s'empara d'un poste que commandait Christophe, et le 4 ( 23 ); la division Roçhambeau força Toussaint à la retraite.

Cependant les Français perdaient beaucoup de monde ; Toussaint avait fait sa jonction avec Christophe, ils cherchaient à enlever de nouveau le Cap , et y.auraient réussi sans la prudence et les fréquentes sorties du général Boyer , qui tint en respect et les habitans de la ville et l'armée qui venait pour s'en emparer. Leclerc attendait avec grande impatience les renforts promis ; enfin les escadres de Flessingue et du Havre arrivèrent et firent faire de nouvelles réflexions aux chefs des Noirs, Christophe se rendit d'abord. Il consentit à licencier son armée , et remit ses magasins et ses pièces d'artillerie entre les mains des Français. Cette défection força Toussaint de songer à se rendre. Il ne se fiait pas trop à la foi de ses ennemis, et tout en demandant à rentrer en grace il écrivait à Leclerc : « Des circons-



« tances très-malheureuses ont déjà  
 « occasionné bien des maux ; mais  
 « quelle que soit la force de l'armée  
 « française , je serai toujours assez  
 « fort et assez puissant pour brûler ,  
 « ravager et vendre chèrement une  
 « vie qui a aussi été quelquefois  
 « utile à la mère patrie ». Sa soumission fut acceptée, et il se retira dans une plantation près de Gonaïves.

Dessalines , un des généraux de Toussaint , fit aussi sa paix , et bientôt tout parut rentrer dans l'ordre. Mais Leclerc avait ses instructions secrètes ; il n'entrait pas dans les vues de Buonaparte que Toussaint restât tranquille dans la colonie. Les Nègres , de leur côté , supportaient impatiemment la retraite forcée de leur ancien chef ; ils allaient le visiter et lui reprochaient de les abandonner à l'autorité d'un blanc. Toussaint leur résistait comme

il méprisait le patelinage de Leclerc, qui lui avait écrit : « Vous desirez  
« du repos , le repos vous est dû.  
« Quand on a supporté pendant plu-  
« sieurs années le fardeau du gouver-  
« nement de Saint-Domingue, je con-  
« çois qu'on en ait besoin. Je vous  
« laisse le maître de vous retirer sur  
« celle des habitations qui vous con-  
« viendra le mieux ; je compte assez  
« sur l'attachement que vous portez  
« à la colonie pour croire que vous  
« emploierez les momens de loisir  
« que vous aurez dans votre retraite  
« à me communiquer vos vues sur les  
« moyens propres à faire refleurir dans  
« ce pays l'agriculture et le com-  
« merce ». Ces visites fréquentes des  
principaux Nègres, cet intérêt que l'on  
témoignait à Toussaint, furent signa-  
lés comme des menées sourdes de sa  
part pour ressaisir de nouveau l'au-

torité : on l'arrêta. Ses partisans se rallièrent , le désordre recommença , deux chefs furent fusillés , Toussaint fut embarqué , conduit à Brest , et de là dans la forteresse de Besançon , où il fut détenu et mourut empoisonné.

Comme toutes les expéditions de Buonaparte , celle de Saint-Domingue eut l'issue la plus funeste. Son beau-frère y périt , ainsi que les trois quarts des Français qu'on y avait envoyés , et la colonie finit par devenir la proie de Christophe et de Pétion , toujours en querelle pour s'emparer de la souveraineté de l'île entière , et toujours unis pour se défendre contre les attaques de ceux qui tenteraient de s'en emparer.

---

## CHAPITRE XIII.

*Buonaparte nommé consul à vie , médiation suisse , rupture du traité d'Amiens , voyages dans le département de l'Eure et en Belgique.*

LE traité d'Amiens venait d'être signé. Si la paix paraissait universelle, elle ne semblait pas devoir être de longue durée. Buonaparte se hâta de mettre les instans à profit pour faire un pas de plus vers l'unique objet de son ambition.

Le 16 floréal an 10 (6 mai 1802), le président du tribunal, Chabot, quitta le fauteuil et dit : « Chez tous  
« les peuples, on a décerné des hon-  
« neurs publics à ceux qui ont ho-  
« noré et servi leur pays, ou qui l'ont

« sauvé d'un grand danger. Quel  
« homme eut jamais plus de droit à  
« la reconnaissance nationale que le  
« général Buonaparte ! qui plus que  
« lui , soit à la tête des armées, soit  
« dans le gouvernement , honora le  
« plus sa patrie ? Il nous sauva des  
« horreurs de l'anarchie et des fureurs  
« de la guerre. Le peuple lui doit une  
« grande récompense. Je demande que  
« nous soyons son organe en prenant  
« l'arrêté suivant :

« Le tribunal émet le vœu qu'il soit  
« donné un gage éclatant de la recon-  
« naissance nationale au général Bu-  
« naparte ».

Le 17 (7 mai), une députation se  
rendit chez le consul pour lui annon-  
cer la résolution qui avait été prise.  
Buonaparte répondit qu'il n'ambition-  
nait d'autre récompense que l'affection  
des ses concitoyens. « Heureux , ajouta-

« t-il, s'ils sont bien convaincus que  
« les maux qu'ils pourraient éprouver  
« seront toujours pour moi les maux  
« les plus sensibles; que la vie ne  
« m'est chère que par les services que  
« je puis rendre à la patrie; que la  
« mort même n'aura point d'amer-  
« tume pour moi si mes derniers re-  
« gards peuvent voir le bonheur de  
« la république aussi assuré que sa  
« gloire » !

Le sénat-conservateur qui, le 16 ,  
avait reçu le vœu du tribunal , acheva  
le 18 le grand œuvre de la reconnais-  
sance nationale ; et « considérant que  
« dans les circonstances où se trouve  
« la république , il est du devoir du  
« sénat-conservateur d'employer tous  
« les moyens que la constitution a  
« mis en son pouvoir pour donner  
« au gouvernement la stabilité qui  
« seule multiplie les ressources , ins-

« pire la confiance au-dehors , rassure  
« ses alliés, décourage les ennemis se-  
« crets, écarte les fléaux de la guerre,  
« permet de jouir des fruits de la paix,  
« et laisse à la sagesse le temps d'exé-  
« cuter tout ce qu'elle peut concevoir  
« pour le bonheur d'un peuple libre :  
« considérant de plus , que ce magis-  
« trat suprême qui , après avoir con-  
« duit tant de fois les légions républi-  
« caines à la victoire, délivré l'Italie ,  
« triomphé en Europe , en Afrique ,  
« en Asie , et rempli le monde de sa  
« renommée , a préservé la France des  
« horreurs de l'anarchie. . . . . Que le  
« vœu du tribunal peut , dans cette  
« circonstance , être considéré comme  
« celui de la nation française. . . . .  
« Considérant enfin que le second et  
« le troisième consuls ont dignement  
« secondé les glorieux travaux du pre-  
« mier consul de la république » , le

sénat décréta que le citoyen Napoléon Buonaparte était réélu premier consul de la république française pour les dix années qui suivraient immédiatement les dix ans pour lesquels il avait été nommé par l'article 39 de la constitution.

Le 19 (9 mai), Buonaparte écrivit au sénat que la preuve honorable d'estime consignée dans sa délibération du 18 serait toujours gravée dans son cœur ; que le suffrage du peuple l'ayant investi de la suprême magistrature, il ne se croirait pas assuré de sa confiance si l'acte qui l'y retiendrait n'était pas encore sanctionné par son suffrage. « Dans les trois années qui « viennent de s'écouler, poursuivit-il, « la fortune a souri à la république ; « mais la fortune est inconstante : « et combien d'hommes qu'elle avait



« comblés de ses faveurs ont vécu  
 « trop de quelques années ! L'intérêt  
 « de ma gloire et celui de mon bon-  
 « heur sembleraient avoir marqué le  
 « terme de ma vie publique au mo-  
 « ment où la paix du monde est pro-  
 « clamée ; mais la gloire et le bonheur  
 « du citoyen doivent se taire quand  
 « l'intérêt de l'état et la bienveillance  
 « publique l'appellent.

« Vous jugez que je dois au peuple  
 « un nouveau sacrifice ; je le ferai , si  
 « le vœu du peuple me commande ce  
 « que votre suffrage autorise ».

Le 20 ( 10 mai ) , les deux autres  
 consuls enchérèrent sur la propo-  
 sition du sénat , et arrêterent que  
 le peuple français serait consulté sur  
 cette question : *Napoléon Buonaparte*  
*sera t-il consul à vie ?*

Des registres furent ouverts pour

recueillir les votes, et le 14 thermidor ( 2 août ), le sénat proclama Buonaparte *premier consul à vie*.

Le 16 thermidor ( 4 août ), le sénat-conservateur, en corps, se rendit au palais des Tuileries pour présenter au premier consul son sénatus-consulte. Pour cette fois, Buonaparte ne fit point de phrases : « Sénateurs, » dit-il, la vie d'un citoyen est à sa patrie. Le peuple français veut que « la mienne lui soit tout entière consacrée..... J'obéis à sa volonté ».

Peu de temps après, le sénat, toujours docile à la voix du maître, lui accorda, par un sénatus-consulte organique, le droit de se choisir un successeur, et nomma aussi à *vie* le second et le troisième consuls sans que le peuple eût été consulté. Buonaparte ne devait pas moins à ses deux collègues pour tous les soins qu'ils avaient

donnés aux affaires , et pour les services qu'il en attendait encore.

Malgré la paix générale, et quoique le dey d'Alger eût signé, le 7 nivose ( 28 décembre 1801 ), un traité avec la France, quelques corsaires de la régence n'en insultèrent pas moins le pavillon républicain en s'emparant de plusieurs bâtimens de transport destinés pour Saint - Domingue, et qu'ils conduisirent à Alger. Buonaparte ordonna à une division navale de se rendre devant cette ville, et le 16 thermidor ( 4 août ), le contre-amiral Lesseignes y parut. Un officier de Buonaparte était à bord, chargé d'une lettre pour le dey ; c'était Hullin. Après s'être plaint des griefs dont il demandait le redressement ; Buonaparte disait dans sa lettre : « Si  
« je desire vivre en paix avec vous,  
« il ne vous est pas moins nécessaire

« de conserver cette bonne intelli-  
 « gence qui vient d'être rétablie , et  
 « qui seule peut vous maintenir dans  
 « le rang et la prospérité où vous  
 « êtes ; car Dieu a décidé que tous  
 « ceux qui seraient injustes envers  
 « moi seraient punis ». Le dey se  
 soumit et promit réparation.

Le repos et Buonaparte ne pou-  
 vaient s'allier ensemble ; l'insatiable  
 ambition dont son cœur était dévoré  
 ne lui laissait pas un moment de ré-  
 lâche. Il avait vu la Suisse présen-  
 tant un spectacle inconnu jusqu'alors,  
 celui de jouir des douceurs de la  
 paix au milieu de l'embrasement  
 général de l'Europe. Il résolut de  
 troubler ce calme , et il y réussit. Il  
 leur avait fait le cadeau funeste d'une  
 nouvelle constitution , et depuis le  
 jour où il la leur donna , la discorde  
 s'était peu-à-peu glissée dans toute

l'Helvétie. Il vit arriver l'instant si désiré par lui où la guerre civile allait ensanglanter ces contrées naguère si paisibles. Il offrit sa médiation : elle fut refusée. Irrité de cette audace, sans aucun droit comme sans mission , il résolut de parler en maître et lança une proclamation dans laquelle il dit :  
« Vous vous êtes disputés trois ans  
« sans vous entendre : si l'on vous  
« abandonne plus long-temps à vous-  
« mêmes , vous vous tuerez trois ans  
« sans vous entendre davantage. Votre  
« histoire prouve d'ailleurs que vos  
« guerres intestines n'ont jamais pu  
« se terminer que par l'intervention  
« efficace de la France. Il est vrai que  
« j'avais pris le parti de ne me mêler  
« en rien de vos affaires : j'avais vu  
« constamment vos différens gouver-  
« nemens me demander des conseils  
« et ne pas les suivre , et quelquefois

\* abuser de mon nom selon leurs in-  
« térêts et leurs passions. Mais je ne  
« puis ni ne dois rester insensible  
« au malheur auquel vous êtes en  
« proie. Je reviens sur ma résolution ;  
« je serai le médiateur de vos diffé-  
« rens ; mais ma médiation sera effi-  
« cace telle qu'elle convient au grand  
« peuple au nom duquel je parle. Cinq  
« jours après la notification de la pré-  
« sente proclamation, le sénat se réu-  
« nira à Berne. Toute magistrature  
« qui se serait formée à Berne depuis  
« la capitulation sera dissoute, et ces-  
« sera de se réunir et d'exercer au-  
« cune autorité. Les préfets se ren-  
« dront à leurs postes ; toutes les au-  
« torités qui auraient été formées ces-  
« seront de se réunir ; les rassemble-  
« mens armés se dissiperont ; les pre-  
« mière et deuxième demi-brigades  
« helvétiques formeront la garnison

« de Berne ; les troupes qui étaient  
« sur pied depuis six mois pourront  
« seules rester en corps de troupes ;  
« enfin , tous les individus licenciés  
« des armées belligérentes , et qui sont  
« aujourd'hui armés , déposeront leurs  
« armes à la municipalité de la com-  
« mune de leur naissance. »

Après avoir réglé la manière dont  
une *consulta* helvétique serait assem-  
blée à Paris , il ajoutait : « Il n'est aucun  
« homme sensé qui ne voie que la  
« médiation dont je me charge est  
« pour l'Helvétie un bienfait de cette  
« Providence qui , au milieu de tant  
« de bouleversemens et de chocs , a  
« toujours veillé à l'existence et à l'in-  
« dépendance de votre nation , et que  
« cette médiation est le seul moyen  
« qui vous reste pour sauver l'une et  
« l'autre. Car il est temps enfin que  
« vous songiez que si le patriotisme et

« l'union de vos ancêtres fondèrent  
 « votre république, le mauvais esprit  
 « de vos factions, s'il continue, la per-  
 « dra infailliblement; et il serait péni-  
 « ble de penser qu'à une époque où  
 « plusieurs républiques se sont élevées,  
 « le destin eût marqué la fin d'une des  
 « plus anciennes ».

Cette proclamation fit connaître tout-à-coup aux Suisses dans quel abyme Buonaparte les avait jetés; de toute part ils se récrièrent : il n'était plus temps ; l'armée française envahissait leur territoire. Une diète se rassembla à Schwitz , mais elle fut obligée de se dissoudre presque aussi-tôt. Cependant avant de se séparer elle publia une protestation contre la violence de Buonaparte; elle dit : « La diète dépose  
 « ses pouvoirs entre les mains de ses  
 « commettans, ayant été arrêtée dans  
 « sa marche par une force armée étran-



« gère , et par l'influence de circons-  
« tances extraordinaires ; elle ne re-  
« nonce cependant point aux droits  
« garantis aux différents cantons , par  
« le traité de Lunéville , de donner  
« à la Suisse une constitution conve-  
« nable , et elle proteste d'avance contre  
« tout ce que d'autres habitans de la  
« Suisse vont entreprendre pour renon-  
« cer à ce droit , c'est-à-dire , ce que la  
« *consulta* helvétique qui va se réunir  
« à Paris arrêtera relativement à la  
« constitution future de l'Helvétie. »

Le gouvernement provisoire de Zurich publia de même une protestation dans laquelle il déclara qu'il ne cédait qu'à la force des armes , et qu'il réservait formellement à la Suisse , et au canton de Zurich en particulier , le droit de se donner une constitution convenable à ses intérêts.

Bientôt toute la Suisse fut envahie.

En vain les magistrats voulaient capituler pour la reddition des villes, on ne les écoutait point ; les gardes bourgeoises furent par-tout licenciées, les troupes de la confédération entièrement dispersées, et la *confœderatio* helvétique réunie à Paris acquiesça sans mot dire à la constitution que Buonaparte voulut leur imposer : ainsi l'on vit la Suisse, dont les généreux ancêtres avaient si vaillamment défendu la liberté contre le chef de l'empire d'Allemagne, courber la tête sous le joug d'un Corse.

A peine l'Angleterre eut-elle appris cet événement, que ses relations avec la France devinrent moins amicales. Elle avait désiré conclure un traité de commerce, on avait déjà échangé beaucoup de notes ; tout-à-coup elle augmenta ses prétentions, et rendit la conclusion impossible. Le 8 mars

1803, le roi d'Angleterre fit connaître à son parlement, par un message spécial, que des armemens formidables se préparaient dans les ports de France et de Hollande, et que des négociations importantes divisaient les deux gouvernemens. Après de longues discussions, qui ne firent qu'ajouter aux difficultés de s'entendre, Lord Withworth, ambassadeur à Paris, donna l'*ultimatum* de sa cour et fit les demandes suivantes :

1° Que l'Angleterre gardât Malte pendant dix ans ;

2° Que l'Angleterre prit possession de l'île de Lampedosa ;

3° Que la Hollande fut évacuée par les troupes françaises.

Il déclara en même-temps, que sur le refus d'accepter cet *ultimatum*, il avait ordre de quitter Paris dans le délai de sept jours.

Demander à Buonaparte la possession d'une île qui n'appartenait point à la France était sans contredit le reproche le plus sanglant qu'on pût lui faire de son odieuse conduite dans l'affaire des Suisses. Buonaparte répondit qu'il n'avait le droit d'énoncer ni consentement ni refus. Si donc il reconnaissait n'avoir point le droit de disposer en faveur d'un tiers d'une île qui était sous la souveraineté d'une autre puissance, il avait encore moins celui de s'emparer de l'autorité sans le consentement du peuple sur lequel il voulait régner sous le nom de médiateur et sans l'aveu de ses voisins. La guerre fut déclarée de nouveau, et Lord Withworth quitta Paris.

Buonaparte qui sans déclaration de guerre avait fait entrer ses troupes dans la Suisse et s'en était emparée, se plaignit de ce que les Anglais, sitôt qu'ils

eurent appris que leur ambassadeur quittait sa résidence , avait capturé quelques bâtimens français. Il fit constituer prisonniers tant à Fontainebleau que dans d'autres villes , plus de sept mille Anglais qui étaient venus visiter la France et se reposaient sur la foi des traités et le droit des gens.

Buonaparte répétait jusqu'à satiété, qu'il ne se conduisait ainsi que pour user de représailles; qu'il ne s'était emparé de la Suisse que parce que le ministère britannique y entretenait selon lui la division. Ce fut ainsi qu'il détrôna le roi d'Espagne, parce que le cabinet de Saint-James envoyait au secours du Portugal; dans ce système il eût conquis la terre, si cela lui eût été possible, sous le vain prétexte que les Anglais avaient envie de la conquérir.

Quoique Buonaparte eût déclaré

n'avoir que peu de troupes du côté du nord , les Français néanmoins se trouvèrent prêts à faire la conquête du Hanovre. En vain l'Angleterre y avait envoyé le duc de Cambridge , pour commander les troupes qu'on avait pu lever dans le pays ; comme elle n'avait point fait passer des siennes dans l'électorat , l'armée hanovrienne fut bientôt soumise. Elle se retira d'abord derrière l'Elbe , puis fut licenciée en vertu d'une convention signée le 16 messidor an 11 ( 5 juillet 1803 ).

Pendant ce temps Buonaparte , qui cherchait à se populariser , voulut visiter une partie de *ses peuples* , car c'était ainsi qu'il appelait au sein de sa cour ceux sur lesquels il avait dessein d'étendre son sceptre de fer. Il voulait voir par lui-même jusqu'où il pourrait porter ses espérances , quels biais il lui faudrait prendre , quelles

difficultés il aurait à vaincre. Déjà , pour sonder l'opinion publique , on avait répandu le bruit qu'il se ferait *empereur des Gaules* , et en même-temps le *Moniteur* s'était empressé de déclarer que Buonaparte ne voulait point changer de titre ; que celui de *premier consul* étant le seul qui existât en Europe , il n'en était que plus digne du *chef auguste* de la nation française.

Déjà il avait parcouru , au commencement de l'an 11 , vers la fin de 1802 , les départemens de la Seine-Inférieure , et d'Eure-et-Loir ; parti le 7 brumaire ( 29 octobre ) , il avait été visiter le champ de bataille d'Ivry , où Henri IV vainquit en père ses sujets rebelles. De là il s'était rendu à Évreux , à Louviers , à Rouen , à Caudebec , à Yvetot , au Havre , à Fécamp , à Dieppe , à Gisors , et dans toutes ces

villes il avait eu le soin de répandre beaucoup d'or. Ne connaissant pas la Belgique, mais sachant qu'il y trouverait bon nombre de ses partisans, il voulut aussi la visiter : c'était une sorte de triomphe qu'il se préparait ; car ce peuple qui s'était révolté contre l'Autriche parce que Joseph II voulait réduire le nombre des couvens, s'était néanmoins comme jeté dans les bras des révolutionnaires français qui n'avaient point de Dieu, et avait adopté successivement toutes les idoles qu'il s'était créées. Buonaparte visita Anvers, Bruxelles, Maëstricht, Namur, Givet, Charleville ; devint affable, communicatif ; et, grace à ses courtisans, trouva plusieurs occasions de se montrer généreux. Il vit aussi Sédan, fit remettre cinq mille livres aux sœurs de l'hospice, et douze



mille livres aux ouvriers des manufactures qu'il avait visitées.

Cinquante jours s'étaient à peine écoulés depuis son départ, il avait parcouru la Picardie, la Belgique, une partie de la Champagne, et l'on se hâta de dire qu'il avait tout vu, qu'il avait porté par-tout *ce coup-d'œil observateur qui vivifie, anime et encourage*. Véritable charlatan politique, il ne manquait pas au milieu des fêtes d'aller brusquement s'enfermer dans son cabinet pour y signer quelques arrêtés, comme depuis il data du champ de bataille de Preusich-Eylau le tarif des frais et dépens, et rendit au milieu des flammes de Moscou le décret impérial pour l'organisation des comédiens.

Soit que Buonaparte songeât véritablement à tenter une descente en

Angleterre, soit qu'il ne voulût qu'éblouir ses ennemis par des préparatifs immenses, il ordonna la construction d'une multitude de bateaux plats qu'on devait réunir à Boulogne, et partit le 11 brumaire an 12 ( 3 novembre 1803 ) pour visiter les côtes. Le 14 ( 6 novembre ) il passa en revue à Ambleteuse et au port de Vimereux les différentes divisions qui s'y trouvaient. Le 13 ( 5 novembre ) les Anglais, attirés par le canon qui annonçait l'arrivée de Buonaparte, vinrent attaquer et firent éprouver quelques dommages à la flottille.

Buonaparte avait fait croire que la descente allait avoir lieu et qu'il ne venait que pour en commander les troupes. Le contre-amiral Lacrosse, proclamant au Havre l'arrivée du consul, disait à ses soldats : « L'ins-  
« tant qui le ramène sur nos côtes

« est celui qui nous pénètre encore  
 « davantage de l'importance de nos  
 « devoirs. La flottille et ceux qui la  
 « composent fixent seuls ses regards :  
 « concourir à son organisation , hâ-  
 « ter sa réunion , presser son départ ,  
 « et suivre le héros que la victoire  
 « forma pour venger l'humanité , tels  
 « sont les motifs de zèle et de dévoue-  
 « ment avec lesquels vous devez reli-  
 « gieusement envisager les mesures  
 « que son génie prescrit, et celles qui  
 « concordent avec ses plans en hâtant  
 « son exécution ».

Il semblait n'attendre que le mo-  
 ment où il pourrait ordonner le dé-  
 part, il habitait une baraque placée  
 sur une éminence d'où il dominait  
 sur les côtes et le rivage ; il voit  
 les Anglais s'éloigner , les nuits sont  
 longues et obscures , le moment  
 semble favorable ; bientôt on fait cou-

rir le bruit qu'il ira à Ostende, et tout-à-coup il réparait à Paris, précédé par la fausse nouvelle qu'Augereau a heureusement effectué une descente en Irlande.

Pendant que Buonaparte retenait prisonniers les Anglais qui s'étaient trouvés en France, les Anglais au contraire laissaient en liberté les Français non militaires. Ils avaient pensé avoir en leur possession le frère de Buonaparte, Jérôme, qu'ils savaient avoir touché à Baltimore; mais aussitôt qu'ils se furent aperçu de la méprise, ils renvoyèrent le Français dans sa patrie.

---

## CHAPITRE XIV.

*Conjuration contre Buonaparte, assassinat du duc d'Enghien.*

**Q**UI ne gémirait sur les crimes auxquels se laisse entraîner celui qu'une fatale ambition dévore ! En vain Buonaparte se serait couvert de gloire en Italie ; en vain il aurait été le vainqueur de l'Égypte ; en vain son gouvernement aurait été doux et paternel ; le crime dont il se couvrit le 21 mars 1804 serait à jamais resté gravé dans la mémoire pour réveiller dans tous les cœurs français la haine la plus profonde contre lui. Oui, Dieu permet , pour mieux caractériser l'usurpation de Buonaparte , que rien

de grand, de noble, de généreux, n'accompagnât cette entreprise hardie; ce ne fut qu'un marché du crime avec le crime; les régicides ne consentirent à le recevoir pour chef qu'à cette horrible condition, que lui-même tremperait ses mains dans un sang auguste, afin que le maître fût digne en tout de ceux qui allaient l'élever sur le pavois.

Nous avons vu qu'à diverses époques de la révolution, pensant trouver le moment favorable, les partisans de la légitimité essayaient de ramener les peuples égarés ou éblouis. Buonaparte le savait, et la police, toute composée de jacobins, n'était occupée qu'à saisir et à emprisonner ceux qui témoignaient l'intention de servir la cause du roi lorsque de nouveaux changemens arriveraient. Ce moyen était lent, et Buonaparte aurait bien désiré con-

naître à-la-fois tous ses ennemis pour les abattre d'un seul coup : ses souhaits furent bientôt exaucés.

On avait condamné à être fusillés trois Vendéens arrivant d'Angleterre , et dénoncés d'avance par les jacobins de Londres ; l'un des trois , d'une figure ignoble , prêt à périr , demanda grace , en promettant de dévoiler les secrets d'une conjuration projetée , dont le but était le retour des Bourbons. Déjà l'affreux Méhée avait su gagner la confiance de quelques émigrés crédules. Il n'ignorait point que Buonaparte aspirait au trône ; et ce farouche républicain , qui n'abhorrait un roi que dans la crainte que ses crimes fussent punis , sentit qu'il n'avait rien à redouter de celui qu'autrefois il avait vu dans les rangs des jacobins ; il pensa donc que s'il pouvait de son côté travailler à l'élévation de Buonaparte , il obtiendrait facile-

ment des richesses et même des honneurs. Il s'échappa de l'île d'Oleron et vint à Paris offrir ses services. On l'envoya en Angleterre. Arrivé à Guernesay, il déclara n'y venir que pour fuir la tyrannie de Buonaparte, et proposa de se rendre utile à la cause du roi, annonçant qu'il avait de grandes intelligences dans les ministères des relations extérieures et de la police de France. On finit par l'écouter, et il partit pour Londres. A force d'intrigues, et fatiguant toujours le ministère anglais et les émigrés des plans qu'il imaginait contre Buonaparte, il parvint à obtenir une sorte de confiance, et on lui permit de les suivre, après toutefois qu'il se serait entendu avec le ministre anglais à Munich, pour lequel on lui donna des lettres de recommandation. Fier de cette réussite, il revint à Paris, entretenir sous l'œil



de la police le feu qu'il avait allumé, et reçut le prix de son vil espionnage.

Les perfides insinuations de Méhée avaient fait concevoir aux émigrés français à Londres un plan plus grand, plus généreux, celui d'enlever le premier consul ou de le combattre à armes égales. Les révélations de Querelle mirent la police sur la voie de ce projet, dans lequel n'était point entré l'espion Méhée : on confondit l'odieuse conspiration suggérée par le jacobin avec le noble élan de ce petit nombre de Français qui voulaient combattre franchement la tyrannie et finir la révolution, en profitant du retour aux idées monarchiques pour rétablir le véritable souverain, et rendre au néant, dont il n'eût jamais dû sortir, celui qui aurait pu acquérir des droits éternels à la reconnaissance des Français s'il eût voulu devenir un autre Monck.

Cependant Buonaparte vit avec chagrin qu'aucun prince de la maison de Bourbon ne figurait parmi ceux qu'il ne craignait point de traiter de brigands. Il savait qu'il y aurait trois débarquemens , il les laissa s'effectuer , afin d'avoir un plus grand nombre de victimes à sacrifier , et sans doute toujours dans la pensée qu'un prince se trouverait parmi elles.

Le 26 pluviôse (16 février), un ordre du jour de Murat annonça l'arrestation du général Moreau et de plusieurs autres *brigands* , et le 27 ( 17 février ), on lut au corps législatif et au tribunat un rapport fait par le grand-juge, dans lequel il faisait un reproche à Moreau et à Pichegru de leur raccommodement.

« Le général Moreau , disait - il ,  
« qui devait être suspect puisqu'il  
« traitait secrètement avec les en-

« nemis de sa patrie , qui , sur ce  
 « soupçon , plus que légitime , eût été  
 « arrêté à toute autre époque , jouis-  
 « sait tranquillement de ses honneurs ,  
 « d'une fortune immense et des bien-  
 « faits de la république ». Ainsi Bu-  
 naparte aurait voulu que Moreau s'a-  
 baissât jusqu'au rôle de délateur ; il  
 lui reprochait , par l'organe de son  
 ministre , d'innocentes railleries , et lui  
 faisait presque un crime de sa for-  
 tune. Mais qui ne sait que l'arme que  
 redoute le plus un tyran c'est l'épi-  
 gramme , et qu'il souffre avec peine  
 qu'un homme ose se passer de ses fa-  
 veurs ?

Le frère de Moreau était membre  
 du tribunat. Après la lecture du rap-  
 port et la réponse du président , il  
 témoigna toute son indignation , et  
 en termes fort véhémens ; la police ,  
 pour mieux faire sa cour au premier

consul, le fit arrêter; mais Buona-  
parte désapprouva cette mesure qui  
compromettait trop ouvertement l'in-  
dépendance d'une partie du corps  
législatif : le frère de Moreau fut mis  
en liberté sur-le-champ.

Les félicitations sur la découverte  
de la *conspiration* arrivèrent de toute  
part au consul; il répondit au corps  
législatif qu'il avait plusieurs fois bravé  
la mort dans les dangers de la guerre,  
mais qu'il ne pouvait être insensible  
aux dangers que courrait le peuple  
français, et que son bonheur était lié  
au sien. Il ajouta : *Dites-lui que sans  
sa confiance et son amour, la vie ne  
saurait que m'être insupportable.*

Le 8 ventose (28 février), Piche-  
gru fut arrêté; on ferma les barrières,  
et l'on afficha dans tout Paris le signa-  
lement de Georges, qui lui-même fut  
arrêté le 18 (9 mars).

Déjà trente-cinq conjurés étaient dans les fers. Pour atteindre plus facilement les autres, Buonaparte fit décréter la peine de mort contre ceux qui leur donneraient asyle ; et dans le même temps, pour intéresser davantage tout le clergé de France à sa conservation , il s'empressa de faire présenter au corps législatif un projet de loi pour le rétablissement des séminaires , qu'en vain on réclamait depuis deux ans.

Rien ne prouvait cependant qu'il fût question d'un assassinat ; les journaux eux-mêmes furent forcés d'en convenir ; ils dirent seulement que cent cinquante conjurés devaient se revêtir de l'uniforme des guides du premier consul , et , à la faveur de ce déguisement, l'enlever , soit à la Malmaison , soit à la chasse , soit en voyage , et l'emmener en Angleterre. Bu-

naparte seul devait être l'assassin !

La trahison d'un nommé Philippe, épicier au Tréport , livra une correspondance entretenue par deux Français<sup>(1)</sup> avec les princes de la maison de Bourbon , alors réfugiés en Angleterre. Buonaparte avait appris par elle que ces princes cherchaient à se ressaisir de leur autorité en France ; il connaissait l'énergie de ceux qu'il tenait déjà sous sa main , il savait que le duc d'Enghien s'était souvent prononcé contre lui , contre ses conceptions militaires , qu'il lui refusait enfin le titre de *grand capitaine* , ne reconnaissant pour instrumens de sa gloire que le courage des Français et les talens de ses généraux. Il conçut dès lors le plus affreux dessein ; et, comme nous l'avons dit plus haut , pour s'at-

---

(1) MM. Michaud et Marguerit.

tacher entièrement les jacobins, pour qu'ils ne missent aucun obstacle à ses projets, il résolut la mort du prince.

Le 22 ventose (13 mars), le général de brigade Caulincourt, dont la famille avait été attachée à la maison de Condé, arriva à Strasbourg; il se rendit de suite chez le préfet et chez le commandant de la cinquième division militaire, et y tint conseil sur les moyens de remplir sa mission. Pour mieux dérouter les esprits, il avait été chargé ostensiblement d'accélérer la confection d'une flottille de bateaux plats. Il était accompagné du colonel Ordener. Il avait sous ses ordres un nommé Rosey, et ce Méhée qu'on trouva toujours toutes les fois qu'un crime fut résolu.

Tandis qu'on arrêtait à Offenbourg quelques émigrés de marque, Ordener et un autre général furent dépêchés

à Ettenheim. C'était dans cette ville que le Duc d'Enghien partageait son temps entre la culture des fleurs et la chasse, ne s'occupant qu'à faire des heureux. Il n'appartenait qu'à Buonaparte de violer ainsi un pays neutre, et d'aller saisir sa proie jusque sous l'œil même d'un prince voisin. Les puissances de l'Europe durent pressentir alors ce qu'il oserait, lorsque dégagé des liens qui l'attachaient encore à la république il pourrait tout ce qu'il voudrait. Mais les souverains de l'Europe se turent. Un seul témoigna ouvertement son indignation, et voulut combattre ; mais ce monarque n'avait en son pouvoir aucuns moyens qui répondissent à la grandeur et à la générosité de ses desseins ; d'abord insulté par Buonaparte, puis trahi par les siens, il paya de son trône d'avoir entrepris de défendre la cause des na-



tions et de la justice. Nous avons nommé Gustave-Adolphe.

Charlot, officier de gendarmerie, Pserdsdorff, maréchal-des-logis du même corps, furent envoyés pour connaître l'habitation du prince. L'arrivée de ces deux inconnus fit naître des soupçons ; Schmidt, ancien officier de l'armée de Condé, reçut l'ordre de s'attacher à Pserdsdorff, et de tâcher de découvrir ses projets. Cette mission fut mal remplie, Pserdsdorff sut donner le change. Schmidt, au contraire, se vanta de l'avoir pénétré, et assura que les deux individus ne devaient inspirer aucune crainte.

Cependant le prince projetait de s'éloigner ; mais dans la nuit son habitation fut cernée par trois ou quatre cents hommes, auxquels s'étaient réunis beaucoup de gendarmes. Ces troupes, à l'exception des gendarmes,

ignoraient qu'il s'agissait d'un prince de la maison de Bourbon , et lorsque les soldats l'apprirent, ils témoignèrent les plus vifs regrets d'avoir coopéré à une pareille expédition.

Malgré le zèle de ses serviteurs le prince fut arrêté, et ce fut sous l'escorte des gendarmes que lui et plusieurs officiers de sa maison quittèrent Ettenhein avant même d'avoir eu le temps de se vêtir entièrement. Arrivé dans un moulin , à quelque distance de la ville , on s'y arrêta , et le duc obtint la permission d'envoyer un valet de pied , chargé de lui apporter du linge et de l'argent.

On se remit en marche vers Koppel, où l'on passa le Rhin. Lors de ce passage , un officier de l'escorte témoigna le désir de sauver le prince , mais des circonstances imprévues dérangèrent ce projet.

Après un court séjour à Strasbourg on se mit en route , la voiture marcha jour et nuit , et l'on arriva le 20, vers cinq heures , au château de Vincennes. Exténué de besoin et de fatigue , le duc d'Enghien prit à peine un léger repas , et se jeta sur un mauvais lit ; il ne tarda pas à s'endormir profondément.

Vers les onze heures on l'éveilla en sursaut et on le conduisit dans une pièce du pavillon du milieu , faisant face au bois. Là , il trouva huit assassins ; ces hommes dressèrent à la hâte une instruction criminelle , le jugement fut porté vers quatre heures du matin , et à quatre heures et demie le prince n'était plus.

Ainsi fut consommé cet attentat que réprouvaient également l'honneur , la justice et la politique.

L'honneur ; car si Buonaparte en

eût eu le moindre sentiment , il eût facilement reconnu combien il y avait de lâcheté à aller saisir chez un souverain étranger un prince que le droit des gens devait y rendre inviolable ; et puisqu'il prétendait afficher beaucoup de grandeur d'ame , puisqu'il songeait à se faire le successeur de nos rois , il aurait dû se rappeler la conduite de François I<sup>er</sup> , laissant tranquillement traverser la France à son plus redoutable antagoniste , qui naguère encore l'avait retenu prisonnier.

La justice ; Buonaparte pouvait-il reprocher au duc d'Enghien d'avoir combattu contre la république ? Lui-même ne s'était-il pas servi des armes de la France pour la subjuguer ? N'allait-il pas élever son trône sur les ruines de ce gouvernement pour lequel il feignait tant d'amour ? S'il eût échoué au 18 brumaire , ne l'aurait-on

pas considéré comme un traître comme un conspirateur ? Buonaparte croyait-il donc avoir seul le droit d'anéantir la république ?

La politique enfin ; car ce crime était inutile et pouvait soulever contre lui tous les souverains de l'Europe. Par cet assassinat il ne se débarrassait point d'un concurrent dangereux ; le prince était un des derniers dans l'ordre de la succession, et grâce à la Providence qui nous réservait des temps plus heureux, nous possédions encore, sans compter ce jeune héros, une longue suite de rois.

FIN DU PREMIER VOLUME.

527  
8